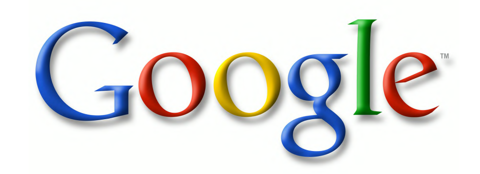
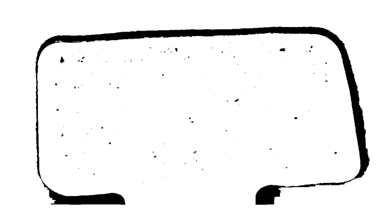





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



MONSIEUR NICOLAS

TOME II

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME II



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



MONSIEUR NICOLAS

SECONDE ÉPOQUE

JE SUIS ENFANT DE CHŒUR

1746-1747

Felices quibus usus adest ! Ego nescia rerum
Difficilem culpæ suspicor esse viam.
Ovid. *ep. Helen. Paridi.*

ICÊTRE est un hôpital, dont le nom déshonoré frappe toujours désagréablement l'oreille. On sait que de mes deux frères du premier lit, l'un était prêtre depuis cinq ans, et depuis deux ou trois curé de Courgis, à une lieue de Chablis, trois d'Auxerre. Mon autre frère, simple clerc, était allé à Paris, en sortant du séminaire, pour être précepteur. Il trouva une place chez des Jansénistes. Mais il ne put supporter les contradictions du père, les petitesses de la

mère, les caprices *adorés* de l'enfant : il quitta cette maison.

Tandis qu'il était chez sa sœur Marie, il aperçut un jour un de ces aventuriers de dévotion, dont les cheveux plats et luisants annonçaient la cafardise. L'abbé Thomas se sentit attiré par la sympathie. « Sûrement, c'est un honnête homme! » dit-il à Marie.—« Il passe toutes les semaines par notre rue.» L'abbé Thomas le guetta au retour et le salua... A l'aspect de cheveux plats et luisants comme les siens, Fusier sourit de l'air le plus caponnement dévot : — « Mon frère, je suis connu de vous? — » Je vois votre piété; c'est elle que je salue... » Entrez, homme de Dieu! » Fusier entra. Qu'on se représente un gros et beau Normand, d'environ six pieds, ayant la face riante et benoîte, un honnête embonpoint, des joues vermillonnées, de grands yeux qui se fermaient à demi, de la manière la plus cafardement dévote, mangeant fort, buvant large, dormant comme un idiot, se vêtissant cossu, et parlant toujours de pénitence, de mortification. C'était un charlatan. Il lorgna Marie, qui lui ôta son manteau, sous lequel était une besace, en l'invitant à dîner. Pendant qu'on mettait le couvert dans la belle chambre, l'abbé Thomas se fit connaître pour un élève de M. de Caylus (à ce mot, on lui sauta au cou). Il fit, en deux mots, l'histoire de son préceptorat... Fusier était maître des enfants de chœur de Bicêtre; mais son vaste génie avait étendu cette place : au lieu de six ou huit petits tondus calottés

de rouge, il avait formé une pension de cinquante enfants, la plupart de bonnes maisons de Paris ou de la campagne, qu'il vêtissait en soutanes, et qui assistaient à l'office, en camail et surplis, dans les basses stalles, au-dessous des prêtres. Fusier, après avoir formé cette pension, la gouvernait. Il s'était rendu très utile à la maison en quêtant pour elle; avec sa besace, il avait fait rebâtir la maison du Seigneur, où il venait de faire mettre des orgues... On dîna. Il vit toute la bonhomie de Thomas, de sa sœur et du beau-frère : ce fut alors qu'il dit qu'il avait besoin d'un sous-maître. Il emmena l'abbé Thomas. Mais avec tous ses bienfaits, Fusier, qui au fond était un intrigant, faisant de la piété le voile de son adresse, fut obligé de déguerpir. L'ex-précepteur, pauvre, vertueux et désintéressé, eut ses dépouilles, excepté sa besace. Ce fut après cette époque que l'abbé Thomas crut pouvoir me prendre avec lui.

Mon père et ma mère étaient persuadés que j'avais de l'esprit, un bon cœur, et ils ne doutaient pas que je ne conservasse mon innocence, en demeurant un jour dans les villes. Ils espéraient que je me pousserais, et qu'étant l'aîné du second lit, il ne fallait rien négliger pour faire de moi le protecteur de mes cadets. Revenons à Marguerite.

Les vendanges étaient finies, mais mon père avait encore de l'occupation pour le reste de la journée. On me remit entre les mains de la bonne gouvernante, le mardi 15 Octobre, et mon père devait venir Départ.

le lendemain dîner à Courgis pour me mener coucher à Auxerre, où nous devions prendre le coche le jeudi matin... J'eus beaucoup de plaisir, sur le chemin de Courgis, à voir Laloge, les Bois-Labbé, Courtenay, Vaux-Germains, autrefois métairie des Bénédictins d'Auxerre; la Métairie-Rouge ou Charmelieu, qui est en effet un endroit charmant pour les sauvages tels que j'étais; Puitsdebond, la Croix-Pilate, Saint-Cyr et Préhy. Tous ces villages étaient célèbres à Sacy, et j'en avais souvent entendu parler, dans les contes qu'on m'avait faits. Nous arrivâmes à la fin du jour; mais je ne vis mon frère qu'à souper : il avait une maxime, que j'ai adoptée, de ne jamais se déranger de ses occupations pour des visites inutiles. On sait comme je le redoutais; il eut l'attention de me recevoir d'un air riant et plein de douceur. Après le souper, nous allâmes chez le bon M. Foynat, chapelain du seigneur baron de Courgis. Marguerite vint après nous. Il y avait en ce moment chez le chapelain une demoiselle de Courtives, de Chablis; une dévote, appelée sœur Pinon, et sa servante. Tout cela se leva et baissa modestement les yeux à l'arrivée de M. le curé. Le bon chapelain m'embrassa en riant. Dès le premier coup d'œil, je l'aimai : la franchise, l'indulgence étaient peintes sur son visage; c'était un de ces hommes de l'ancien temps, aussi bon en homme que ma mère et ma tante Madelon l'étaient en femmes...

Le bon chapelain m'interrogea sur mes occupa-

tions, sur mes lectures? Je lui répondis que j'avais lu les *Vies des Saints*. — « Et en avez-vous retenu » quelque chose? » Sur-le-champ je citai les différents supplices par lesquels avaient passé les Martyrs qu'on honore durant l'année. — « Voilà une pro» digieuse mémoire! » disait M. Foynat à mon frère... « Et qu'avez-vous encore lu? — La Bible, » Monsieur le chapelain. — La Bible? l'*Abregé de* » *l'Ancien-Testament?* — La Bible, Monsieur le Cha» pelain, qui commence par la *Genèse*, l'*Exode*, le » *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, *Josué*, et » puis les *Juges*, et puis *Ruth*, et puis *Job*, et puis » *Tobie*, et puis *Judith*, et puis *Esther*, et puis les » *Psaumes*, et puis les *Livres sapientiaux*, les *Pro*» *verbes*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, l'*Ecclésiaste* et le » *Cantique des Cantiques*, et puis les *Prophètes*, *Isaïe*, » *Jérémie*, *Ezéchiel*, *Daniel*, et puis les *Douze Petits* » *Prophètes*, Osée, Amos, Joël... — Il va les nom» mer! » s'écria le bon chapelain... « Et qu'avez» vous remarqué dans la *Genèse?* — *Au commence*» *ment, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était* » *informe, aride et nue, et les ténèbres couvraient toute* » *la surface de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté* » *sur les eaux. Or Dieu dit : Que la lumière soit faite!* » *Et la lumière fut...* » Je récitai tout le premier chapitre. Mon frère en avait aux yeux des larmes de joie. Le bon chapelain paraissait extasié : — « Il a bien étudié! » dit-il à mon frère; « était-il » sous Messire Foudriat? — Lui? sous personne » que mon père; il gardait les moutons... » A ce

mot, le bon chapelain m'embrassa en disant : « — Quelles dispositions !... Avez-vous encore » lu quelque autre livre, mon petit ami ? — Oui, » Monsieur le chapelain : le *Bon Pasteur*, par le » B. Dom Jean de Palafox, évêque d'Osma. — Je ne » connais pas ce livre-là, » dit-il à mon frère. — Cela » est assez bon ; mais c'est de la dévotion Espagnole. » — Monsieur Nicolas ? je voudrais avoir une idée » de ce livre : pourriez-vous m'en citer quelque » chose ? — *Un bon curé s'endormit la veille de Noël* » *en attendant les matines...* » Je récitai le livre entier, sans hésiter, mot à mot, comme ceux qui ont appris par cœur. Ni le chapelain, ni le curé ne m'interrompirent. Mon frère, qui me châtiait si sévèrement, quand il venait voir mon père et ma mère, ne me connaissait pas ; il n'avait de moi que les idées fausses que lui donnaient mes sœurs du premier lit, et ma mère elle-même, qui, pour ne pas me gâter, jamais ne démentait, à mon sujet, de grandes filles dont elle n'était que la belle-mère ; mon frère, dis-je, qui n'était pas fort admirateur, fut également surpris de ma mémoire et de mon intelligence. Pour le bon chapelain, il se retourna vers les quatre dévotes : — « Hé bien, mes sœurs ? — » S'il est humble, ce sera un jour un saint ! » dit Mlle de Courtives. — « *Si...* », dit tout bas Marguerite en souriant. Les deux autres dévotes assurèrent modestement que je serais *humble*... — « Il ne dé- » ment pas la famille, » reprit le chapelain en s'adressant à mon frère, « et cet enfant ira loin si on ne

» l'arrête! » [Hélas! cet honnête et bon vieillard le pressentait-il donc!]

Le lendemain matin, mon frère me confessa : je ne sais si c'était uniquement pour faire son métier de prêtre. Vers le midi, mon père arriva. Mon frère, et surtout le bon chapelain, qui lui parla longtemps en particulier, le remplirent de joie : je voyais qu'il me regardait avec cette paternelle satisfaction, si douce, inconnue à nos malheureux célibataires. Nous quittâmes Courgis vers les trois heures. Le curé, ainsi que le chapelain, nous reconduisirent jusque vis-à-vis de Montalery, où ils nous quittèrent.

Nous continuâmes notre route gaiement. A la vue d'Auxerre, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline, moi, qui n'avais jamais vu que de chétifs villages, je fus frappé, saisi d'admiration!... Nous avançâmes. Je n'avais jamais vu de pont; nouvelle surprise! je tremblotais d'émotion et de respect. Nous allâmes nous loger près du port. En traversant la ville, mon père me fit passer devant la cathédrale, qui me parut l'ouvrage des Fées. Saint-Christophe m'effraya; mais il me rappela Nitry, Mont-Gré... L'horloge me ravit, surtout la boule des lunes, comme celle de la Sorbonne, à Paris. Tout le monde me paraissait riche, et je le dis à ma manière : « — Il n'y a donc ici que des messieurs?... » Toutes les femmes me paraissaient jolies; semblable aux enfants, j'étais ébloui par les colifichets de ces poupées. A notre arrivée à l'auberge, nous trouvâmes ma mère sur le port, conduite par M. Chambonnet,

ancien ami, qui nous emmena souper chez lui. J'y fus si timide que, sans ma mère, je n'aurais pas osé manger.

Le jeudi matin, nous partîmes par le coche-d'eau, mon père et moi; ma mère s'évanouit à l'instant de la séparation.

Je ne pus supporter le coche, à cause des fréquents coups de perche que donnent les maladroits conducteurs de cette lourde nacelle, pour lui faire éviter les bancs de sable qui l'engravent. J'y avais pourtant de l'amusement. Nous avions fait ordinaire avec une famille Parisienne, où se trouvait une fille de mon âge, qui, douce et polie, comme toutes les filles de Paris, faisait ce qu'elle pouvait pour m'amuser : elle en était aux petits soins. Mais j'avais le mal de mer, comme si nous avions navigué sur l'Océan, et je ne pouvais manger : de quel plaisir aurais-je été capable? J'avais cependant éprouvé une velléité, à la première vue, occasionnée par la chaussure délicate de ma jolie complaisante... Mon père fut obligé de quitter le coche.

Lorsque nous eûmes mis pied à terre, nous prîmes les carrioles. Je ne pus en supporter le cahotage; je me mourais : mon père fut donc forcé d'aller à pied. Mes caprices, ma sauvagerie le firent beaucoup souffrir! mais s'il s'en plaignait, c'était avec une douceur que j'ai souvent admirée depuis.

Aux environs de Melun, je crus voir une campagne immense, couverte de moutons : c'étaient de petits rochers de grès. Il y en avait sur notre chemin que,

de loin, je prenais pour des maisons; ce spectacle m'amusait, et je faisais à mon père questions sur questions. Il me répondit par l'exposition de quelques vérités physiques, sur le décroissement des rivières, dont les sources ne sont pas dans les hautes montagnes couvertes de neige : il me dit que le sentiment de son père était que toutes les rivières avaient autrefois entièrement rempli le lit de la vallée où elles coulent. Pierre expliquait comment elles avaient diminué par la dégradation des montagnes et l'exhaussement des vallées... J'ai tiré un parti éclairé de ces vérités dans ma PHYSIQUE.

Nous passions par la vieille route : en nous rapprochant de la nouvelle, j'entendis un bruit effrayant, qui ressemblait, pour moi, à celui d'un tonnerre roulant. Je me mis à crier : « — Mon père! mon » père! c'est une troupe de voleurs qui vient! » Edme Restif sourit : « — Ce que tu entends, ce » sont des carrosses qui vont à Fontainebleau, où » le roi et la cour sont apparemment. Les voitures » roulent sur le pavé ; car il n'y a qu'un roi pour la » France entière, et tous les gens qui ont des » affaires vont à lui. — Pour lui parler? — A ses » ministres, qui exercent son autorité... Mais ceci » ne sera que dans quelque temps à ta portée. » Qu'il te suffise de savoir que le roi défend tous » les pays de la France avec des armées, qu'il entretient de l'argent de nos tailles. — Contre qui, » mon père? — Contre les étrangers, les Alle» mands, les Anglais. — S'ils venaient, tout Sacy,

» Vermenton, le grand Auxerre, et tous les pays » que nous avons vus, les battraient? — Tout cela » fuirait devant des soldats bien armés... » Je n'entendis pas trop cela.

L'endroit où nous devions coucher était Ponthierry, sur la route nouvelle, à quatre lieues de Fontainebleau et dix de Paris. C'était à Ponthierry que demeurait mon frère Boujat, le chirurgien, qui n'était pas encore établi. Il nous reçut avec des transports de joie. Mon père aimait ce bon garçon comme s'il avait été son fils, et il en était aussi aimé que respecté. Malgré la joie que j'avais de le voir, il me prit dans cet endroit un si violent accès d'humeur sauvage, que je ne voulus jamais manger à table chez M. Lebrun, son chirurgien; on fut obligé de me donner à manger dans notre chambre. Mon père ne me fit aucun reproche sur cette fantaisie; et comme Boujat lui en témoignait son étonnement, j'entendis qu'il lui disait : « — Mon cher » enfant, ce défaut ne peut durer : Nicolas fera » comme tout le monde un jour, s'il acquiert assez » de mérite pour avoir de l'assurance; mais s'il n'en » acquiert pas, il sera toujours sauvage. Et quel » mal alors qu'il se cache?... Mon cousin Droin des » villages a un fils qui se cache, comme Nicolas : » mais c'est caprice, mauvaise humeur. Celui-ci n'a » que de la honte; je l'ai observé; il n'en veut pas » aux personnes qu'il évite; il n'a qu'une honte » insurmontable, causée par sa défiance de lui- » même; et ce sentiment ira toujours en s'affaiblis-

» sant, avec l'âge et l'usage. Rien de si mauvais, » selon moi, qu'une correction inutile. » Ce discours me fit un secret plaisir, et m'inspira un nouveau degré d'attachement pour un si bon père. Et je suis persuadé que, si Jean Restif l'avait entendu, il lui aurait dit : « — Mais, Edm'lot, tu as » pourtant de l'esprit! » Pendant que j'étais seul, mon vallon désert me revint à l'esprit, et je versai des larmes.

C'était le dimanche. Le lundi matin, Boujat nous reconduisit à cinq lieues. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Cette formule reviendra souvent dans le cours de mon histoire, et je ne l'écrirai pas une fois sans attendrissement! Si jeune encore, j'avais bien des personnes qui m'aimaient, que je ne devais jamais revoir!...

Les environs de Paris sont charmants. J'avais beaucoup de plaisir, ou plutôt d'étonnement, à considérer les belles maisons qui bordent la route des deux côtés. Cet air de grandeur ne portait pas le désir dans mon âme; je n'enviais rien, si ce n'est les parcs; j'aurais voulu habiter les bois, les sites demi-sauvages, pourvu que le château eût été bien loin! J'ai senti ce que peu d'hommes ont éprouvé, ce que doit éprouver un sauvage amené en France, en voyant toutes nos belles choses : s'il a une âme, que ce ne soit pas un de ces automates, comme il en est tant parmi nous, qui n'ont jamais senti, tout cela doit l'attrister dans les commencements; il peut ensuite en prendre le goût : mais alors même ce

goût nouveau aura quelque chose de mélangé, qui le rendra dissemblable de celui de nos gens du bel air; si les jardins Anglais n'existaient pas, il les inventerait, mais non pas avec nos petitesses. Ah! si j'avais vu alors un jardin Anglais! je me serais extasié; je n'aurais pu le quitter (1)!... Mes yeux s'ouvraient donc, non aux beautés que mon père croyait qui me frappaient, mais sur celles analogues à mon goût. J'aurais mieux aimé mourir que d'entrer dans une de ces belles maisons qui m'humiliaient; elles redoublaient ma sauvagerie naturelle. Mon père savait bien que ma timidité venait d'orgueil, et que jamais homme ne s'était cru plus que moi fait pour commander. Si j'étais né prince, on aurait admiré l'élévation de mon âme : si l'on avait connu les motifs d'insociabilité d'un petit paysan de Basse-Bourgogne allant à pied, pour être enfant de chœur à Bicêtre, mon orgueil aurait fait pitié. L'orgueil, ou le sentiment vif de ma supériorité, la moitié du temps, et avec certaines personnes, était le motif de mon humeur sauvage; avec les personnes très éclairées, c'était le sentiment de mon infériorité. Je ne voulais, dans aucun des deux cas, me trouver avec des gens qui devaient me regarder, à tort ou justement, comme au-dessous d'eux; je ne voulais rien devoir au mérite, pas même l'indul-

(1) Personne au monde n'a eu autant de plaisir que moi à la représentation d'*Arlequin sauvage* : c'est que personne n'a senti cette pièce comme moi, pas même son auteur.

gence, et elle m'a toujours indigné de la part des sots. Si j'eusse alors été plus instruit, et que j'eusse connu les moyens d'aller en Amérique, j'y volais : non pour y chercher la fortune, mais pour y devenir sauvage. C'était le seul genre de vie qui me plût ; on a forcé la nature en moi pour me civiliser. Qu'on me dise tant qu'on voudra que l'homme est fait pour la société, je soutiens que ce n'est pas une vérité générale.

Enfin Boujat nous quitta; mon père l'en pressait depuis longtemps, de peur que quelque malade n'eût besoin de son secours. Ce jeune homme, de la plus belle espérance, est mort, marié, à l'âge de vingt-six ans, d'une chute de cheval... Je perdis un ami ardent. Oh! s'il eût vécu, j'aurais embrassé une autre carrière, et peut-être l'Europe me compterait aujourd'hui parmi ses grands naturalistes!... Nous ne fîmes que quatre lieues après que Boùjat nous eût quittés, et nous nous arrêtâmes à Villejuif. Là, nous soupâmes assez bien, pour des voyageurs très sobres, chez de bonnes gens qui vendaient leur vin. On payait ici, et je me familiarisai même beaucoup avec une jeune fille, aînée de la maison; nous jouâmes ensemble, tandis que mon père causait avec ses hôtes. Ils prirent une grande estime pour lui. Le lendemain, en partant, mon père demanda notre compte. La jeune fille, d'environ treize ans, répondit que ses parents lui avaient dit de recevoir *sept sous*. Mon père lui fit observer qu'elle se trompait sans doute. Elle montra une carte, écrite de la

main de sa mère. Mon père fut convaincu. Il voulut laisser douze sous, en sus du prix, par forme de présent, à la fille de la maison. Mais elle les refusa. Ce fut alors que mon père lui demanda le nom de ses parents. Elle nous dit que son père s'appelait *Cloud*, et ce nom s'est conservé dans ma mémoire. J'avais la vue excellente : je vis qu'on avait graté un 2 ; ce qui ferait 27 sous, prix convenable. Je demandai tout bas à l'aimable Hélène, d'où vient elle l'avait effacé? — « C'est, » me dit-elle, « mon petit » Bourguignon, que je veux payer ton écot à ma » mère. Et déjeunez avant que de partir. Et n'en » parle pas à ton père!... Et viens nous voir quand » tu seras à Paris. » Je ne sais pourquoi je ne fus pas humilié... Nous déjeunâmes, pressés par l'engageante Hélène,... que je n'ai jamais revue.

En sortant de Villejuif, nous découvrîmes un immense amas de maisons, surmontées par un nuage de vapeurs. Je demandai à mon père ce que c'était? — « C'est Paris. C'est une grande ville! » On ne la saurait voir entière d'ici. — Ho! que » Paris est grand!... Mon père! il est aussi grand » que de Vermenton à Sacy, et de Sacy à Joux! » — Oui, pour le moins. — Ho! que de monde! » — Il y en a tant que personne ne s'y connaît, » même dans le voisinage, même dans sa propre » maison. » Je réfléchis un moment; et, transporté de joie : — « Mon père! je veux y demeurer toute » ma vie! » Mon père sourit, et me dit : — « Tu » n'aimes pas le monde? — Ho! le monde qui me

» connaît! On me gêne; je ne suis pas libre. Là,
» vous dites, mon père, qu'on ne se connaît pas?
» — Non. — On ne se salue donc pas? — Non.
» — On ne prend donc pas garde l'un à l'autre?
» — Non, non. — On ne prendra pas seulement
» garde à moi? — Ho! pas le moins du monde. »
Je tressaillis d'aise, en disant : — « Je vas voir, je
» vas voir. » Nous n'allâmes cependant pas directement à Paris : mon père se voyant à la porte de Bicêtre, où demeurait l'abbé Thomas, il y entra.

Je ne fus point honteux dans cette maison; je n'y voyais que des malheureux au-dessous de moi. Nous visitâmes d'abord l'église; j'entendis mon vertueux père remercier Dieu de la fin de son voyage, et le prier de me bénir.

Dans le même moment, un autre spectacle, bien nouveau, attira mon attention : c'était une trentaine d'enfants en soutane et en camail qui entraient à la fois. Je les regardai avec admiration, et je m'écriai naïvement : — « Ho! que de petits curés! » C'est que je n'avais encore vu de prêtres que des curés; je croyais les deux mots synonymes; mon instinct de douze ans valait mieux que la raison de certains vieillards... Les enfants, après avoir assisté à la messe, s'en retournèrent avec mon frère, que nous n'abordâmes qu'en ce moment; car mon père avait pour maxime qu'il ne faut déranger personne de ses occupations d'état, et moins encore ses enfants que tout autre. Edme Restif était infiniment res-

pecté de ses fils : c'est dire qu'il fut reçu convenablement.

Il faut placer ici le portrait de l'abbé Thomas. C'était un grand garçon, maigre, ayant le visage allongé, le teint couleur de bois, et taché de son noirâtre, la peau luisante, le nez aquilin, les sourcils noirs et fournis. Un accident lui avait donné à la joue droite une sorte de loupe grosse comme une noix. Il était concentré, très fort, sans le paraître; emporté, passionné, lascif; mais devenu maître de lui-même par dévotion. Il était né pour les secondes places, ayant peu de fermeté et une âme très déférente, ce qui, je pense, lui venait moins de son naturel que du mérite de son aîné, par lequel il s'était toujours vu écrasé. Il n'avait pas plus l'âme que le teint des Restif; c'était l'âme, comme le teint terreux des Dondène, de qui sortait sa mère. (Parmi les enfants du premier lit, Anne était mi-partie; le curé, tout à fait Restif, ainsi que Marie Beaucousin, qui le suivait; Marianne, laide et mi-partie; Madeleine, agréable, quoique Dondène; Margot Dondène, trapue et laide. Je ressemblais au curé; l'infortunée Marie-Geneviève, mi-partie Ferlet; Catherine, sa jumelle, plus Ferlet; Baptiste, ressemblant à l'ancêtre Tintamarre; Élisabeth tenait des Simon; Charles, beau et tout Restif; Pierre, plus Ferlet, mélangé des Dulis, famille de la mère de ma mère.) L'abbé Thomas était timide, mais violent, poussé à bout. Il n'aimait pas les enfants de Barbare Ferlet, et se plaisait à les humilier. Mais il ne faut pas ou-

blier que la religion fortifiait toutes ses qualités et atténuait ses défauts, au point que son manque d'esprit avait quelquefois tout le mérite de la plus aimable et de la plus franche bonhomie.

Nous montâmes au dortoir des enfants de chœur, qui a très belle vue : de ses croisées, on distingue tout Paris, ou du moins tout ce qui est visible de ce côté-là. Je fus très content des petits curés, au nombre desquels on me dit que j'allais être; ils m'environnèrent tous, et me firent doublement accueil, comme à leur nouveau camarade et comme au frère de leur maître. Après un petit rafraîchissement, nous partîmes pour aller à Paris, l'abbé Thomas et moi.

J'étais fort gai; mon père lui-même était surpris que je ne fusse pas plus honteux : mais il comprit que des enfants comme moi, qui n'étaient pas plus que moi, ne m'imposaient pas. Si mon frère n'avait été que l'un des deux garçons de service, Olivier et Paul, j'aurais été honteux devant tous, comme devant l'archevêque : mais il était leur maître; pourquoi donc aurais-je rougi?...

Comme la petite vérole m'avait si fort changé, que mon frère assurait qu'il ne m'aurait pas reconnu, on me fit aller devant, afin que j'entrasse seul. Il fallait que je fusse dans un excellent accès de sociabilité, car je me prêtai, quoique gauchement, à la plaisanterie. J'eus, en cette occasion, une preuve de l'horrible atteinte que le fléau Arabique avait portée à ma *joliveté!* Ma sœur me regarda froidement, en

me demandant ce que je voulais. Son mari, plus clairvoyant, lui dit : — « Hé! c'est un petit Bour- » guignon, je gage? » Mon père parut. Ma sœur courut à lui et l'embrassa les larmes aux yeux, salua son frère, et vint ensuite à moi : — « Il n'est plus » si joli, » dit-elle; « mais qu'il soit bon! c'est tout » ce qu'il faut. » Elle ne pouvait revenir de sa surprise du changement qui s'était fait en moi : de blond, comme ma mère, j étais devenu brun comme mon père; mes cheveux, autrefois bouclés, accompagnaient longuement mon long visage, maigri par la fatigue et la route, qui m'avaient fort noirci; et l'on sait que les grêlés ne peuvent être agréables qu'à l'aide de beaucoup de blancheur. On servit le dîner, pendant lequel on me fit causer. En venant avec mon père et mon frère, qui conversaient ensemble, j'avais toujours été devant eux, observant avec surprise ce qui frappait mes regards; je ne me sentais pas du tout sauvage à Paris; je le trouvais mon élément naturel. On me demanda ce que j'avais remarqué. Je rendis compte de quelques observations puériles sur les boutiques, les marchandes, les laquais. Ensuite, je fis un tableau, le premier de ma vie. Je n'avais pas encore pris les leçons de Coqueley-Chaussepierre, pour faire sérieusement rire : — « Mais... ha! ha! ha! ce qui m'a le plus étonné » (quittant la table pour mieux figurer), « c'est une » jeune fille moitié nue, car elle n'avait des jupons » en loques que jusqu'aux genoux, des souliers per- » cés, des bas de boue, avec un casaquin à travers

» duquel on voyait les trous de sa chemise; elle » portait devant elle un petit van » (un éventaire); » et elle chantait : *Crocüites! Crocüites au fouhour!...* » Elle était aussi gaie, aussi hardie, que si elle avait » été bien habillée! Elle riait à tout le monde. J'au- » rais pourtant eu pitié d'elle si elle ne s'était pas » moquée de moi quand je me suis approché tout » contre pour regarder ce qu'elle vendait : — Pou' » comben en voulez-vous, l'petit garçon? J'vou' en » ferai pou' deux yards. — Moi je n'ai rien dit, et » elle m'a fait des yeux! en disant à une de ses ca- » marades : — R'garde donc, quiens, Marie-Louise! » ce p'tit *Jocriss' qui mène les poules pisser*, c'm' i' me » r'garde en imbécile qu'il est! I' m' prend pour » eune curiosité d'la foire, qui l' prenne! I' vient » d' loin, car il a les pieds poudreux, l' petit hé- » bété!... — Et puis elle s'est remise à chanter : » *Crocüites! Crocüites!* ses deux poings sur ses han- » ches, comme ça. Je ne sais ce que c'était, car ça » était recouvert d'une vieille étoffe noire, et ça » sentait la poire cuite... » Je dis cela si naïvement que tout le monde, jusqu'à mon père, en rit de bon cœur. — « J'ai bonne opinion de mon jeune frère, » dit Marie; « je vous le recommande, mon frère, » ajouta-t-elle en s'adressant à l'abbé Thomas. — « Il » est facétieux! » s'écria Beaucousin; « je veux lui » apprendre des bons mots. » En même temps, il dit une demi-douzaine de trivialités, dont il rit beaucoup, et que j'ai parfaitement oubliées; mais on en vend de pareilles, chez *Langlois*. Mon père leur ra-

conta ensuite, pendant que j'étais devant la porte à REGARDER PARIS (mais j'avais l'oreille), comment mon frère le curé avait été surpris de ma prodigieuse mémoire. Ceci flatta l'abbé Thomas, qui se proposa de se servir de moi pour exciter ses élèves, qui, presque tous, étaient des nonchalants.

Après le dîner et un peu de promenade dans la ville, il fallut quitter mon père pour m'en retourner à Bicêtre avec l'abbé Thomas. Cette séparation ne fut pas absolument douloureuse, parce que mon père ne partant pas encore, je devais le revoir; j'étais d'ailleurs dans une sorte d'ivresse.

En chemin, mon nouveau maître me dit des choses fort sensées. Il me fit observer qu'il avait beaucoup d'élèves, au nombre desquels j'allais être; que le nom de frère, que je lui donnerais, mettrait de la différence entre eux et moi; qu'il était plus désintéressé de se rendre parfaitement leur égal en l'appelant MONSIEUR comme les autres. Ce mot fut pour moi un trait de lumière, et, glorieux comme je l'étais, je sentis qu'il était digne de moi de ne rien devoir à la faveur du sang. Je m'appelais Nicolas Edme; l'abbé Thomas me dit qu'on se nommait *frère* dans la petite Communauté; qu'il y avait deux élèves qui portaient le nom, l'un de frère Nicolas, l'autre de frère Edme; qu'il n'était pas possible de leur ôter leurs noms. « Mais j'en » sais un qui conviendra : on vous appellera frère » Augustin, c'est un beau nom! celui du plus grand » docteur de l'Église. Vous le voulez bien? » Je ré-

pondis que je trouvais ce nom-là très beau, et qu'il valait bien celui de *Monsieu' Nicolas*, qu'on me donnait au pays. — « Comment, Monsieur Nicolas! — Oui, Monsieur, voilà comme on m'appelle à » Sacy. » L'abbé Thomas fut charmé que je commençasse ainsi de moi-même, et il augura bien de ma docilité.

A notre arrivée, je fus placé, non à la petite table où mon frère mangeait avec le sous-maître, M. Maurice, et deux enfants, de ceux à calotte rouge, frère Nicolas Fayel et frère Jean-Baptiste Poquet, mais à l'une des deux grandes tables, entre frère Edme et frère Joseph : le premier Trécin (*a*) et fort taquin; le second, roux et du caractère indiqué. Il me fallut de la patience.

Je soupai de l'ordinaire de la maison, qui n'était 1747
pas excellent; c'est un mauvais ragoût accommodé de manière à ne pas satisfaire sa sensualité. Depuis, j'ai fait l'observation que l'accommodage, dans toutes les maisons publiques, gâtait la viande au lieu de la bonifier, dans l'unique vue d'enrichir l'économe. Les cuisiniers ne mangent pas de ce qu'ils assaisonnent ou plutôt empoisonnent pour le pauvre; ils ont un ordinaire à part, qui est celui des Officiers, et ils traitent les pauvres beaucoup plus mal qu'on ne nourrit à Paris ces animaux abandonnés, qui vivent de ce qu'on jette. L'économe a une

---

(*a*) Natif de Troyes en Champagne?
(N. de l'Éd.)

cuisine particulière, splendide et délicate comme celle d'un traitant. Je ne me suis jamais accoutumé à cette nourriture, et, comme on obligeait à la manger, nous en jetions une partie sous la table. Heureusement, le pain bis était bon. Nous avions un demi-poiçon de vin à chaque repas; je ne sais quel goût il avait, le noyant toujours d'eau. Cependant je me portai bien à Bicêtre, si ce n'est que mes dents, qui jusqu'alors avaient eu la blancheur de l'ivoire, y prirent une teinte obscure.

Mon père était parti sans que j'eusse assisté à ses adieux. Je n'en fus certain que par la lettre du nouvel an, au bas de laquelle on me fit mettre des respects. Dès que je ne le sentis plus à Paris, je fus atteint de cette maladie cruelle que j'avais déjà éprouvée à Vermenton; des larmes involontaires ruisselaient de mes yeux, au milieu même du sourire que je m'efforçais de tracer. Ma situation parut si intéressante à tous ces bons enfants qu'ils employaient toute leur petite adresse pour me dissiper. Frère Nicolas et frère Jean-Baptiste, les deux acolytes, étaient ceux qui s'occupaient davantage de moi; leurs attentions avaient une délicatesse qui me calmait quelquefois. Cependant l'abbé Thomas, voyant que mes larmes involontaires ne pouvaient cesser, me fit passer dans l'infirmerie avec mes deux amis pour ne pas troubler mes autres camarades. Cette chambre retirée était extrêmement propre. Il y avait sur la cheminée un sujet de dévotion, le plus touchant qu'on puisse imaginer : c'était une statue

de l'Enfant-Jésus qui nous tendait les bras, avec ce verset du psaume : *Venite, Filii mei, audite me; et timorem Domini docebo vos!* VENEZ, MES ENFANTS, ÉCOUTEZ-MOI, ET JE VOUS ENSEIGNERAI LA CRAINTE DU SEIGNEUR. Je fus touché; je versai des larmes d'attendrissement, et ce fut un premier degré de consolation. C'est une cruelle maladie que celle du pays! Si malheureusement on se rappelle quelque chant qui ait affecté dans sa patrie, et qu'on le chante, il aggrave la douleur à suffoquer. La mienne pensa me coûter la vie, lorsque je me fus rappelé un *Deo laus* de charrue :

V'laî l'soulei qui s'leuve biau,
I' fait raimaiger lê' osiau' :
Tretous ditoînt en leû' langaige,
S'i' se breuîlloit, hô! queû doumaige!
Quand je monte su' ces coutas,
Je m' sens pûs liger à tout pas.
Les floriote' av'tou la verdure
Flatont mes yeux et ma flairure. Etc.

A cet air qui se chantait en moi-même, ma douleur eut la même force que cet ennui des Suisses, qui les contraint à s'en retourner pour éviter la mort. On en a vu expirer en entendant chanter à leurs camarades un air champêtre qu'on appelle le *Branle des Vaches* et qui est particulier aux pastoureaux de ce pays montueux : ils pleurent d'abord, ils sanglotent ensuite; la source des larmes se tarit, et ils cessent de pouvoir respirer. Pour moi, grâce à mes

deux aimables camarades, je me calmai petit à petit. Fayel surtout me montra, dans les commencements, une douceur, une aménité qui lui gagnèrent absolument mon cœur. Quant à Jean-Baptiste, il paraissait ressembler d'abord un peu aux coquettes, dont il avait la recherche, l'élégance et les charmes, mais il n'était ni capricieux, ni léger.

La première chose qu'on m'enseigna, ce fut à lire correctement, c'est-à-dire avec les consonnances et les inflexions convenables. Je fus bien surpris, la première fois que je lus en public, dans les *Figures de la Bible*, de Royaumont, d'entendre presque à chaque mot que je prononçais, la clef du sous-maître frapper la table! Mais il ne fallut me le dire qu'une fois : dès le lendemain, M. Maurice me cita comme un modèle d'intelligence et d'application. Ce fut en mon absence néanmoins; mais Nicolas Fayel me l'apprit le soir en nous couchant, car il était mon voisin de lit.

Lié d'une étroite amitié avec ce jeune camarade, je ne fus pas plus heureux qu'autrefois, mais, par des causes opposées : mes deux premiers amis, grossiers paysans, manquaient de sensibilité; celui-ci fut au contraire susceptible, capricieux, jaloux : c'est ce qui, depuis, ma rendu si sensible aux peines des femmes; nouveau Tirésias, en un sens, j'ai fait le rôle d'amante contrainte, gênée dans ses paroles et jusque dans ses regards. Fayel, une fois préféré, me querellait, me tourmentait, dès que j'avais parlé, ou seulement répondu au joli frère Jean-Baptiste,

dont le visage efféminé, les couleurs vives et rosées annonçaient plutôt une fille déguisée qu'un véritable garçon. Un soir Fayel, avec qui je jouais souvent après souper, soit aux échecs, soit au cochonnet, gros dé à douze faces, me boudait plus qu'à l'ordinaire; il n'avait pas voulu que je fisse sa partie et il ne me répondit pas. Je n'en pus dormir de la nuit. Le matin, je dis à Fayel : — « Que t'ai-je fait? Parle; je suis » prêt à réparer mes torts; mais ne me boude plus! » ton amitié m'est nécessaire... » (Voilà du moins le sens). Frère Nicolas me regarda, je vis des larmes dans ses beaux yeux : j'en fus si touché que je me jetai à son cou. — « Ah! » me dit-il, « j'ai le mal- » heur d'être jaloux!... Mon cher Augustin! je hais » frère Jean-Baptiste, ne lui parle plus. — Veux-tu » que je sois ingrat? Ne m'a-t-il pas soigné en » frère?... Ah! tu veux que je sois ingrat!... » Je m'arrêtai un moment; puis, jetant les yeux sur Fayel, je crus le voir pâle... — « Eh bien, je serai » ingrat, » lui dis-je, « oui, je le serai plutôt que de » te chagriner. » Notre amitié fut cimentée par là. Mais je priai frère Joseph, mon voisin de droite, de faire mes excuses au jeune Poquet. Cet enfant me fit dire : — « Je connais Fayel; que frère Augustin » ne soit pas inquiet de moi, je l'aimerai toujours, et » Fayel aussi. »

Je n'ai peut-être pas dit que cet aimable et raisonnable enfant était l'ami de l'abbé Thomas. Mais on sait que notre ordinaire était fort mauvais. Le maître et le sous-maître, qui avaient du rôti le soir, comme

les officiers et les prêtres de la maison, avaient coutume d'en distribuer quelques morceaux aux enfants ; frère Jean-Baptiste et Fayel, qui étaient à la petite table, en étaient les porteurs. Le premier venait toujours à moi, il disait tout bas au maître : — « Frère » Augustin, élevé à la campagne, ne mange presque » pas de notre ragoût dont les Parisiens s'accom» modent mieux. — Est-ce lui qui vous a chargé de » me dire cela ? — Lui ! s'il savait que j'en parle, il en » mourrait de honte ! Il rougit toutes les fois que je » lui porte quelque chose. » Il est aisé d'imaginer combien je devais être sensible à un procédé pareil de la part d'un camarade à qui je ne parlais plus ! Fayel lui-même en était touché (car ce fut lui qui me l'apprit), mais sans en être moins jaloux, au contraire il l'était davantage : il aurait voulu que je n'eusse rien tenu que de lui. Il m'aimait autant que je l'aimais. Mais avant que de citer un trait de son amitié, il faut en amener l'occasion : c'est un de ces éclairs de sensibilité qui ont souvent porté la lumière sur mon existence obscure en faisant remarquer l'énergie de mon âme.

Chaque dortoir de Bicêtre a un gouverneur et un sous-gouverneur. Durant les dernières années de Vintimille et sous le court épiscopat de Gigot de Bellefons, qui mourut de la petite vérole, les Jansénistes s'étaient jetés dans les hôpitaux où ils faisaient beaucoup de bien. Ils avaient établi un ordre un peu monacal dans les dortoirs; mais ce qui n'était pas une cagoterie, c'était la propreté, c'était l'améliora-

tion des aliments, c'était le vin qu'ils donnaient à leurs dépens, c'étaient dix mille livres de revenu que mettait dans la maison le seul sous-gouverneur de Saint-Mayeul, dont le nom précieux m'est échappé ; mais je me souviens de celui du gouverneur : il se nommait Duprat et il avait une sœur employée dans la maison, c'était elle qui distribuait l'ordinaire à notre petite communauté. Le sous-gouverneur était un homme de condition, qui avait été libertin ; depuis sa conversion, opérée par les Jansénistes, il servait les pauvres. Tous les autres dortoirs étaient alors sur le même pied; un M. Lancelot gouvernait l'infirmerie de la *Force*, etc. Chaque dortoir porte le nom d'un saint, et a, par conséquent, une fête patronale qui se célèbre avec solennité; il y avait grand'messe à l'autel de la chapelle particulière, vêpres, sermon, salut. C'était aussi une petite fête de régal pour les pauvres, avec quelques dons de linge, de tabac et même d'argent. Il fallait voir comme ces Jansénistes étaient bénis!... Le jour de la fête de Saint Mayeul, dortoir du bon sous-gouverneur, la salle fut tendue de tapisseries de paysages, représentant des bois, des animaux sauvages, des oiseaux, mais point de chasses; c'étaient des animaux paisibles dans la tranquillité de la nature. On chanta la messe. Mes yeux se portaient avec ravissement sur les tapisseries; mais les occupations continuelles du service m'empêchèrent d'y donner toute mon attention : cependant le charme opérait; je croyais voir mon vallon chéri, peint au naturel... En sortant de la

messe, je désirais de revenir; à mon heure de travail, j'errais au milieu des forêts, comme un jeune sauvage. A dîner, je ne mangeai pas; mon imagination fermentait. Enfin, l'heure de vêpres revint; et comme le sermon et le salut devaient se faire de suite, nous avions cinq heures à rester. Dès en entrant, mes yeux se portèrent sur mes chères forêts : les objets s'étaient encore embellis; une tapisserie plus expressive que les autres, cachée durant la messe par les accompagnements de l'autel, m'offrit en entier ce que je n'avais qu'entrevu : un sanglier, un chevreuil, un loup, une hupe sur des arbres; dans le lointain un troupeau, conduit par un petit garçon, tenant trois chiens en laisse... A cette vue, je cessai d'être où j'étais; j'oubliai tout, les yeux fixés sur ce ravissant paysage, je ne chantai plus; j'étais insensible à tout. Ces moments d'extase, ces moments délicieux durèrent cinq heures, et ne furent qu'un instant; une fois sous le charme, je fondis en larmes sans m'en apercevoir. C'était l'hiver, mon camail me couvrait heureusement et m'empêchait d'être vu de tout le monde. Pendant le sermon, dont je n'entendis rien, les sanglots m'étouffaient : les yeux fixés sur un lièvre qui courait; sur un lapin accroupi; sur des pies perchées criaillant à la vue d'un renard qui les observe; sur des moutons... des moutons paissant; sur le berger, ses chiens; sur un sanglier à l'entrée d'un bois; sur un loup en embuscade, je me sentais dans mon vallon; des sensations délicieusement douloureuses chatouil-

laient et déchiraient mon âme. Je me serais écrié, si j'avais été seul, et j'aurais été soulagé... Le Prédicateur, laïc Janséniste, me remarqua, et crut qu'il causait mon attendrissement : ma pensée était à cinquante lieues de lui! mes larmes avaient bien d'autres motifs que ses discours! Je pleurais, par instinct, mon innocence, le repos de ma vie, à jamais perdus! Je pleurais les malheurs et les angoisses qui m'attendaient, et qui m'accablent aujourd'hui (1)!... Goûts heureux! goûts paisibles! c'est vous que je pleurais!... J'ai bu depuis, dans la coupe empoisonnée des villes, non le sordide intérêt, non la basse escroquerie, non la triste fureur du jeu, non la crapuleuse ivrognerie, ou l'insatiable gourmandise, non l'oisiveté, mère-sœur-

---

(1) J'écrivais ceci, le 23 Mai 1784, persécuté par Lalande l'astronome, qui avait porté des plaintes contre moi aux Lenoir et aux Miromesnil, parce que je venais d'imprimer, à la fin de la *Prévention nationale*, les Lettres de Félisette. Il ne put faire sévir; alors il vint à moi pour obtenir un carton de la lettre Latine : je le fis faire. Le petit Saint-Ange de Sologne était mon délateur auprès de M[lle] Saint-Léger. Mon but, en imprimant ces lettres sans signature, et qui ne pouvaient être reconnues que de Félisette, était de la faire rougir seule, et vis à-vis d'elle-même, de sa petite trigauderie, de me louer en face et de me dénigrer en arrière à un ami commun. La lettre Latine qui m'en instruit est de cet ami commun Bultel-Dumont, trésorier de France. Ce fut à l'occasion de cette pauvreté que Lenoir dit au marquis de Marnesia, alors mon ami, lequel le dit à Fontanes, qui le redit à Agnès Lebègue : « Qu'il y avait à Bicêtre des gens qui le » méritaient moins que moi... » Vil scélérat, et toi, que méritais-tu ?

fille du crime; mais la luxure, le penchant insurmontable pour ces plaisirs homicides, que la Beauté assaisonne par l'art de la parure, et celui, plus coupable, de la lubricité, qui extorque au delà des forces de la nature. J'ai bu dans la coupe empoisonnée des villes le goût des tailles fines et des pieds mignons, des gorges enchanteresses, des minois chiffonnés, des nez voluptueusement retroussés, du sourire agaçant, des enfantillages mignards, des mots séducteurs, de la parure extravagante, d'une marche lascive, d'une trompeuse facilité, de l'avilissante et perfide prostitution!..... O goût des forêts, je t'ai perdu, en perdant mon innocence!... Que je devais pleurer!

Tous mes jeunes confrères s'étaient enfin aperçus de mes larmes : elles avaient effrayé mes deux amis, le tendre, quoique jaloux Fayel, et le généreux Poquet. Ce dernier me fit remarquer à l'abbé Thomas, en lui disant : — « C'est son ennui qui lui » reprend. » En arrivant chez nous, le maître me parla d'un ton de douceur. Je souris. — « Qu'aviez-» vous à pleurer? » me dit-il. Aussitôt mes larmes coulent; je sanglote, je veux parler, et je ne puis articuler que : « Les bois! les bois! » L'abbé Thomas me comprit. Il fit un coup d'œil à mes camarades, qui m'égayèrent; on me fit jouer aux échecs, que je commençais d'aimer, et ce jeu, que Fayel sut rendre plus attachant encore, me distrayit. C'est une utilité qu'il peut quelquefois avoir, pourvu que les passions ne soient pas trop fortes; car alors

les distractions forcées, telles qu'elles soient, aigrissent le mal, au lieu de l'affaiblir. Fayel, ce soir-là, fit amitié à Poquet, et l'appela pour arbitrer un coup.

Nous étions au dimanche des Rameaux, et depuis le mois d'Octobre, je n'avais quitté ni les bas, les culottes, ni les souliers avec quoi j'étais venu; c'était par une suite de ma timidité naturelle, que je n'avais osé en demander. Tout était en loques; mais ma soutane empêchait qu'on ne s'en aperçût. L'abbé Thomas ne songeait pas à ces choses-là, pour moi, parce qu'on nous les fournissait sans qu'il s'en mêlat. Ce fut Fayel qui, le premier, fit attention que je n'allais jamais au vestiaire. Un soir, il me laissa endormir, et il visita mes habits de dessous. Il les trouva dans le plus triste délabrement!... Il pleura de regret, de n'avoir pas plus tôt songé à mes besoins. Il ne n'éveilla pas; mais il appela doucement le garçon de veille : — « Paul, » lui dit-il, « apportez demain matin, avant le lever, à » mon voisin, les choses que je vais vous marquer » sur une carte. » Il les écrivit; et Paul, qui savait que c'était un des deux favoris, exécuta ponctuellement ses ordres. Le lendemain, à mon lever, je trouvai tout ce qui m'était nécessaire... Fayel ne fit pas semblant de s'apercevoir de mon étonnement. Je m'habillai. Je remarquai, dans le cours de la journée, que Fayel me faisait beaucoup plus d'amitiés que de coutume. Mon cœur en devina la cause. Mais si j'en avais douté, un petit entretien, que je

suspris à la récréation du dîner, m'eût découvert la vérité... Fayel et Poquet étaient entrés dans l'infirmerie. Je voulus les y suivre. Ils parlaient de moi : — « Ah! Fayel! que nous sommes loin! Lui, frère » du maître, si modeste, si timide, qu'il n'ose » demander le plus absolu nécessaire! — Il était... » il était... ah! » dit Fayel attendri, « dévoré... — » Bon Jésus! » s'écria Poquet; « c'était par esprit » de pénitence! Il fera un saint un jour... » Quelle jouissance délicieuse!... Je sentis, pour la première fois, toute la douceur de l'amitié. — « Ah! Fayel! » dis-je en moi-même, « tu as droit d'être jaloux! ce » n'est en toi qu'une qualité de plus!... Cher ami! » tu m'as obligé par l'endroit le plus sensible; tu » m'as sauvé la *honte* de demander ce qui m'était » absolument nécessaire! » C'était effectivement un double bienfait, de me débarrasser du poids de ma *honte* naturelle, car *timidité* n'est pas ici le mot propre; puisqu'au fond, c'était de l'orgueil. On nous appela au devoir. Mais je trouvai un moment pour avouer à Poquet ce que j'avais entendu. — « Laissons faire Fayel, » me dit-il; « c'est un excel- » lent ami! Je l'estime plus qu'il ne croit! Heureux » quand on trouve un cœur comme le sien, fallût-il » se prêter à toutes ses faiblesses!... Mais Fayel » n'en a pas. »

C'en était peut-être fait de mes mœurs, malgré mon éloignement extrême pour le vice *philandrique*, si, comme ce Romain, un coup de poignard dans ma vertu n'avait percé l'abcès qui m'eût donné la mort.

Un jour, on nous envoya, Fayel et moi, chez la Sœur Supérieure, pour demander un renouvellement dans notre vestiaire épuisé. Nous ne trouvâmes pas la Mère, mais à sa place, une jolie Secrétaire. Elle envoya Fayel auprès de la Supérieure, qui l'aimait beaucoup, et elle me garda. C'était une brune de vingt ans; elle me fit cent questions, sur mon pays, ma famille. De temps en temps elle allait regarder à une porte. Elle paraissait désirer quelque chose, et m'obligeait à la regarder; et voyant que mes yeux ardents démentaient la timidité de mes actions, elle alla s'imaginer... la vérité... Elle courut regarder encore, et revint avec vivacité, en étendant les mains, de joie, ou d'étonnement. Elle vint s'asseoir, me tira sur elle, et me dit : — « Qui » est-ce qui vous peigne? — Une demi-sœur. — » Est-elle jeune? Est-elle jolie? — Non, ma sœur. » — Non, ma sœur, non, ma sœur... Vite là, que » je vous peigne. » Je me mis à genoux devant elle. Sœur Mélanie m'enfonça le visage entre ses cuisses : — « Est-elle plus vieille que moi? — Ah! ma petite » sœur, vous êtes jeune. — Ma petite sœur! ma » petite sœur! » disait-elle en s'agitant... « Et plus » jolie? — Vous êtes la plus jolie des sœurs! — » Ah! mon petit homme!... » Et elle s'agita. Un instinct, et un double souvenir me fit me lever, et me jeter à son cou. Je la poussai vers sa jolie couchette. — « Eh! le pauvre petit homme! » disait-elle en riant, et reculant d'elle-même, « que veut-il » donc? » J'étais emporté. — « Que veut-il donc?

» Que cherche-t-il donc ? » C'était toute la défense de sœur Mélanie... Elle réussit... Elle me mangeait de caresses. Et comme je paraissais languissant, elle me donna d'un élixir. Je l'avais à peine avalé, que Fayel rentra. Nous nous en allâmes. En chemin, nous nous aperçûmes que nous avions bu du même élixir. Mais il fut discret ; je le fus aussi.

On nous avait dit de revenir au bout de quinze jours. Comme nous avions été longtemps, on nous adjoignit le jeune Poquet, également aimé des Sœurs. On nous dit, à la Gouvernance, que la Supérieure et sa jolie Secrétaire Mélanie, étaient dans la cour, chez la sœur Saint-Augustin, qui présidait cette partie de la maison. Je ne sais si Mélanie avait parlé. La Supérieure emmena Fayel ; sœur Saint-Augustin prit Poquet ; je restai seul avec Mélanie, et la blonde Rosalie, âgée de quinze ans, secrétaire de la sœur Saint-Augustin. Rosalie me dévorait des yeux. — « Quoi ! lui ? » dit-elle à Mélanie. — « Oui, lui. — » Ah ! mon Dieu !... on n'a pas peur de cela ! — » Sans doute, c'est une belle occasion de passer ! » — Oh ! de passer ! — Certainement ! Vas-tu faire » la petite bouche ? comme si je ne te connaissais » pas. — Et les Mères ? — Bon ! elles en ont pour » deux heures à leur tapoter les... » (elle éclata de rire). — « Allons donc !... Que faut-il faire ? » Mélanie lui parla bas. — « Oh ! commencer la pre- » mière ? — Pour une fille d'hôpital, tu es bien » scrupuleuse ! » Rosalie vint à moi, d'une manière si libre, que je ne l'ai retrouvée depuis qu'une seule

fois, le 26 mai 1756, chez la Massé..... Nous fûmes presque surpris par les deux Méres, que Mélanie, qui faisait le guet, retint un instant à la porte... On nous donna de l'élixir à tous trois, et nous nous en retournâmes... Pour un petit dévot Janséniste, ma morale était un peu relâchée! Mais on voit que je n'avais pas recherché l'occasion, et que mon premier usage, cause de ma félicité, avait été purement accidentel... Il ne faut pas croire non plus que mes camarades fissent comme moi : c'étaient des enfants que l'on caressait, mais trop délicats pour le reste.

Ma double aventure me procura une autre bonne fortune, dont je ne donnerai pas les détails; je les renvoie, comme beaucoup d'autres, à mon *Calendrier*. Je me contente d'indiquer ici la situation d'une estampe intéressante, qui rende au juste la figure et le caractère des deux jolies sœurs-grises, et montre, dans une arrière-scène, le genre des caresses que les méres faisaient à mes camarades (1)... Nous obtînmes tout ce que nous avions demandé; au lieu que lorsqu'on envoyait frère Joseph, frère Edme, frère Étienne le panetier, frère Denis le camériste, frère Barthélemy le thuriféraire, frère Charles, frère Hippolyte, etc., l'on ne pouvait rien tirer. Cependant un grand et joli garçon, d'Orléans, nommé frère

(1) Les estampes, outre qu'elles rendront la situation, donneront, par la physionomie, le caractère des personnages, et quelquefois exprimeront ce que je n'ai pas décrit : comme, par exemple, ici, les caresses que les deux mères faisaient aux jeunes frères Fayel et Poquet.

Paterne (1), notre second thuriféraire, était fort aimé des deux jeunes Sœurs et des deux Méres; mais un jour il fut aperçu lutinant Mélanie; il y eut quelques discours : Paterne se sacrifia, en se donnant tout le tort, et on ne l'envoya plus. On attribuait notre succès au ton insinuant de mes deux camarades, et ils ne le devaient qu'à leurs charmes; et moi, qui obtenais autant qu'eux, à mon physique prématuré, qui me faisait succéder à frère Paterne.

Ici plus d'un lecteur m'arrête : — « Monsieur » Nicolas, quel âge avez-vous donc? environ treize » ans, si je ne trompe, ainsi que vos petits amis? » Et vous leur prêtez des discours, des sentiments, » des actions de dix-huit à vingt ans? » Je vous dis la vérité, Lecteur! Mais cette objection me donne occasion d'établir ici une vérité, qui tient à bien d'autres! Elle donne la clef de quelques phénomènes du dernier siècle : Pascal, Racine, et d'autres Port-Royalistes, avaient une sagacité, une exactitude de raisonnement, une justesse, une profondeur de détails, une pureté de diction, qui ont d'autant plus étonné, que dans le même temps les Jésuites n'avaient que des radoteurs, des Annat, des Caussin, etc. C'est que les Jansénistes, sérieux, réfléchis, font penser profondément, beaucoup plus tôt et plus efficacement que les Molinistes; ils organisent plus

(1) Paterne est, en effet, un nom Orléanais : l'église Saint-Paterne, rue Bannier, est la plus importante de la ville, après la cathédrale. Ce seul détail ferait croire à l'exactitude et à la sincérité de Restif. *(N. de l'Éd.)*

fortement l'esprit et le cœur, qu'ils énergisent en donnant du ressort, par la contrariété, à toutes les passions; ils font replier leurs élèves sur eux-mêmes par la réflexion; en un mot, leur éducation rend naturellement logicien, philosophe, ou dévot. Et voici comment : le Janséniste est toujours en présence de Dieu; persuadé que son oubli seul serait damnatoire, il fait toutes ses actions sous les yeux de ce redoutable témoin, qu'il se peint terrible, même pour le juste. En conséquence, son intelligence travaille sans cesse; il visite, il développe, il étudie les plus secrets replis de son cœur. Sa manière réfléchissante étant pour tout, les élèves du Janséniste ne sont pas toujours dévots; au contraire, la trop grande sévérité du Dieu Janséniste le fait redouter dans l'enfance, approfondir dans la jeunesse, et mécroire dans la maturité, aux esprits justes. Le Janséniste qui étudie, porte dans les sciences cette attention, cette pénétration qu'il a exercée sur lui-même, et il y fait de rapides progrès. S'il n'étudie pas, il lui reste la connaissance de lui-même et la faculté de connaître les autres : aussi est-il sévère, taquin, tracassier. D'après cette courte discussion, est-il étonnant que Racine ait été le peintre du cœur, et que jamais personne depuis n'ait pu l'égaler? Il avait été Janséniste, et il l'était encore. Est-il étonnant que Pascal, déjà pénétrant par lui-même, ait surpassé tous ses contemporains, dans certaines parties, comme Racine dans d'autres? Que Boileau ait travaillé ces vers limés et châtiés

qui font notre admiration et le désespoir de nos poètes ? J'ai cent fois eu occasion, dans le cours de ma vie, d'observer cette supériorité des vrais Jansénistes. Les sots d'entre eux le sont moins que les autres; mais aussi ce sont les plus insupportables, les plus desséchants de tous les hommes; il vous font mourir à petit feu, ou périr de piqûres d'épingles : j'ai été Janséniste, et

C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Je ne le suis plus; mais l'habitude de réfléchir m'est restée; cette précieuse habitude a peut-être abrégé mes jours; mais elle m'a préservé de l'ennui; ... de l'ennui! lent anéantissement de l'âme, pire que la mort!... Comparons à présent le Moliniste à son adversaire. Le vrai Moliniste est plus aimable; il est plus homme social; il se peint Dieu indulgent, bon, comme le père de ses enfants, qui les aime, qui veut leur bonheur, et qui est toujours prêt à leur pardonner, à les recevoir dans ses bras, au moindre signe de repentir; il ne croit pas que l'homme soit obligé d'avoir toujours son Dieu devant les yeux, pour trembler à chaque action, à chaque acte de volonté : au contraire, il se le représente aimant à le voir jouer et bondir sur l'herbe, comme le bon Pasteur, son troupeau chéri. D'après cette idée, il est moins attentif, plus dissipé; les impressions creusent moins, et ne sont que superficielles. Voilà, mon Lecteur, ce que m'ont appris quarante ans de réflexions. Et ce n'est pas la seule

vérité que je puisse prouver : d'après ce que je viens de dire, on ne saurait me contester cette conséquence de l'éducation de MON PÈRE, qu'on a dû tirer de la lecture de sa VIE, que *l'Animal humain, pour acquérir toute la perfection dont il est susceptible, veut être élevé par la rigueur...* Mais je contredis ici un grand philosophe! je contredis J.-J. Rousseau! Mon concitoyen! je n'ai aucun intérêt à rabaisser le Citoyen de Genève; mais je vous assure que son *Émile* est le plus mauvais livre qui ait paru depuis trente siècles, c'est-à-dire, le plus dangereux. Il est rempli d'erreurs, de choses mal vues, surtout pour l'étude du Latin; ce qu'y dit à ce sujet Jean-Jacques est une misérable *puérilité*. Heureusement que nos collèges subsistent encore! Si l'on suivait les fausses idées de cet homme à paradoxes brillants, nous retomberions dans la barbarie. Que les aveugles partisans de Rousseau apprennent, que la grammaire des langues Française, Italienne et Espagnole, n'est que dans le Latin. Chacun de ces trois dialectes a ensuite une syntaxe particulière. Mais la fondamentale, celle qui donne le sens intime des mots, est dans la langue Latine, et un peu dans la Grecque, deux langues dont l'étude est essentielle à tout Français, tout Italien, tout Espagnol, qui ne veulent pas répéter en perroquets les trois quarts et demi des mots de leurs langues (1). Et à ce

(1) Le VI[me] et dernier volume des *Idées singulières*, intitulé LE GLOSSOGRAFE, traitera de cette matière. J'y travaille depuis 1769.

J.-J. Rousseau, à ce parfait dialecticien, d'où lui viennent sa sagacité, sa profondeur, sa connaissance du cœur humain? De son éducation religieuse, dans une secte qui a le plus grand rapport avec le Jansénisme. Je reviens.

Les Jansénistes aiment l'ordre; c'est un effet de la réflexion. Notre journée était employée admirablement! Pas un instant n'était perdu : prière le matin, après le lever; on se rinçait la bouche avec de l'eau et du vinaigre : on déjeunait; frère Étienne, un de nos camarades, coupait et distribuait le pain. On écrivait jusqu'à dix heures : la lecture haut sur le même livre, afin que le nommé pût suivre sur-le-champ; on chantait une demi-heure; frère Étienne le panetier était maître de chant. Nous dînions à midi. La récréation durait une heure. On prenait les livres d'étude, Nouveau-Testament, Catéchisme, Rudiment (qu'on n'avait pas voulu que j'apprisse). On récitait à trois; on écrivait, on faisait des règles. On goûtait à quatre. A la demie, commençait la lecture particulière d'instruction et d'amusement; le bibliothécaire, frère Jean-Baptiste, tenait un registre de tous les livres commencés, et il apportait à chacun le sien, jusqu'à ce qu'il fût achevé; on rechoisissait alors sur le registre, parmi les volumes débarrassés... Les trois heures environ de lecture libre et de choix, étaient pour moi un temps vivement désiré! J'y pensais le matin, en me levant; à mesure que cet heureux instant approchait, je palpitais de plaisir; l'heure arrivée, je jouissais, je

me retrouvais heureux, comme à la lecture du *Bon Pasteur*, ou en voyant les tapisseries de Saint-Mayeul; la vivacité de mon imagination me plaçait au site de ma lecture. Ce furent ces trois heures d'extase qui m'habituèrent à la maison, et m'en firent chérir le séjour, que je me rappelle encore avec attendrissement (c'est à ces trois mêmes heures que, depuis, j'ai éprouvé la même palpitation de plaisir, en voyant lever la toile, à l'un de nos trois spectacles). Quelle jouissance me reste aujourd'hui? Quelle est l'heure heureuse de la journée? Hélas! toutes sont égales, et mon cœur ne palpite plus que de terreur!... Une conférence de demi-heure suivait la lecture : un des maîtres interrogeait sur les difficultés rencontrées, et les résolvait. On augurait mal de ceux qui n'en proposaient jamais. On devait bien augurer de moi; car, à moins que ce ne fût une lecture absorbante, comme celle des *Vies des Pères des déserts*, par D'Andilly, ou les *Actes des Martyrs*, je faisais une foule de questions, particulièrement sur l'histoire de Rollin, qui, m'ouvrant un monde tout nouveau, me plongeait dans un étonnement profond! Souvent le sous-maître Maurice ne pouvant satisfaire à mes demandes, allait au maître; et celui-ci ayant chez lui plusieurs dictionnaires, répondait à tout, et nous envoyait son oracle... On soupait à huit heures. La récréation jusqu'à neuf, et tout le monde était au lit à la demie.

Au moindre beau temps, la récréation du dîner avait lieu hors de la maison, sous la conduite des

maîtres. On courait dans les champs, on montait la colline, ou l'on descendait à Gentilly, sur les bords de la Bièvre. Une fois la semaine, le jeudi, nous avions la demi-journée, et l'on allait à une maison de campagne, à Vitry, dont Fusier avait fait l'acquisition, en la destinant à sa petite communauté. Nous avions là un vaste jardin, des légumes avec lesquels on nous donnait un excellent diner, que nous trouvions prêt à notre arrivée, et des fruits de toute espèce. On apportait notre ordinaire de la maison; mais il était remis au jardinier, arrangé depuis longtemps avec des familles, qui le prenaient pour des œufs et du laitage. Une chose qui nous faisait respecter, c'est que nous avions un joli oratoire, où nous disions nones et vêpres. En hiver, nous étions rentrés à cinq heures, et nous continuions notre récréation à la maison; l'on y jouait, on causait, on lisait : c'était ce dernier parti que prenaient les plus sensés, que j'imitais; mon éducation Saxiate (*a*), indépendamment de la Jansėniste, m'avait donné le goût du travail, et fait connaître le prix du temps. A toutes les récréations, frère Edme s'occupait d'ouvrages mécaniques, dont quelques-uns étaient admirables, vu le manque de moyens. Cette belle règle avait été établie par Fusier, qui était réellement un homme de mérite. Je ne prétends pas dire qu'elle ne fût peut-être trop appliquante pour des enfants : mais qu'on examine la sage

---

(a) De Sacy, son pays natal. *(N. de l'Éd.)*

distribution des occupations, qui rompait cette application, les trois récréations, l'attention, soigneusement recommandée, de sortir au moindre beau temps, cette provision de bon air et de santé qu'on faisait à Vitry toutes les semaines, et l'on verra que Fusier entendait fort bien l'institution de la jeunesse, qu'on veut rendre solide, appliquée. Quant aux principes de la morale, c'étaient ceux de cette morale outrée du Christianisme, qui n'enthousiasme que les esprits ardents et peu réfléchis. Il est deux maximes du *Nouveau Testament* qui ne doivent être présentées aux enfants, qu'avec la plus grande prudence : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout vous sera donné par surcroît;* c'est l'*Unum necessarium*, qui peupla d'anachorètes les déserts de la Thébaïde, et qui n'est bonne chez nous qu'à faire un mauvais capucin. Je suis surpris que cette maxime, si follement inculquée, ne m'ait pas fait fuir dans les forêts, où je serais devenu saint ou voleur; on devinera ce qui m'a retenu, à mes premières ÉPOQUES : ce sont les femmes. La seconde maxime, *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, remet à la mauvaise judiciaire d'un sot, le repos et la tranquillité des États, comme on l'a vu dans toutes les guerres de religion... Heureusement pour moi, l'*Unum necessarium*, tant répété depuis par mes frères, ne m'empêcha pas de travailler!

Avant de passer à une autre matière, je crois à propos de donner une idée de notre petite biblio-

thèque, telle que Fusier l'avait composée, avant son expulsion :

1. La *Bible,* traduction de Sacy.
2. Les *Figures de la Bible,* par Sacy-Royaumont.
3. Le *Nouveau Testament,* dit de Mons.
4. Le *Nouveau Testament,* du P. Quesnel.
5. L'*Imitation.*
6. Les Pères de l'Église, surtout Saint Augustin et Saint Jérôme.
7. Les *Lettres Provinciales,* dont la lecture, quoique hors de mon genre, me donna le plus grand plaisir.
8. Les *Essais de Morale,* de Nicole.
9. L'*Année Chrétienne,* de Tourneux.
10. La *Fréquente Communion,* d'Arnaud.
11. Les *Vies des Pères des Déserts,* de D'Andilly.
12. Les *Actes des Martyrs.*
13. L'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique,* de Fleury.
14. Les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens.*
15. L'*Histoire Ancienne,* de Rollin.
16. L'*Histoire Romaine.*
17. L'*Histoire de Port-Royal et de ses Solitaires.*
18. La *Médecine,* de M. Hamon.
19. La *Vérité rendue sensible à tout le monde.*
20. Les *Anecdotes* de la Constitution *Unigenitus.*
21. La *Vie et les Miracles* du R. Diacre Pâris.
22. La *Vie de M. Tissard* (chef-d'œuvre de petitesses Jansénistes : Fusier en était l'auteur).
23. La *Prémotion physique.*
24. La *Conversion du Pécheur,* par Denates.
25. La *Géographie de l'Écriture sainte.*
26. Le *Tableau de la France et de l'Univers.*
27. Le *Dictionnaire* de Richelet.

28. Et les autres Dictionnaires, Joubert, Boudot.

29. La collection des *Nouvelles Ecclésiastiques*.

30. Le *Bon Pasteur*, etc., car j'en ai oublié. Nous avions juste, en lecture, 366 volumes.

La Bible ne se lisait pas en particulier; chaque élève en lisait à son tour un chapitre pendant le dîner. Le soir, pendant le souper, c'était un ouvrage de Saint Augustin, ou de Saint Jérôme; on ne lut, de mon temps, que leurs Lettres. L'usage était, pour la Bible, qu'avant la récréation d'après le dîner, le maître demandât à ceux des élèves qu'il jugeait à propos, ce qu'ils avaient retenu de la lecture? Mes condisciples disaient, l'un un verset, l'autre un autre, en confondant le commencement et la fin. Un jour, l'abbé Thomas vint à moi, car il me parlait rarement, pour ne pas avoir l'air de donner quelque chose à la fraternité charnelle, et me demanda ce que j'avais retenu du chapitre qu'on venait de lire. Je commençai par le premier verset: *Il se fit donc une longue guerre entre la maison de Saül et la maison de David; David s'avançant toujours et se fortifiant, etc.* Je récitai couramment tout le chapitre, qui est celui du deuxième livre des *Rois*, où Joab tue Abner en trahison, jusqu'au dernier verset: *Que le Seigneur traite celui qui fait le mal, suivant sa malice.* Il est impossible d'exprimer l'étonnement de ces bons enfants! Tous me félicitèrent, surtout Fayel et Poquet; moi, je leur dis naïvement que je savais par cœur toute mon Écriture Sainte, avant de venir parmi eux. L'abbé Thomas m'entendit, et parut

flatté; il dit tout bas aux deux acolytes : — « Mon » père a une Bible; frère Augustin la lisait sans » cesse; il a bien fait de l'avouer... » Je devais bientôt étonner davantage mes camarades, et le maître lui-même.

Il y avait, ou il y a sept à huit ecclésiastiques à Bicêtre : ce sont comme les prêtres-habitués des paroisses; et pour toutes les maisons de l'Hôpital-Général, un recteur, qui en est comme le curé. Les prêtres-habitués, même le doyen, ou vicaire, mangent ensemble dans un réfectoire commun. Deux éléves des enfants de chœur y allaient faire la lecture, pendant le dîner et le souper; et afin qu'elle fût profitable à tous, le tour était hebdomadaire : quelquefois même on le prolongeait, pour que deux enfants connussent l'histoire entière d'un personnage, comme on l'accourcissait quelquefois. J'allai, à mon tour, lire au réfectoire des prêtres, et je ne pouvais mieux tomber; c'était, dans la grande *Histoire Ecclésiatique* de Fleury, celle du trop célèbre Abeillard, mal à-propos écrit *Abaillard,* et qu'un prêtre me fit, plus mal à propos encore, prononcer *Abélard.* Je la commençai : elle me faisait un si grand plaisir, que j'étais bien peiné quand le semainier frappait des mains, pour cesser la lecture. De retour à notre dortoir, je répétais tout ce que j'avais lu. Mais je m'aperçus que l'abbé Thomas fronçait le sourcil, lorsqu'il fut question d'Héloïse, et j'eus soin, les jours suivants, de passer tout ce qui la concernait; ces détails ne m'en restérent que plus profondément

gravés... Mais voici la chose étonnante que j'ai annoncée.

Un des prêtres de la maison, nommé Aubry, qui, disait-on, ressemblait à Santeuil pour la figure et la bizarrerie, fit un dimanche le sermon à vêpres. Il parla de la damnation, et tâcha de faire concevoir à ses auditeurs, comment on passait de l'état de pécheur vivant à celui de réprouvé mort. Ses raisonnements me parurent si clairs, que je lui donnai toute mon attention. Cette matière, d'ailleurs, m'intéressait fortement, d'après mes petits écarts avec les sœurs, qui devaient être, d'après mon propre calcul, autant de péchés mortels. Aussi craignais-je l'enfer, comme Épicure imberbe craignait le Tartare : « Pécheurs ! » s'écriait Aubry, « n'accusez pas la » Divinité de manquer de puissance et de bonté, » lorsqu'elle vous laisse tomber au fond du gouffre » de l'enfer. Parfaitement libres, vous avez fait votre » sort; et voici comment : Dieu est l'ordre par » excellence; le péché est désordre par sa nature : » quand vous êtes parvenus au terme de la vie, » dans l'amour du crime, ou du désordre, pécheurs, » et que vous y mourez; à l'instant fatal où votre » âme est séparée de votre corps, elle n'est plus » susceptible d'impressions nouvelles; éternelle» ment elle conservera celles qu'elle eut pendant sa » vie, jusqu'au moment de sa séparation d'avec son » corps et ses organes. Si vos dispositions, à ce » moment décisif, mes chers auditeurs, sont l'amour » de Dieu, ou de l'ordre; si, par une bonne vie,

» vous avez rendu naturel, habituel en vous cet
» amour de l'ordre, votre âme, qui doit, après la
» mort, y persévérer éternellement, s'élance dans
» le sein de Dieu, l'ordre et la raison par excellence;
» votre âme y sera précipitée par une attraction
» puissante, plus forte que celle de l'aimant. Mais
» si, au contraire, pécheurs, vous avez vécu dans
» l'habitude et le goût du vice, qui est le désordre,
» opposé à Dieu, et que vous mouriez dans cette
» disposition, votre âme désordonnée s'enfuit loin
» de l'ordre, qu'elle a toujours abhorré. Ne croyez
» pas que Dieu la repousse! Il lui ouvrirait son sein
» si elle pouvait revenir à l'ordre et l'aimer : mais
» éternellement elle détestera l'ordre et Dieu, parce
» que sa nature est invariablement fixée. Et n'ima-
» ginez pas qu'ayant vécu dans l'habitude et le goût
» du vice, un faible repentir, occasionné par la
» crainte, vous rende à l'amour de l'ordre ou de
» Dieu! Il n'effacera pas une longue suite de sen-
» sations; vous mourrez douteux et tremblant, et
» tremblant et douteux vous resterez durant toute
» l'éternité; votre âme séparée de votre corps n'osera
» jamais s'unir à l'ordre suprême, qui est aussi le
» bonheur; elle ira se cacher dans les abîmes éternels.
» Là, pécheurs, votre âme se trouvant dans le dé-
» sordre, c'est-à-dire dans la douleur, les tour-
» ments, le désespoir, elle sentira, comme les fous,
» qu'elle n'a plus le pouvoir d'être sage; et elle
» n'en sera que plus infortunée; elle sera elle-même,
» pour elle-même, une insurmontable barrière, qui

» la séparera pour jamais de Dieu, de l'ordre, du
» bonheur... Quand la Résurrection viendra, le
» corps rendu à son tour impassible, incapable de
» changement, ni moral, ni physique, rendra éter-
» nellement à l'âme les mêmes perceptions que
» pendant sa vie, avec cette funeste différence qu'un
» rayon de la céleste lumière percera les ténèbres
» palpables où les pécheurs seront plongés, pour
» détruire l'illusion qui nous abuse pendant la vie, et
» leur présenter la terrible vérité... Ah! si le damné
» pouvait un instant aimer Dieu, ou l'ordre, la dam-
» nation cesserait!... Mais c'est impossible, par les
» lois de la nature... », etc. Je trouve aujourd'hui
ce morceau bien plus sensé que les sermons de
Bourdaloue et de l'abbé Poulle sur le même sujet,
qui nous représentent « l'âme du réprouvé, comme
» aimant Dieu, qui la repousse. » L'ordre peut-il
repousser l'amour de l'ordre? ce sont deux aimants;
et le Jésuite et l'abbé avancent ici la plus épaisse des
absurdités! « Durant la vie, » ajoutent-ils, « c'était
» nous qui fuyions Dieu, qui tel qu'un père tendre,
» nous rappelait à lui; au lieu qu'après la mort,
» c'est Dieu qui nous fuit, et se refuse. » Quelle
idée petite et mesquine! Quelle indécente et basse
assimilitude de l'Être-Suprême avec une maîtresse
longtemps trahie, qui s'irrite enfin et devient inexo-
rable! O génies, génies prétendus, vous ne l'êtes
que pour les superficiels!

Le discours d'Aubry ne plut qu'à moi; je vis
l'abbé Thomas, et même les prêtres de la maison,

secouer la tête. Aubry s'en aperçut; car dans le second point, il tâcha de s'appuyer des Pères, qui ne valent pas la raison.

Lorsqu'on fut de retour à notre dortoir, on parla du sermon, et l'abbé Thomas en releva quelques endroits; je m'aperçus que sa mémoire le servait mal. Je dis à Fayel : — « Si l'on veut, je répéterai » tout le premier point du sermon. » Fayel le dit à Poquet, qui le dit à l'abbé Thomas. La surprise du maître me parut grande! mais enfin, il ne crut pas devoir laisser échapper cette occasion, de s'assurer de la force de ma mémoire; se proposant de voir en même temps, si le jugement l'accompagnait. Il me fit placer au milieu du cercle. Là, je me recueillis un instant; je fermai les yeux, et me représentant Aubry, ne voyant que lui, la mémoire de sa figure et de ses gestes m'aida tellement à me ressouvenir de ses discours, qu'à quelques synonymes près, que je substituais souvent, je répétai tout son premier point. On me dit ensuite (car je ne pus le voir, suivant en esprit les mouvements du prédicateur), que mes auditeurs, les yeux fixés sur moi, la bouche entr'ouverte, semblaient se ressouvenir, à mesure que je parlais; jamais il n'y eut d'exemple d'une pareille attention, ni d'un aussi profond silence.

Après que j'eus fini, le silence continua quelques minutes. L'abbé Thomas me dit enfin : — « C'est » bien! Certes vous avez une excellente mémoire. » Frère Jean-Baptiste, qui avait la liberté de tout dire,

parce qu'il était *le disciple chéri*, regarda le maître en souriant et dit : — « Il n'avait pas appris par » cœur ce sermon dans son village?... » M. Maurice, notre sous-maître, sourit aussi de la remarque; mais l'abbé Thomas regarda son favori avec une sévérité qui fit pâlir l'enfant; Poquet baissa la vue, et laissa tomber deux larmes. Tous mes camarades m'environnèrent, après qu'on se fut levé; le flegmatique frère Edme, mon voisin, me dit : — « Je voudrais avoir votre mémoire, et manquer » d'un doigt! » C'est qu'il l'avait très ingrate; il ne valait que par la main : aussi lui laissait-on deux heures dans la journée, pour dessiner, menuiser, graver et limer des caractéres en cuivre, sculpter, etc... Fayel, en nous couchant, me dit tout-bas (car il était défendu de parler, après l'*In manus)* : — « Mon frère Augustin, je suis charmé » de la gloire que tu viens d'acquérir; mais je crains » qu'elle ne te soit préjudiciable! Je me suis aperçu » plus d'une fois que notre maître cherche à te » rabaisser; est-ce que vous n'êtes pas de la même » mère? — Non, mon cher Fayel. — Ah! je ne dis » plus rien. » En effet, il garda le silence, et depuis, il ne m'en a jamais reparlé; car notre séparation ne tardera pas.

Je crois n'avoir rien oublié d'essentiel, si ce n'est un pélerinage que nous fîmes à Sainte-Geneviève, pendant l'octave de sa fête. Nous étions parés, c'est-à-dire en soutanes des grandes fêtes, en ceintures, etc. Les sœurs nous virent défiler : nous

avions l'air de véritables abbés ; ce qui les enchanta, surtout sœur Rosalie. Les six Calottes-rouges, qui ordinairement l'emportaient sur nous par leur propreté, leurs aubes éblouissantes, leurs révérences de jeunes filles, qui faisaient illusion même à l'abbé Thomas, avaient ici du désavantage avec leurs perruques, qui leur donnaient l'air de jeunes danseurs, dont on fait les petits vieillards à l'Opéra. Ce fut ce que me dit mère Saint-Augustin le lendemain, dans un tête-à-tête. Elle nous fit distribuer, en sortant, par Rosalie, à chacun un gâteau, pour notre halte hors de la maison. Arrivés à Sainte-Geneviève, nous vîmes des gens qui faisaient toucher des linges à la châsse, au bout d'une perche, moyennant six sous. L'abbé Thomas, qui était en prières, fut grossièrement dérangé par un de ces hommes à perche : — « Mon ami, » dit-il à l'homme qui avait payé, « ce » n'est pas une chemise qui aura touché à la châsse » qui guérira votre malade, mais des prières ferventes, » et vous ne vous êtes pas mis encore à genoux ! » Je vis le moment où un moine allait se mettre dans une grande colère; il demanda curieusement qui nous étions. Mais personne ne le satisfit. A notre retour, nous allâmes à la cathédrale; puis nous passâmes à la Salpêtrière pour rendre nos devoirs à sœur Julie, la supérieure, que l'abbé Thomas regardait comme une sainte, et qui n'était qu'une intrigante. Elle parut nous connaître tous, et savoir nos relations; car elle nous dit à chacun un mot. Il est

certain que ces maisons sont toutes un abîme d'intrigue et de perversité.

L'archevêque Gigot de Bellefons était mort. Peu de temps après, M. Christophe de Beaumont fut nommé au siége de Paris. Ce prélat descendait de ce fameux baron des Adrets (1), noble du Dauphiné, persécuté d'abord par les Catholiques, sur lesquels il se vengea ensuite si cruellement. Quand il prit possession de son nouveau siége, c'était déjà le troisiéme (2). Dés qu'il fut installé, il se crut obligé de

(1) Le baron des Adrets, poussé dans les montagnes du Dauphiné, s'y fit chef de bandits (car quel autre nom donner à une troupe de Huguenots révoltés, qui ne vivaient que de pillages?) Il imagina un singulier supplice pour tous les Catholiques qui lui tombaient entre les mains. Il les obligeait de prendre leur élan de vingt pas, pour sauter dans un précipice, ou bien on les y jetait pieds et poings liés. L'avantage qu'il y avait à sauter soi-même, était de tâcher de se fendre le crâne sur le rocher : car ceux qui ne se tuaient pas, souffraient comme des roués vifs. Un prisonnier, plus avisé que les autres, et plaisant jusque dans les moments terribles de la destruction, entreprit de mettre de bonne humeur le cruel trisaïeul de l'archevêque Beaumont, par un trait, si célèbre depuis : pressé de sauter, il prit trois fois de suite son élan, et recula trois fois. — « As-tu tantôt fait de sauter? » lui dit le terrible baron; « voilà trois fois. — Mon Général, je vous » le donne en quatre! » Le baron sourit, et lui pardonna.

(2) Beaumont avait été évêque de Bayonne, puis archevêque de Vienne. On sait le trait de cette servante de l'imprimeur Simon père, chez lequel l'abbé de Beaumont avait souvent mangé, n'étant encore que petit-collet à Paris : cette femme ayant vu un mandement affiché, qui commençait par ces mots, *Christophe de Beaumont,* elle accourut auprès de son maître : — « Monsieu'! monsieu'! est-ce que Mgr Christophe de

faire la guerre aux Jansénistes. J'ai déjà déclaré que je n'aimais pas les Jansénistes ; mais ils sont Chrétiens comme les autres, *y poco mas :* je veux qu'on ne leur donnât pas, qu'on leur ôtât même les places importantes; mais quel mal pouvaient faire des particuliers riches, qui s'étaient consacrés, dans un hôpital, au service des pauvres vieillards, avec lesquels ils partageaient leurs revenus? Quels prosélytes pouvaient-ils faire, parmi de vieux artisans, retirés par impuissance de travailler, qui passaient le soir de leur vie dans une retraite, où ils avaient le pain, le couvert, et un linceul à leur mort, parmi des estropiés, des paralytiques ? Pontife de la religion, vous pouviez rester tranquille ; votre sollicitude était ici déplacée, et elle n'a fait que du mal... Un nouveau recteur fut nommé par le nouvel archevêque, en place d'un bon et ancien ecclésiastique, appelé M. Villaret, qu'on déposséda. L'intrus était un homme fougueux, une de ces âmes rampantes qui tourmentent les autres, non par fanatisme, mais pour se faire remarquer de ceux dont ils espèrent de l'avancement; deux siècles plus tôt, ils eussent poignardé. Le jour de son installation, le nouveau recteur regarda de travers le maître des enfants de chœur, et tous les gouverneurs Jansénistes, lorsqu'ils allèrent le saluer : ce fut un mauvais pronostic! Le

» Beaumont est le même que cet abbé de Beaumont qui
» mangeait si souvent ici? — C'est lui-même. — Oh! i' n'
» faut donc avoir guère d'esprit, pour être archevêque de
» Paris ! »

lendemain, il rendit les visites; il était suivi des prêtres Villaret, Desert, Bonnefoi, Aubry, Maclegny, notre confesseur, et d'un prêtre Gascon, dont le nom m'échappe, encore plus fougueux, ou plus fourbe que le recteur... Ce fut Maclegny qui porta la parole : — « M. le recteur voudrait voir vos » livres? », dit-il, après un compliment d'entrée fort sec. Le maître ouvrit la bibliothèque. Le recteur et Bonnefoi parcoururent les dossiers, tandis qu'Aubry voulait badiner avec frère Jean-Baptiste; que Villaret et Desert, hommes sages, gardaient auprès de la cheminée un morne silence, et que le prêtre Gascon interrogeait les plus jeunes d'entre nous. Pour Maclegny, sa douceur naturelle, ses dispositions pacifiques lui faisaient mettre adroitement de côté tout ce qui devait blesser davantage le recteur. Bonnefoi était un zélé Moliniste; mais sa conduite régulière, austère même, le faisait également considérer de tout le monde, dans la maison; sa vie était une bonne œuvre continuelle. Quelques autres ardents déclamaient contre les Jansénistes; Bonnefoi ne disait mot; il tâchait de les surpasser en pureté de conduite, et de les égaler en bienfaisance. Cette manière de les combattre, était bien plus efficace que l'autre! Il servait les pauvres les plus repoussants et les plus abandonnés; il se privait de son nécessaire pour les secourir. J'ai entendu de sa bouche, à l'infirmerie de la *Miséricorde* (celle des filles prostituées que l'on traite), les vérités les plus consolantes de la Religion, annoncées de la manière la plus atten-

drissante à la malheureuse qu'il administrait; il toucha ce cœur, plus corrompu que le corps; il la résigna, lui inspira la patience, en charmant ses douleurs : « Ma chère sœur, voici Dieu lui-même » qui vient vous visiter. » Son air de conviction la frappa; il la convainquit, la sauva. En sortant, il dit aux sœurs de service : — « Mes très chères sœurs, » encore plus de propreté; je vous en conjure, au » nom de notre Dieu, que j'ai l'honneur de porter, » moi, pécheur indigne! Sachez que ces infortunées » souffrantes sont les vrais membres de Jésus-Christ, » par leurs souffrances même, quoique méritées : » elles le sont comme vous et moi; peut-être » plus que moi, pécheur insigne, indigne du saint » ministère que j'exerce. » Et cet homme était la pureté même. Villaret était un homme un peu aigre, mais tempéré par la religion. Desert semblait avoir été produit avec complaisance par la Nature, pour être le liniment de la Société; sa physionomie ouverte, ses manières obligeantes, le faisaient aimer (tel sera, dans la suite, mon excellent ami Loiseau); et ce prêtre si propre au ministère de paix, et à faire aimer la Religion, venait d'être interdit, sous prétexte d'assentiment au Jansénisme!... Aubry pétillait d'esprit; il avait été libertin, et n'était ni Janséniste ni Moliniste, ni Chrétien : c'était un cadet de Normandie, qui s'était fait prêtre pour vivre. Quant à Maclegny, Breton, c'était un homme discret, qui se conformait aux sentiments de tous ceux avec lesquels il vivait : Janséniste avec nous, il nous par-

lait en Janséniste ; même morale, même doctrine, même sévérité : avec les Molinistes et les consciences tendres, il était doux, indulgent. Un jour, à confesse, je lui parlai avec horreur du sacrifice fait au Diable : il me rassura, par mon innocence et mon peu d'expérience. Encouragé par là, je parlai de Nannette, de Julie, d'Hélène Clou, de Mélanie, Rosalie, de sœur ou mère Saint-Augustin, en déguisant la condition de ces trois dernières. Maclegny se signa, me demanda mon âge, et me dit, « que depuis mes pre-
» mières pensées obscènes sur Nannette, j'étais en
» état habituel de péché mortel, et par conséquent
» damné. » A ce mot, dont mon éducation Janséniste ne me faisait que trop sentir la vérité, je m'évanouis... Le confesseur fut obligé de me secourir... Revenu à moi, je répétais en sanglotant : « M. De-
» nates le dit; si je mourais en cet état, à jamais
» damné, à la façon de M. Aubry ? — Non ! » dit le prêtre effrayé, « quand on se repent, et qu'on a
» un regret aussi vif, le péché n'est plus que véniel ;
» la contrition le change de nature, en attendant
» que la miséricorde l'efface. » Il me traita ainsi, quand il me vit une conscience timorée ; mais avec les âmes dures telles que nous en avions, frère Charles, frère François ; ou stagnantes, comme frère Denis ; ou futiles, badaudes, comme frère Ambroise, Maclegny tonnait. C'est ce qui lui avait donné la confiance de notre maître, avec lèquel il était Jansénite.

Je disais que le recteur et Bonnefoi examinaient nos livres, dont j'ai rapporté la liste, et que Macle-

gny en écartait quelques-uns. Mais l'abbé Thomas, loin d'achever de les dérober, faisait gloire au contraire de ses sentiments, que ses livres indiquaient : il appelait cela rendre témoignage à la vérité. Bonnefoi vit d'abord l'*Histoire* de Rollin, qu'il loua fort. Mais étant enfin tombé sur les livres de controverse, il dit fort sagement à notre maître, que ces livres ne devaient pas être dans une bibliothèque d'enfants. — « On ne peut trop tôt connaître la vérité ! » répondit l'abbé Thomas. Le recteur prit la parole : — « Simple clerc tonsuré, vous voulez nous ap» prendre à connaître la religion ? » Silence de la part de notre maître. Bonnefoi lui dit : — « Vos » sentiments sont à vous; prétendre vous en faire » changer, autrement que par la persuasion, serait » une injustice, une tyrannie ; mais le premier pas» teur, ou ses délégués doivent vous empêcher de les » inculquer à vos élèves. » De livres en livres, Bonnefoi tomba enfin au *Nouveau Testament* de Quesnel, dont les explications mystiques, creuses quelquefois, mais toujours approfondies avec la pénétration Janséniste, ne m'ont jamais plu; quoique Messire Antoine Fondriat le lût en Carême dans l'église, à la prière du soir. — « Pour celui-ci, » dit Bonnefoi, « c'est aller contre le jugement spécial de l'église ! — Qu'est-ce ? » dit le recteur. Et il lut le titre. Puis donnant une marque d'horreur, il le jeta par terre. L'abbé Thomas allait le ramasser : Bonnefoi le prévint; agenouillé, il baisa la place; et, s'adressant au recteur, il lui dit, d'un ton pénétré : — « Son-

» gez-vous, Monsieur, que le texte de l'Évangile y » est en entier ?... Allons-nous-en ! vous n'êtes plus » de sang-froid. » Et il remit le livre à sa place. Le recteur ne l'écoutait pas ; et secondé dans son emportement par le prêtre Gascon, il voulut emporter les *Nouveaux Testaments* que nous avions sur nos planches, au dessus de nos places. Notre maître alors éleva la voix : — « O mon Dieu ! » s'écria-t-il, « on ôte » votre parole à vos enfants ! » Ce cri fut accompagné de tous les nôtres. Je me rappelle qu'exalté par mon petit zèle, je m'approchai du recteur, moi le sauvage Nicolas, et fis ce que le plus hardi de mes camarades n'aurait osé faire, je lui adressai la parole : — « Je tiens de mon père, que j'en croirai » mieux que vous, que voilà le Testament de Jésus-» Christ notre Père, que je dois lire tous les jours, » pour connaître les biens qu'il m'a laissés. — Ton » père, » répondit brutalement le recteur, « était » un Huguenot. — Il ne manque jamais la messe ! » m'écriai-je en pleurant. C'est que, dans les campagnes, le mot de *Huguenot* équivaut à celui d'athée. Cependand Bonnefoi tirait le recteur par le bras, en lui disant à l'oreille : « Votre ecclésiastique Gascon » vous fait faire une scène, Monsieur le recteur ! » Allons nous-en ! allons nous-en ! » Villaret et Desert sortirent ensuite, en levant les yeux au ciel ; le Gascon les suivit, et de la porte, dit à notre maître : — « Tu sauteras, cafard ! tu sauteras. » Bonnefoi l'entendit, et revint sur ses pas : — « Fi ! fi ! » s'écria-t-il, « mon confrère ! O Ciel ! est-ce ainsi

» que doit parler un prêtre ! un Chrétien !... Venez ! » venez ! Fi ! » Et il vint embrasser notre maître, qui le lui rendit. Maclegny disait des paroles consolantes ; Aubry, devenu sérieux, plia les épaules, et s'enfuit.

Telle fut la visite du recteur, qui alla faire d'autres scènes dans les dortoirs des pauvres, portant la terreur au lieu de consolation. Dans Saint-Mayeul, il trouva qui lui repondit ferme : le sous-gouverneur, ce tendre père des pauvres, et qui en était chéri, entendant les apostrophes du Gascon boute-feu à M. Duprat, dit au recteur : — « Monsieur, il y a vingt ans » environ que je suis venu dans cette maison de dou- » leur, pour mêler mes larmes à celles des infortu- » nés, les consoler, les soulager suivant mon pou- » voir, hélas ! trop borné, vu l'étendue de leurs be- » soins ; et vous, monsieur, qu'y venez-vous faire ? » Vous, ministre de paix, vous venez y troubler la » paix, scandaliser les pauvres de Jésus-Christ, dont » vous devriez être l'édification. Je vous plains ! » mais ne croyez pas me décourager ! Je resterai ici » tant que je pourrai, et je n'en sortirai que contraint » par l'Autorité, à laquelle on ne doit pas résister ; » et si l'on me jetait dans un cachot, en m'arrachant » de ce dortoir, je bénirais Dieu, en le priant pour » vous, pour mes pauvres, et pour moi, tout comme » je fais ici... Vos menaces sont inutiles : je ne crains » rien, que Dieu ; je ne hais rien, que le péché. » A ces mots, Bonnefoi transporté tendit la main au sous-gouverneur, et lui dit ces paroles de l'Écriture : « *Melior es quam me, Fili David ! Ora pro me ad Domi-*

» *num Deum nostrum !* C'est mon faible, que la Ver-
» tu, » ajouta-t-il ; « si elle était dans le Diable, je me
» prosternerais devant le Diable. » Pour le recteur, âme dure, et le Gascon, âme basse, instruits tout bas par Villaret de ce qu'était le sous-gouverneur, ils se retirèrent confus, non sans menacer de purger la maison de tous les hérétiques. Un pauvre pensa payer pour le sous-gouverneur : — « Tant pis, » dit-il, « si vous purgez la maison de nos bienfai-
» teurs ! nous n'en serons pas mieux ! » Le recteur, un ministre de Jésus-Christ, au milieu des pauvres, cria : « A moi, la Garde ! — Quoi ! quoi ! » dit Bonnefoi, « hé mais ? vous allez donc vous faire crain-
» dre ? et dans notre saint ministère, on ne doit que se
» faire aimer !... » Le fougueux recteur ordonna au prêtre de se taire ; et Bonnefoi se tut. Mais le pauvre qui avait parlé, s'étant mêlé avec les autres, le recteur ne put le faire arrêter par la Garde de la maison, bien que le Gascon prétendit le reconnaître et le désignât. Mais on lui prouva que ce pauvre ne faisait que de rentrer. Villaret, ancien recteur, renvoya la Garde, accourue à la voix tonnante de son successeur, en prenant un ton imposant : « Ce n'est jamais à nous
» à vous employer ; allez ! » Son geste vif marquait combien il était ému. Le recteur lui dit : — « C'est
» à moi de les renvoyer. — « Mon successeur, » lui dit Villaret, « si les pauvres se révoltaient contre les
» ministres de la consolation (ce que je crois impos-
» sible,) le prêtre devrait souffrir tout, et il ne pour-
» rait qu'y gagner en mérite et en considération.

» Il ne s'agit pas dans votre place d'être redouté;
» si vous êtes obéi par crainte, vous avez manqué
» le but; vous n'avez rien fait... Pardon de ma sin-
» cérité! mais je suis votre ancien de toutes ma-
» niéres. » Le recteur et le Gascon sortirent.

A dater du jour de la visite, l'abbé Thomas sentit qu'il fallait quitter sa place; il s'y prépara. Comme les Jansénistes avaient alors de puissants appuis, on était averti de toutes les démarches de l'archevêque. L'abbé Thomas, pendant les huit jours suivants, renvoya chez eux tous les éléves qui avaient des parents religieux. Car, parmi ces enfants, il y en avait de fort bonne famille, qu'on avait confiés à Fusier (1) pour leur donner une éducation Janséniste, et qu'on laissa ensuite à son successeur, quand on le connut. Notre petite communauté, pendant plus de six ans, avait été recherchée comme une école propre à former de grands sujets.

Mon cher Fayel partit le second; car frère Denis, notre doyen, devait s'en aller, indépendamment de la scéne... Fayel vint m'embrasser : « Je ne te re-
» verrai jamais, » dit-il, « je le connais à mon sai-
» sissement. Mais, mon cher frère Augustin! en
» quelque lieu que tu sois, dans le cours de notre
» vie, songe qu'il existe quelque part un cœur qui
» t'aime et qui souffrira de ton absence!... Adieu,
» mon cher Augustin! Ne m'oublie pas! jamais je

(1) Fusier, accueilli par M. de Caylus, est mort curé de Bitry, en-Puisaye, diocèse d'Auxerre, vers 1776.

» ne t'oublierai! » Il me tenait la main. Il me tira dans l'infirmerie, et me montrant le JÉSUS, il me dit : « Nous avons vécu ici enfants; si je m'en crois, » c'est le temps le plus heureux de notre vie; » jurons-nous, devant Jésus, de ne jamais l'oublier! » Nous le jurâmes; je ne me suis point parjuré... Fayel partit, et je ne l'ai jamais revu... O mon ami! si tu vis encore, tu t'attendriras en lisant ce passage! Frère Jean-Baptiste vint me consoler; nous vîmes par la croisée la voiture où était Fayel, et nous sanglotâmes. Mais nous étions encore deux amis : le surlendemain, je fus seul, par le départ de Poquet. Je pleurai mes deux aimables camarades, sans avoir personne qui adoucît mes larmes... Je ne l'ai jamais revu. J'ignore encore aujourd'hui la raison de cette politique de l'abbé Thomas, qui a fait en sorte que je n'ai jamais revu les amis que je m'étais faits, tandis que j'étais sous sa conduite, et qui m'eussent été d'un si grand secours en plus d'une occasion. Puissent ceux avec qui j'ai vécu alors connaître enfin mon cœur, et me rendre justice!

Mon frère, le septième jour après la visite du recteur, fut averti que l'ordre d'expulsion des Jansénistes allait être expédié. Il était prudent de le prévenir; parce que, outre le danger de l'attendre, il pouvait être accompagné d'injonctions désagréables, et d'une fixation de séjour qui met des gens peu riches dans la triste alternative de désobéir au despote, ou de se voir réduits dans une gêne au-

dessus de leurs moyens. Comme l'abbé Thomas attendait l'avis, tout fut prêt en deux heures. Nous sortîmes trois ensemble, mon frère, M. Maurice et moi, comme si nous allions à la promenade. Ce fut le 22 Novembre 1747, jour de ma naissance, et le premier de ma quatorzième année. Quelle fut notre surprise de voir que le portier était instruit! Il nous dit adieu la larme à l'œil. A deux cents pas, nous trouvâmes le gouverneur et le sous-gouverneur de Saint-Mayeul qui présentèrent une bourse à mon frère. Il se défendit de l'accepter; mais il leur recommanda tout bas M. Maurice. Nous nous embrassâmes; une chaise conduisit les deux gouverneurs à la capitale, et nous prîmes le chemin de Vitry.

Nous devions aller ce jour-là de surprise en surprise. J'avais remarqué un homme qui venait du dehors, et qui nous observa beaucoup, lorsque l'abbé Thomas refusa la bourse. Cet homme s'éloigna par un sentier dans les champs. Avant d'arriver au grand chemin que nous étions obligés de traverser, nous retrouvâmes cet homme, couvert d'un gros surtout brun, ayant une perruque de laine noire qu'on entrevoyait sous une sorte de capote. Il attendit que l'abbé Thomas et M. Maurice fussent passés, pour venir à moi: « Mon petit ami, » me dit-il, « le chemin de Villejuif? — Le voilà, Mon» sieur. — Mon cher enfant, » me dit-il, « je m'a» dresse à vous, plutôt qu'à vos maîtres; tenez, » prenez ce paquet; il y a quelque chose qui peut

» leur servir. Je voulais le leur faire remettre par » frère Paul, ou par frère Olivier; mais j'ai changé » d'avis... C'est quelque chose qui leur appartient... » Prenez; ils vous en auront obligation. » Je vis que cet homme nous connaissait; je pris le paquet en hésitant un peu; et dès que je l'eus entre les mains, l'homme s'éloigna rapidement. Quand je l'eus regardé marcher quelque temps, je m'avisai de courir après mon frère, qui m'entendant, fut effrayé : il se retourna; mais me voyant seul, il se remit, et continua de marcher assez vite, de sorte que je ne le rejoignis que lorsque l'homme fut hors de vue. « Monsieur! » lui dis-je, « voilà un paquet qu'un » homme vient de me donner. Je n'ai pas osé vous » appeler; mais j'aurais bien voulu que vous m'eus- » siez attendu! » L'abbé Thomas prit le paquet, qui était bien cacheté, bien ficelé; il ne l'ouvrit pas; nous étions pressés d'arriver à notre cachette; mais il le porta. Il me questionnait, en marchant. — « C'était un gros homme, mais à cause de ses » habits, je crois; car il a le visage maigre et pâle, » le nez effilé; le son de sa voix ne m'est pas » inconnu; mais je ne saurais dire qui c'est. » Je répétai mot pour mot tout ce qu'il m'avait dit. Arrivés chez les voisins de notre maison de campagne, amis de mon frère, et qui nous donnaient un asile, on ouvrit le paquet. Sous dix enveloppes, qui sans doute n'avaient d'autre motif que de retarder l'ouverture, nous trouvâmes un rouleau de cinquante louis, dont moitié en petits écus; avec ces

deux mots, d'écriture inconnue : « *Je n'ai pu mettre tout en or ; vous le pourrez au premier endroit. Ne couchez pas dans votre maison de campagne, mais chez quelqu'un de vos amis... Prudentiam ! et Valete.* »

La surprise fut extrême. On profita de l'avis. On alla sur-le-champ chez deux bons dévots Jansénistes, qui nous firent conduire, dans l'obscurité, chez un vieux garçon leur parent, où nous logeâmes pendant huit jours, sans sortir.

Cependant frère Olivier, qui aimait beaucoup son maître, vint à la maison de campagne, et ne nous y trouvant pas, il s'informa de nous aux bonnes voisines, qui lui cachèrent notre asile, pour cette fois, ne le connaissant que pour un domestique. Mais lorsqu'on eut parlé à l'abbé Thomas, celui-ci répondit qu'il verrait Olivier avec plaisir. Ce fut trois jours après. Ce garçon raconta tout ce qui se passait dans la maison, depuis notre fuite. Il y avait eu dès le lendemain un nouveau maître, qu'on tenait apparemment tout prêt; il n'était resté que cinq des enfants, tous cinq de Paris, ou des environs. Frère Paterne, natif d'Orléans, qu'on n'était pas venu chercher, s'en était retourné seul chez ses parents, le lendemain de notre disparition, en s'échappant à la promenade; frère Ambroise était resté, avec frère Frécœur, et trois autres nouveaux : frère Martin, fils d'un maçon de Palaiseau, frère Jérôme, fils d'un cavalier du guet de Paris, et frère Timothée, qui n'avait pas encore la soutane, lors de la visite du recteur.

Après ces nouvelles, l'abbé Thomas parla de la remise d'argent, et des deux mots d'avis, ne doutant pas que le tout ne vînt de quelques honnêtes gens de la société des Gouverneurs, qui vivaient à la Maison pensionnaires, par amitié pour les Duprat et leurs pareils. Olivier rêva un moment : « Com- » ment était-il habillé ? » On me fit répéter les détails ; je n'oubliai rien. « C'est M. Bonnefoi ! » s'écria le bon Olivier ; « je l'ai vu moi-même ; je l'ai vu ren- » trer avec ce même habit, étant sorti un moment » après votre départ, et portant mes regards de ce » côté, pour vous découvrir sur le chemin. Mais je » vous crus dans une chaise qui roulait au loin. J'ai » vu M. Bonnefoi rentrer, faire un signe au portier, » qui l'a reconnu ; il avait une grosse redingote » brune, une perruque de laine noire, de gros sou- » liers, des guêtres d'Auvergnat ! On l'a revu sortir » encore hier sous cet habit, pour aller sans doute » à quelque bonne œuvre secrète ; car c'est comme » il les fait... » A ces détails, ne pouvant plus douter, l'abbé Thomas, M. Maurice et moi par imitation, nous tombâmes à genoux, le premier s'écriant : « Mon Dieu ! faites-lui connaître la vérité ! » Intérieurement, moi, petit esprit de treize ans, je me dis tout bas : « Il la connaît, puisqu'il pratique la » charité fraternelle... » Mais il fallait quelque chose de plus à un Janséniste. Ils firent rendre les douze cents livres. J'en fus peiné ; je me dis que Bonnefoi ne méritait pas un refus. J'avais raison : Bonnefoi, à ce que nous sûmes, nous pardonna de l'avoir

reconnu, et de l'avoir exposé à l'improbation de ses supérieurs. Il fut chassé de la maison! Oh! vil évêque!.. Mais la vertu ne porte-t-elle pas sa récompense? Un conseiller au Parlement, parent du sous-gouverneur de Saint-Mayeul, et Janséniste comme lui, fut si touché de ce trait, qu'il nomma Bonnefoi à un bénéfice, dont il était collateur. J'ignore le reste; mais le digne Bonnefoi n'a pu qu'être heureux, lorsqu'un honnête revenu l'a eu mis en situation d'exercer sa bienfaisance. Ainsi, ce fut un Janséniste qui récompensa la vertu dans un Moliniste, et qui s'acquit une gloire peut-être inouïe, qu'il eût été si beau à Christophe de Beaumont de chercher à se donner (1)!

Après une semaine de séjour à Vitry, on me fit conduire à Paris par Olivier, chez ma sœur Marie. Le maître et le sous-maître se séparèrent en même temps, pour ne se revoir jamais, et tout fut dissous. J'avais pris, moi, un air grave; intérieurement j'étais persuadé de ma surexcellence, depuis que j'étais persécuté pour la vérité; je me regardais comme un petit confesseur de Jésus-Christ. J'avais peu perdu: mais enfin, c'était tout ce que j'avais à perdre, que

---

(1) Saint Augustin l'aurait fait: mais Saint Augustin avait une âme, et c'est ce qui manquait à Christophe de Beaumont. Cette tête vide récompensait le libertin Fréron, qui se moquait de la Religion, en la défendant, et qui, à chaque sortie contre Voltaire, venait demander un bon de mille écus, que l'archevêque faisait toujours de quatre mille livres. Ce Fréron, dans le particulier, avec ses amis, était admirateur outré du vieillard de Ferney.

ma place d'un pied et demi sur un banc, et environ autant devant moi sur une table; j'en étais dépossédé; je n'avais plus rien; j'avais tout perdu; j'étais errant, troublé, loin de ma famille, sans moyens pour y retourner... Certainement j'étais un petit persécuté, un petit confesseur, et je n'entends pas qu'on en rie! car j'étais aussi entêté qu'un martyr. Et puis, dans cet état si vil, si abject, si peu remarqué, n'étais-je pas au-dessus de notre aveugle persécuteur?

Telle est l'histoire, peut-être intéressante, de mon séjour aux Enfants de chœur de Bicêtre.

M. Beaucousin, pendant mon séjour chez lui, qui fut d'environ quinze jours, me fit voir Paris, c'est-à-dire les églises: ce n'est pas qu'il fût dévot; mais il tenait à deux beaux-frères attachés à la Religion, et il était machine. Un trait va prouver combien il méritait cette épithète. Le 8 Décembre, jour de la Conception, il me conduisit aux vêpres de la cathédrale. L'archevêque officiait. M. Beaucousin, extasié, le contemplait avec admiration; il s'agenouilla, comme tout le monde, pour recevoir sa bénédiction pastorale, quand il passa en pompe, dans la nef. Pour moi, petit presbytérien Janséniste, je regardai Christophe de Beaumont, comme le mauvais pasteur qui maltraite ses ouailles; je ne vis en lui qu'un futur réprouvé; dans son cortége pontifical, que le triomphe du Diable : je ne vis dans Christophe que l'ennemi de la grâce, le persécuteur de l'abbé Thomas; le Satan, qui m'avait séparé de mes jeunes

amis Fayel, Poquet, et très profondément, comme si j'eusse voulu cacher ceci à Dieu même, des jolies secrétaires Mélanie et Rosalie, dont je n'avais pu recevoir les adieux... Ainsi, le traitant intérieurement d'hérétique, je ne m'agenouillai pas, et je fus le seul de toute la nombreuse assemblée. Fléchir le genou devant un homme qui étalait une pompe condamnée par l'Évangile! qu'on appelait *Monseigneur*, malgré l'Évangile qui le défend! « Ah! » pensai-je, « moi seul et mes pareils sommes Chrétiens; tout » le reste est hérétique! » Au fond de mon excellence et de ma parfaite orthodoxie, je gémissais de l'aveuglement du prélat. J'avais alors cinq pieds de stature; ainsi, j'étais visible parmi des gens à genoux; ce qui fit qu'une vieille Parisienne demanda tout haut à sa voisine « si je n'étais pas un petit Juif? » Je la regardai noir, en disant : — « J'adore Dieu en » esprit et en vérité, Parisienne! — Je le sais bien, » que je suis Parisienne : après? »

De retour chez lui, M. Beaucousin raconta ce qu'il venait de voir à ma sœur sa femme, grande et jolie brune, grave, imposante, et qu'il adorait. Après avoir tout détaillé, il s'écria dans son admiration : » Ah! » ça fait un digne prélat! — Je dirais comme vous, » répondit ma sœur, « s'il n'avait pas ôté la place à » mon frère. » Ce mot fut un coup de foudre pour le bon Picard! Il n'avait pas songé un instant à cela, pendant toute la cérémonie; il était dans le ravissement, ébloui, en voyant le prélat dans toute sa gloire; mais le mot de sa femme le changea tout à

fait : — « Vous avez raison ! ma grande, » dit-il, comme en sortant d'un rêve, « et je m'étonne de » ne pas y avoir pensé ! Mais Nicolas y pensait » pour nous deux, car il ne s'est pas mis à genoux... » En effet, il me semble que j'ai vu quelque chose » de mondain et d'arrogant dans son maintien. Il » s'étalait comme un paon. Ce n'est pas comme ça » que faisaient les Apôtres, n'est-ce pas ?... Mais il » me vient pourtant une idée : je crois qu'il est ho- » norable d'avoir perdu sa place, par le moyen d'un » prélat aussi éminent. — Oui, » dit Marie, « comme il le serait d'avoir la tête coupée, en vertu » d'un arrêt que le Roi aurait signé. — Elle a de » l'esprit ! » dit-il en me regardant ; « on a de l'es- » prit, dans votre famille, surtout les aînés ! Il faut » tâcher de ne pas dégénérer, petit compère Ni- » colas ! »

Je n'avais rien à faire chez ma sœur ; il y avait quelques livres, que je dévorai ; entre autres la *Cour sainte*, du P. Caussin, et un livre de morale, intitulé, je crois, *Miroir des Passions*. Ces deux livres venaient de la famille de M. Beaucousin ; ils étaient anciens, mais propres ; il ne les avait jamais lus, de peur de les gâter. J'eus achevé les trente volumes de sa bibliothèque, en dix jours ; et comme je lui en demandais d'autres, il me répondit comme un homme qui aurait eu trois mille volumes. « J'en » ai plus que vous n'en lirez. » Et il m'en apporta deux. — « J'ai lu cela. — Ici ? — Ici. » Il me présenta successivement tous les autres : même réponse

de ma part. Il regarda sa femme : — « Je ne savais » pas qu'il sût mentir. — Mon ami, voyez s'il ment : » ouvrez le livre où vons voudrez, citez un trait, et » s'il l'achève, vous verrez qu'il l'aura lu. » Beaucousin se frappa le front, et embrassa sa femme. « Jamais cette idée ne me serait venue... Voyons, » compère Nicolas ? » Il ouvrit le P. Caussin, au joli trait d'Emma, fille de Charlemagne, portant son galant Eginhard, de peur que l'empreinte de ses pieds, sur la neige tombée durant la nuit, n'indiquât où il l'avait passée. Je la lui répétai tout entière. Il en fit autant pour le *Miroir des Passions;* il me cita l'*Avare*. Je lui répétai ce trait, qui après tous les traits possibles de lésinerie, couronne dignement la vie de l'Avare : un apothicaire apporte une médecine ; l'Avare dispute sur le prix ; l'apothicaire la laisse à cinq sous ; l'Avare est prêt à la prendre, mais, en fouillant dans sa bourse, il change d'avis : « Rem» portez votre médecine : mourir de ne pas la pren» dre... ou... mourir de regret d'avoir donné mon » argent... je préfère le premier. » En même temps, il s'appesantit sur son oreiller, résolu de mourir, plutôt que de dépenser cinq sous... M. Beaucousin en resta là. « Il a tout lu ! » s'écria-t-il, « en une » semaine ! et moi, depuis vingt ans que je les ai, » je n'en ai pas lu vingt pages !... Allons, allons, je » vais en emprunter. » Et il m'apporta des romans, que ma sœur eut l'adresse de faire disparaître, avant que j'en eusse vu les titres, à l'exception d'un : c'était *Gil Blas*, dont je lus quelques pages qui

m'enchantèrent au point que, pendant huit jours, je ne désirais rien au delà de ce livre; mais il n'y eut pas moyen de le ravoir : Beaucousin, *remontré* par sa femme, devenait plus sévère qu'elle. Mais j'eus un dédommagement, à peu près comme celui des grand' fêtes, auxquelles on nous fermait les spectacles.

Depuis que j'étais à Paris, je voyais avec le frémissement du désir les jolies personnes qui venaient chez ma sœur. On ne savait pas comme j'étais aguerri, surtout depuis mon aventure avec les deux jeunes secrétaires! Une femme mariée, nommée Mme Bossu, voluptueusement parée le 8 (1), m'avait mis hors de moi, et je l'avais ardemment embrassée chez elle, avant qu'elle eût de la lumière. Je m'aperçus qu'elle était tentée : mais enfin elle me repoussa en me disant : « Si vous n'êtes pas » sage, je le dirai à votre sœur. » Elle ne dit cependant rien, malgré une longue lutinerie... Mais celle qui me causa une plus vive sensation, parce que c'était un objet nouveau, ce fut une jeune et jolie noire, femme de chambre d'une Américaine, dont l'air de douceur était le plus séduisant que j'aie vu de ma vie. Elle s'aperçut aisément qu'elle me plaisait. Un jour, que j'étais seul à lire (c'était le trait d'Emma que je recommençais), elle entra chez ma sœur et vint lire sur mon épaule. Un divin sourire, que sa

(1) 8 Décembre, fête de la Conception (voir page 69). *(N. de l'Éd.)*

noirceur rendait encore plus touchant, pénétra jusqu'à mon cœur, en me rappelant une belle noire que j'avais vue dans l'ancienne estampe de la *Toilette d'Esther*. Je levai les yeux vers elle en souriant, la bouche entr'ouverte; elle crut que je lui demandais un baiser. Elle appuya légèrement ses lèvres brûlantes sur les miennes. Je me sentis tout en feu! Sans être retenu par ma petite qualité de petit confesseur de Jésus-Christ, qualité qui me donnait une certaine morgue depuis quelque temps, je pris une liberté. Esther, loin de se défendre, se mit à rire en me disant : « Mon pitit blanc! mon pitit blanc! Je » aime lé blancs et pas lé noirs; pis-tu sortir? » Je lui dis que je ne voulais aller nulle part, mais que ma sœur et mon beau-frère ne viendraient pas de plus d'une demi-heure. Je vis les yeux d'Esther étinceler, elle vint sur moi en effrénée... J'étais à demi savant, Esther l'était beaucoup en théorie, et surtout elle était passionnée. « Mon *pitit* blanc », me disait-elle, « tu auras mon étrenne à cause de ta » sœur qui est *julie* femme et que j'aime bien; *et* » *pis*, après, le grand noir m'*ipousera* s'il veut... » Je n'entrerai pas dans de lubriques détails; si j'en faisais jamais de ce genre, il faudrait qu'ils fussent absolument nécessaires à mon but... Je dirai seulement qu'après différentes tentatives, je parvins à ce qu'elle désirait. L'accident qui m'était toujours arrivé, et que les jolies sœurs de Bicêtre aimaient tant, m'arriva encore et fortement! je m'évanouis... La jolie noire, effrayée, s'enfuit. Je revins à moi

avant le retour de ma sœur. Je réparai mon désordre; j'eus des remords et je demandai pardon à Dieu avec larmes...

Le tempérament, affaibli n'importe par quelle cause, ramène au préjugé. J'ai toujours remarqué, dans ces temps d'innocence, que l'effervescence seule me rendait entreprenant : lorsque le désir satisfait avait ramené le calme, j'étais pénétré de componction... Esther reparut dans la journée, mais timidement; elle fut charmée de me trouver à lire. Six jours après et la veille de mon départ, nous eûmes encore un entretien pareil; je m'évanouis de même et je pensai que Dieu me punissait. Mais Esther fut beaucoup moins effrayée, elle me fit revenir... On verra, en 1770, les suites de cette aventure.

L'abbé Thomas retournait enfin dans son diocèse, sur l'invitation du curé de Courgis. Son beau-frère lui fit mon éloge. Mais l'abbé désapprouva fort qu'on m'eût fait lire la *Cour sainte*, quoiqu'il ne connût pas l'aventure d'Emma : ceci mortifia extrêmement M. Beaucousin, qui faisait de ce livre un cas infini. Ma sœur elle-même le trouvait admirable! mais dès que son frère eut parlé contre, il ne valut plus rien. On ne s'attendrait pas à ce que produisit ce changement d'idées; le voici : Beaucousin, par respect pour le livre en sept volumes in-8°, ne l'avait pas lu; mais lorsqu'il n'en fit plus de cas, il le mit à tous les jours, il le lut à tous ses moments de loisir par mépris, et y trouva un plaisir inexpri-

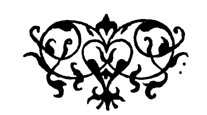
mable, car l'esprit de l'auteur est du même genre que le sien. Il a continué cette lecture jusqu'à sa mort, disant souvent et très sérieusement : « Voilà » un poison bien agréable! »

Nous prîmes le coche d'Auxerre le 20 ou le 21 Décembre. Je le supportai mieux qu'en venant à Paris, parce que sur la Seine où l'eau est abondante, on ne donne point de coups de perche. Nous quittâmes néanmoins l'ennuyeuse voiture à Sens, après un accident arrivé au curé de Sainte-Colombe de cette ville, qui fut renversé dans l'eau par la brutalité de notre timonier. Tout le monde me disant que ce malheur était arrivé à mon maître, je le crus mort : « Ah! du moins, il sera sauvé! » m'écrai-je, « car c'est un confesseur de Jésus-Christ; il ira droit » dans le ciel. » Ma naïveté fit rire, mais elle donna de la curiosité à un chanoine d'Auxerre nommé Bosq, qui me questionna bénignement. Heureusement, il était très Janséniste, car je lui dis tout. Mon frère, se voyant connu par là, nous débarquâmes quatre : l'abbé Thomas, le chanoine, un M. Decourtives, Janséniste de Chablis, et qui pis est marchand de vin, et moi. Le lendemain, nous marchâmes un peu, nous prîmes ensuite des carrioles; nous couchâmes à Bassou et le dimanche matin nous arrivâmes à Auxerre.

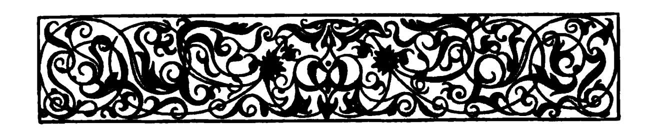
L'abbé Thomas alla descendre au Petit-Séminaire, substitué à celui des Lazaristes et placé à l'Orangerie de l'évêché. C'etait là que des maîtres séculiers enseignaient depuis les rudiments jusqu'à la théo-

logie. Les Jésuites avaient cependant le Collège, mais il n'allait chez eux que les jeunes gens qui ne se proposaient pas de prendre les Ordres. C'était la veille de Noël : l'abbé Thomas, ancien commensal de la maison, y fut reçu comme un confesseur de Jésus-Christ. On lui donna une belle chambre ; à moi une petite. Mais il me prit un accès d'humeur sauvage si violent, que je ne pus jamais me résoudre à paraître au réfectoire avec les Séminaristes. Les marmitons me donnèrent à manger seul. Le lendemain des fêtes, j'allai à Courgis ave Marguerite Pâris, la gouvernante du curé, qui vint me prendre.

Ainsi finit ma *Seconde Époque*, où je n'ai rien omis. Je vais entrer dans la *Troisième*, qui sera la première du véritable développement des passions ; époque importante de laquelle, sans doute, a dépendu tout le reste de ma vie ! C'est ici qu'il faut me suivre attentivement.





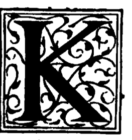


TROISIÈME ÉPOQUE

MON SÉJOUR A COURGIS : L'AMOUR

1748-1752

Tantum Relligio potuit suadere malorum !
Lucret.



OURGIS, ou Courgis, où j'arrivai le 1747
29 Décembre, est un bourg vignoble, sur le revers d'une colline assez pauvre et sans eau. Il est à un quart de lieue de Préhy, une lieue de Chablis, une de Beine, deux de Quenne, trois d'Auxerre, une de Chitry, une de Saint-Cyr-les-Colons. A demi-lieue sud est la fontaine d'Écueilly, dont l'eau est la meilleure possible; au nord, une autre dont l'eau est glaçante. Courgis fut ma seconde patrie; Auxerre sera la troisième, et Paris mon tombeau...

Je fus bien reçu de mon frère aîné parrain; le bon chapelain Foynat me fit mille amitiés. On me dit que je resterais à Courgis, pour apprendre sous mes frères les principes du Latin, et que de là j'entrerais au séminaire sous M. Viel, chanoine et supérieur. Cette expectative me flattait pour lors, car ma timidité sauvage ne s'étendait pas jusqu'à me faire désirer de rester ignorant. L'abbé Thomas devait passer quelques jours au séminaire, afin d'y recevoir les *mineurs* (1). Il n'arriva que le lendemain des *Rois*. Sa présence changea quelque chose dans la bonne volonté de M. le curé, qui ne me regarda plus qu'avec indifférence, soit que son puîné m'eût desservi pour des causes que j'ignore, soit que ce fût un effet de ses dispositions naturelles. Cependant on me fit commencer l'étude du Latin, après que nous eûmes rendu visite à mon père et à ma mère.

1748 Je palpitais de joie, en partant. En arrivant sur le territoire de Sacy, après avoir passé Laloge, mes regards se portèrent sur le canton appelé les *Corbiers*, sans doute parce que ces arbres le couvraient autrefois; leur fruit grossier est très agréable aux paysans, qui en faisaient une sorte de piquette ou boisson, appelé sorbet, en usage avant que les vignes, très modernes à Sacy, fussent plantés. Je sentis, à la vue de ces cantons, un recueillement profond; mais je ne m'attendais pas à l'attendrissement que j'allais éprouver. Je parlais auparavant :

---

(1) Les quatre Ordres mineurs. *(N. de l'Éd.)*

ma langue se lia; je restai en arrière. Caché par des buissons, au moment où j'aperçus les collines chéries du *Pilet* et de *Côte-grêle*, mon cœur bondit, et mes larmes coulèrent : je me prosterne, et baise la terre natale... L'abbé Thomas m'appelle; je m'avance, et je découvre le *Vaudenjean*, la *Farge*, *Triomfraid*, le *Bout-parc*, derrière lequel était mon *vallon;* je me prosterne encore, et je bénis Dieu. Appelé de nouveau, mes regards attachés sur ces campagnes, ayant les yeux ruisselants, j'abordai l'abbé Thomas sans le voir. Il me demanda pourquoi je ne répondais pas quand il m'appelait?... Je ne répondis pas encore à sa question; mais, lui montrant les cantons où j'avais été berger, je lui dis : — « Monsieur, voilà » le Pilet; voilà Maurepos; c'est là que Jacquot, la » première année qu'il fut berger, me montra un nid » d'alouette huppée » (on la nomme cochevis). « J'al- » lais le voir tous les jours : il était dans un sombre, » sous un gros chardon; il y avait cinq œufs » (et je suffoquai, comme si j'avais fait le récit le plus touchant)... « Je n'ai pas voulu prendre les petits; » je les ai laissés tous sauver, à l'exception du bos- » culon, dont je fis... » (Je m'arrêtai, n'osant dire que j'en avais fait un sacrifice, sur un merger, où j'avais construit un autel avec les plus grandes pierres. Je ne fis pas cet aveu à l'abbé Thomas, de peur qu'il ne m'accusât de sacrilége. Je continuai à lui montrer les différents *climats* du finage, en lui racontant à chacun ce que j'y avais vu, en y gardant le troupeau, soit en oiseaux de proie, lièvres, renards,

loups, perdrix, nids d'oiseaux. L'abbé Thomas, dont la figure était celle des Dondène, n'avait pas une âme pour me comprendre; je n'aurais pu l'être que par le curé, ou par Marie, dans les sept enfants du premier lit : — « Je conçois, » me dit-il, « que » c'est fort beau et fort touchant, puisque vous » pleurez; mais nous approchons de Sacy; récitons » *Sextes*, avant que d'y entrer...—Ha! voilà le cimetière! » interrompis-je. En ce moment, nous fûmes joints par un homme qui sortait de sa vigne, son hottereau sur le dos : c'était Jean Pyot le tisserand, cousin maternel de l'abbé Thomas. Il dit à celui-ci : « Bonjeu, mon couhingn : n'an dit qu' vous v'nez » d' Pahis? — Il est vrai, cousin. — Savez-vous » que l' couhingn Jean Pyot, fi' Jean le marêchal, » vi'-à-vi feu voute granpehe, ôt mort? — Non, » mon cousin. — Hô ben, il ôt mort, ét ses dents » reveunent su' sa fousse. — Comment! ses dents » reviennent sur sa fosse? — Vou' n' savéz qu' » trou' ç' que chlai veut dihe! — Non, je vous » assure! — Vou' ains entendu dihe coume il était » mal-répondant à péhe et méhe, qu'il maudissait » queuquefouas, ét coume il a une fouas juhé sa » méhe, et batu ses deux sœus Marguite et Madelène, dans ses bras? — Non, je ne sais rien de » tout cela. — Hé bén, il les a batues, et in poichot » sa méhe, et il ôt venu à meuhi. Et son péhe et sa » méhe l'ont ben pleuhé! car i' disaint : J'ons ben » dou chagringn, à cauhe qu'il était méchant; mâs » lou bon Guieu ôt bon; i' lli aha p' tête fait mise-

» hicorde!... Et v'lai qu'in jour, qu' les grand's
» filles dou pèys équiont su' sa fousse, à cause
» qu'alle ôt soulon lou meur, voù ç' qu'ill y a d' la
» vioulète, a' trouvire' deux d' ses dents, et a' s'en-
» sauvirent, en criant; mâs all' n'ouhihent pâ' l'
» dihe au péhe et à la méhe; i' ign' y eut qu'une
» jeune éçarvelée qui lleû alit dihe. Lou péhe et la
» méhe J. Pyot sont vite venus su' la fousse, v' où
» qu'il' ont vu les dents; et il' se sont mis à se
» recrier, en dihant : Hôla, mon Guieu! hôla, mon
» Guieu! noute poure gassou ôt-i' damné?... Si ben
» que M. le cuhé ôt venu, qui lê' a emmenés chez
» li. — C'est une superstition que cela, cousin Jean
» Pyot! — Hô! tant mieux! » dit le bon Saxiate.
L'abbé Thomas commença Sextes, et je lui répondis.

Je ne saurais dire avec quel transport je revis la maison paternelle! Et quoique toutes les attentions fussent pour l'abbé Thomas, suivant l'usage de ma mère, en ces occasions, j'en étais plutôt flatté que jaloux. Je fus content de mon lot : j'étais traité en enfant de la maison, avec lequel on ne se gêne pas. D'ailleurs, il devait être mon maître, et j'étais charmé qu'on le disposât en ma faveur. Mais un plaisir pur qui m'attendait, c'était la visite des moutons, des abeilles, du jardin, de l'enclos; la vue de mon poirier, des Prés-des-Rôs, etc. J'éprouvai, pendant une petite excursion, des sensations délicieuses, qui se sont toujours renouvelées, même dans l'âge mûr, à chaque voyage que j'ai fait à Sacy. Nous n'y couchâmes qu'une nuit : l'abbé Thomas

ne se plaisait pas chez mon père; nous repartîmes le second jour après dîner.

Dès le lendemain de notre retour de Sacy, je commençai d'apprendre mon Rudiment. C'est une pénible étude! elle décourage, elle rebute. On devrait bien inventer quelque chose d'attrayant, pour aider la jeunesse commençante à dévorer les premières difficultés! Moi, qui n'ai jamais été rétif à la peine, au travail, je regrettai la liberté, l'inutilité de mes premières années. J'avais confié un jour mes peines au bon chapelain M. Foynat : au lieu de me répondre par de trivials encouragements, il me fit une historiette : « Un commençant, » me dit-il, « étudiait, à Chablis, les principes, sous un cha- » noine son oncle. Or il arriva qu'un jour, la bonne » gouvernante du chanoine voulut exciter la com- » passion du neveu pour un pauvre charretier » chargé de famille, qui supportait le poids du jour » et de la chaleur. — Mais, dit l'étudiant, apprend- » il le Latin? — Le Latin! vous n'y pensez pas! Un » pauvre homme. — Il n'apprend pas le Latin! Allez » lui dire, ma bonne, qu'il vienne prendre ma place, » et je prendrai la sienne : j'ai cent fois plus de » peine que lui. » Cette petite historiette m'encouragea, par la gloire que je trouvai à surmonter ce qui était véritablement pénible. Mais si les commencements furent difficiles, la suite eut des plaisirs que j'étais heureusement capable de goûter, et une fois bien en train, la plus grande peine qu'on ait pu me faire, a été de m'arrêter.

Au carnaval, il m'arriva deux condisciples, de mes anciens camarades : c'étaient frère Charles Huet et frère François Melin, qu'on n'appela plus qu'Huet et Melin. Ceux-ci ne devaient pas apprendre la langue Latine : leurs parents étaient protégés par de riches Jansénistes, qui faisaient élever ces enfants, mais qui ne voulaient pas qu'ils sortissent de leur état d'artisans. Insensés ! qui, en les rendant sectaires, en faisaient par là même des raisonneurs, à jamais ennemis du travail !... J'étais donc le seul qui étudiât, parce que mon père l'avait exigé ; l'abbé Thomas ne m'enseignait qu'à son corps défendant (je suis obligé de dire ici la vérité.) Outre qu'il était naturellement jaloux, et bassement envieux, comme tous les paysans, auxquels il tenait par sa mère, il existe, entre les Jansénistes et les Molinistes, une différence que personne peut-être n'a encore aperçue : les premiers sont ennemis des sciences qu'ils nomment *profanes;* ils voudraient qu'on n'apprît, qu'on ne connût que la Religion. Les seconds, au contraire, interdisent la lecture de l'Écriture sainte, toute étude approfondie de la Religion ; mais ils ouvrent avec empressement la porte des sciences profanes. Je laisse au sage Lecteur à décider lequel des deux mérite la préférence.

J'ai dit que les commencements de mes études me décourageaient : mais plus je montrais de répugnance, plus on s'attachait à me forcer d'apprendre. Si j'avais agi par finesse, j'aurais été très fin ! mais c'était naturellement : le goût, et surtout

la raison, ne tardèrent pas à me venir (tous deux accélérés par l'amour), et je travaillai de moi-même.

La méthode prescrite par l'aîné de mes frères était excellente! Lorsque je sus les principes, me voyant de l'intelligence, ils m'obligèrent à composer moi-même le Français de mes thèmes, en adaptant chaque phrase aux règles de ma syntaxe, qu'ils me faisaient suivre pas à pas. Je les réalisais tour à tour, suivant l'ordre où elles étaient dans mon *Rudiment* de Valard, en les faisant entrer dans les phrases. Il est aisé de sentir combien cette manière devait me former le jugement! On me donna l'*Histoire ancienne* de Rollin pour lecture; souvent j'en mettais en Latin dix pages, dans une seule matinée. J'expliquai les *Selectæ;* ensuite l'*Appendix de Diis*, du P. Jouvency, que je trouvai très difficile; mais la curiosité qu'il excitait, sur des objets absolument neufs pour moi, me faisait dévorer les difficultés : je devinais, lorsque je n'entendais pas. Je vis ensuite les *Églogues* de Virgile. Je me souviens que ne comprenant rien à la seconde églogue, j'en demandai l'explication à l'abbé Thomas, qui me la donna d'une manière innocente, ajoutant que les poètes se servaient ainsi d'expressions ampoulées. Cependant cette églogue me déplut : je ne trouvais rien dans mon cœur, qui m'en donnât la clé. J'expliquai ensuite les *Fables* de Phèdre. L'abbé Thomas en avait un exemplaire Latin-Français, qu'il tenait soigneusement renfermé. Il me lisait aujourd'hui une fable Latine à traduire,

et lorsque mon devoir était achevé, il me le faisait lire. Il ne me reprenait, qu'en lisant dans son livre la fable Française, phrase pour phrase. Il me dictait ensuite une fable entière en Français, pour la mettre en Latin. La manière était ici la même : je lisais mon Latin; l'abbé Thomas me corrigeait, en me lisant celui de Phèdre. Je me rappelle que dans celle de l'*Ane et du Lion chassants* j'avais traduit *Oreilles* par *Aures*, et que ce fut avec la plus grande surprise, que j'entendis dans Phèdre le diminutif *Auriculas* (1)! droit et naïf encore, je n'en pouvais revenir! Ce fut à cette occasion, que l'abbé Thomas me donna la première idée de l'*ironie* : je trouvai cette figure très ingénieuse; mais elle ne me plut pas, comme on s'y attendait, et elle ne me plaît pas encore.

Je n'entrerai pas ici dans l'inutile et fastidieux détail de mes études. Qu'il suffise de dire, que c'est à la langue Latine que j'ai dû le développement et la netteté de mes idées : c'est elle qui m'a donné la propre signification des mots, que je n'entendais auparavant que par routine. Je ne parle pas de la langue Grecque, parce que les termes d'art Latins étant pris dans le langage d'Athènes, on sent la nécessité d'avoir quelque notion du Grec, dès qu'on a commencé d'étudier l'ancienne langue de Rome;

---

(1) *Venari, asello comite, quum vellet leo,*
Contexit illum frutice, et admonuit simul
Ut insueta voce terreret feras,
Fugientes ipse exciperet. Hic auriculas,
Clamoreque subito, tollit totis viribus... etc.

il faut, en effet, pour bien entendre tout le Français, savoir la composition d'un nombre considérable de doubles mots, dont l'origine est Grecque, cette belle langue ayant une flexibilité, une facilité de liaison, qui n'existe dans aucune des langues modernes. Voici quelques-unes de ces compositions, et quelques-uns des mots doubles que nous empruntons habituellement du Grec : théologien, philosophe, misanthrope, philanthrope, apologie, bigamie, cacophonie, gamalogie, gynécée, astronomie, astrologie, didactique, euphonie, hérésie, physique, inconcclaste, hiérarchie ou jérarchie, lycée, lymphe, mystère, Nymphe, économie, ornithologie, pentamètre, pyrolâtre, pyramide, pyrites, rythme, rhinocéros, symétrie, sympathie, symptôme, syrop, systéme, théâtre, théorie, thermomètre, tympan, type, zèle, etc., etc. Dés que je commençai d'entendre un peu le Latin, j'appris de moi-même à lire le Grec, pour aller chercher à leur source la racine de tous ces mots. Cependant mes études ne furent pas poussés fort loin, comme on va le voir; je trouvai d'insurmontables obstacles!..... Mais il faut revenir sur mes pas.

J'avais déjà senti mon goût pour les femmes : Marie Fouard avait intéressé mon cœur; mais c'était un établissement de paysan que j'envisageais avec elle. Nannette n'avait parlé qu'aux sens; Julie à l'âme; Ursule à la convenance; Edmée Boissard à l'admiration; Mélanie et Rosalie avaient provoqué;

Esther était un goût d'étonnement et de nouveauté : mais ce fut à Courgis que j'éprouvai le véritable amour. C'est dans ce bourg que l'homme se développa dans toute sa plénitude. Je fus tendre, timide, mais trop ardent pour être fidèle.

J'étais à Courgis depuis trois mois et demi, c'est-à-dire aux fêtes de Pâques, et je n'avais encore rien vu, parmi par les jeunes filles, capable de me faire oublier entièrement Julie. Pendant cet intervalle, mon corps avait achevé de se former, et mon imagination, qu'une faculté nouvelle rendait brûlante, avait plus travaillé que jamais. Comme elle était neuve et pure encore, elle me traçait un modèle aimable, auquel elle donnait toutes les perfections de l'esprit et du cœur, et elle me le présentait sans cesse, comme la source de mon bonheur. Ce modèle ne ressemblait à aucune des filles que j'avais encore vues ; mais il avait quelque chose de Marie Fouard, de Julie Barbier, d'Edmée Boissard, d'Ursule Simon, et surtout d'une nouvelle beauté de Laloge, Marie-Jeanne ; seulement il était plus parfait que chacune d'elles... Le jour de Pâques, mon âme était exaltée par la grandeur de la solennité. Les jeunes filles avaient leurs plus beaux atours ; le temple était parfumé de l'encens prodigué ; la grand'messe célébrée avec diacre et sous-diacre (le bon chapelain et l'abbé Thomas), avait une majesté imposante ; j'étais dans une sorte d'ivresse. A l'offerte, je vis défiler les jeunes communiantes, dont les plus jolies me parurent une jeune *Nolin*,

fraîche et colorée comme la rose, fille d'une jolie mère, une femme mariée, sans enfants, nommée Mme Chevrier, et une jeune personne, filleule et cousine de Marguerite, appelée Marianne Taboué ; celle-ci me fit tressaillir : elle approchait de mon modèle. Enfin, le moment de la communion arrivé, je vis, après que les hommes se furent retirés, avancer les femmes, puis les jeunes filles, et parmi celles-ci, une que je n'avais pas encore vue et qui les effaçait toutes. Elle était modeste, belle, grande; elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute plus d'éclat au rouge de la pudeur, et marquer davantage son innocence; elle était faite comme les Nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait ce charme tout-puissant, auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal, tout me présenta la réalité de l'adorable chimère de mon imagination... « C'est elle ! La voilà ! » dis-je assez haut; car je le pensais trop vivement pour ne pas le dire; elle s'empara de toute mon attention, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes pensées, de tous mes désirs; je ne vis plus qu'elle... J'ignorais son nom. La messe finit. Je sortis. La céleste beauté marchait quelques pas devant moi; Marguerite Pâris l'aborda, et lui dit : « Bonjour, mademoiselle Rousseau ! » Et elle l'embrassa, en ajoutant : « Ma » chère Jeannette, pour l'âme, comme pour le corps, » vous êtes un ange... Vous n'étiez pas à l'offerte ?

» — J'étais allée donner à boire à ma grand'mère, » répondit une voix aussi douce que la jolie figure.

Concitoyen lecteur! cette Jeannette Rousseau, cet ange, sans le savoir, a décidé mon sort. Ne croyez pas que j'eusse étudié, que j'eusse surmonté toutes les difficultés, parce que j'avais l'âme forte et du courage. Non, jamais je n'eus qu'une âme pusillanime; mais j'ai senti le véritable amour; il m'a élevé au dessus de moi-même, et m'a fait passer pour courageux! Je me suis appliqué; j'ai dévoré les dégoûts, surmonté tous les obstacles, parce que Jeannette Rousseau venait de mettre dans mon sein un amour immortel! J'ai tout fait pour mériter cette fille, que je n'ai pas eue, à qui je n'ai jamais parlé; dont le nom me fait tressaillir à soixante ans, après quarante-six années d'absence, sans jamais avoir pu prendre sur moi d'oser demander de ses nouvelles; que je sens que j'adore toujours, malgré ce que vous allez lire; dont je crains, comme le plus grand des malheurs, d'apprendre... la mort!... Oui, sa mort éteindrait le reste de mon énergie; j'aime à croire qu'elle vit, qu'elle entend quelquefois parler de moi, et que jamais elle ne s'est mariée! J'espère... (hélas! puis-je m'en flatter!) qu'elle verra quelque jour ces Ressorts dévoilés de mon cœur... et qu'elle dira : « Il m'aimait! il m'a toujours aimée!... » Mon lecteur! plaignez-moi! des barbares m'ont ravi le bonheur! ils ont empoisonné ma vie d'un poison lent, que je porte encore dans mon sein! Oui, à cet instant, mon âme, affaissée dans un corps faible,

s'élance encore vers la fille dont l'âme fortifia la mienne!... O Jeannette adorée! qu'avez-vous dit, qu'avez-vous pensé d'un homme qui jamais ne vous parla, et dont vous ne connûtes les sentiments que par ses regards dévorants, et une lettre... Mais vous les connaissiez, ces deux hommes qui mettaient les sentiments naturels au rang des crimes; qui, bourreaux du sang de leur père, l'eussent anéanti, pour en faire un sacrifice à l'idole de leur folle superstition!...

Depuis l'instant où j'eus vu Jeannette pour la première fois, je ne fus plus occupé que d'elle. Le reste de la journée, au catéchisme, à vêpres, je la cherchai des yeux, et je la trouvai à l'encensement du *Magnificat*, où ceux qui sont dans le chœur se retournent vers la nef. Sa place était du côté du bénitier de la porte latérale qui regarde le presbytère. A la prière du soir, où toujours il y avait une exhortation, je me tournai du côté du prédicateur, et je ne vis que la modeste et belle Jeannette... Le lendemain, l'impression était encore plus forte. Je fis deux choses. Je me promis à moi-même de me rendre digne de Jeannette, par mon application à l'étude; ensuite, à l'église, ma prière la plus fervente fut celle-ci : *Unam petii a Domino, et hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ!* (Je n'en demande qu'une au Seigneur, et je la rechercherai tous les jours de ma vie). Je ne croyais pas dire si vrai! Car il ne s'est peut-être pas écoulé un jour, depuis quarante-six ans, où le nom de Jeannette Rousseau n'ait été pro-

noncé, avec un douloureux soupir, par l'homme qui l'aima plus qu'il n'est possible d'aimer; qui ne lui parla jamais, qui toujours ignora ce qu'elle est devenue, si elle est restée fille, ou si elle est mariée; si elle est veuve, si elle a des enfants; si elle existe encore, ou si elle a payé le tribut à la nature (1)...

J'allais tous les jours à l'église; mes yeux n'y cherchaient que Jeannette : j'étais heureux dès que je la voyais. S'il se passait plusieurs jours sans qu'elle parût, mon courage s'amollissait, mon goût pour l'étnde se ralentissait; je devenais moins concentré, plus disposé à jouer avec mes camarades, moins chaste dans mes pensées. D'autres jeunes filles du pays, comme Marianne Taboué, Nannette

(1) Le 4 Juin 1788, j'ai enfin eu des nouvelles de Jeannette Rousseau, par ma sœur Margot, qui avait séjourné près d'une année à Courgis, après qu'elle a eu perdu son mari et quitté sa boutique de bijoutière au Quai de Gèvres. Voici ses détails : M[lle] Rousseau n'a jamais été mariée. D'honnêtes gens de Clermont-en-Auvergne l'engagèrent à être institutrice de leurs enfants, qu'elle a élevés. Ces honnêtes gens, qui étaient riches, eurent pour elle mille égards; mais étant morts, les élèves ne se sont pas montrés aussi reconnaissants qu'ils le devaient : ce qui a donné du dégoût à cette bonne demoiselle, et lui a fait prendre la résolution de venir terminer ses jours à Courgis. Ainsi, tandis que je courais d'écarts en écarts, Jeannette fournissait une carrière innocente; tandis que je tâchais d'acquérir quelque gloire, elle pratiquait de paisibles vertus. Elle a cependant ouï parler de moi : une lettre reçue d'Auvergne, relative à la VIE DE MON PÈRE, où Jeannette est nommée, fut écrite, je crois, à sa sollicitation, par un élève de mes frères. Je ne répondis pas, comme je l'aurais fait si j'avais su que Jeannette... Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis 1788.

Bourdillat, Agathe Adine, et la jolie Chevrier femme, etc., excitaient en moi, non de la tendresse, mais des désirs, comme avait fait la Nannette de Percy-le-Sec; mon imagination embrasée s'égarait dans des idées de jouissance... Mais Jeannette venait-elle à reparaître, telle qu'un soleil radieux, elle chassait toutes ces images impures, et ne laissait dans mon âme qu'un sentiment tendre à l'excès, vif, impétueux, mais pur comme son cœur : mon esprit reprenait aussitôt son essor; je rougissais de mes négligences... O Jeannette! fille du Ciel! (car la beauté est l'ouvrage de complaisance de la Divinité), si je t'avais vue tous les jours, que la bonne volonté de mes maîtres eût secondé le courage que tu m'inspirais, je serais devenu aussi grand que VOLTAIRE, et j'aurais laissé Rousseau loin derrière moi! Tu m'agrandissais l'âme : ce n'était plus moi; c'était un être actif, ardent, qui participait du génie des Dieux!... Cet effet de la vue de Jeannette fut constamment le même durant tout le temps de mon séjour à Courgis.

Mais si j'étais trop longtemps privé de la vue, il suffisait qu'on la nommât devant moi, pour renouveler ma vertu. Ce fut ce qui m'arriva plusieurs fois de la part de Marguerite Pàris, qui, aimant beaucoup Mlle Rousseau, en parlait assez souvent. La première fois que je lui entendis nommer Jeannette, je n'avais pas encore parfaitement éclairci mes sentiments. Marguerite, l'abbé Thomas et la sœur Pinon citaient différentes personnes : la gou-

vernante, après avoir dit de sa filleule, que, bien que la plus grande fille du bourg, elle n'avait que seize ans, ajouta : « Je tiens par quelque endroit aux » deux plus aimables filles de Courgis : Marianne » Taboué est ma cousine et ma filleule, et j'aurais » pu être la mère de Jeannette Rousseau, puisque » son père m'avait recherchée en mariage... » J'entendis à peine le nom de Jeannette; je rougis et ne savais que devenir... Heureusement j'étais seul à ma petite table auprès de la fenêtre qui donnait sur la cour, et personne ne fut à portée d'apercevoir mon émotion. J'aimais assez Marguerite, toujours propre, mais ses rapports possibles avec Jeannette doublèrent son prix à mes yeux. J'écoutai le reste de la conversation, non pas avidement, mais avec crainte et palpitation; je craignais que le nom de JEANNETTE ne fût répété, comme on craint le retour d'un plaisir trop vif. Mais, dès que les trois causeurs furent séparés, je sentis une ardeur brûlante pour le travail : il semblait que je me disse à moi-même : « Allons! du courage! rendons-nous digne » de cette fille-trésor! Quel bonheur si je pouvais » un jour, devenu son mari, l'intéresser, lui être » cher, la voir trembler pour mes jours! » Et je travaillais, je m'appliquais comme un homme de quarante ans.

Le lendemain, me trouvant seul, dans un instant de la journée où le curé, l'abbé Thomas et mes deux camarades avaient été au champ de la cure, qu'on ensemençait, il me vint dans l'esprit de

chercher dans les registres de la paroisse l'*extrait de baptême* de Jeannette. Je jugeais de son âge par la douceur de sa physionomie, plutôt que par son air formé; j'avais quatorze ans, je lui en supposais deux de plus; mais j'allai en remontant de 1732. Je ne tardai pas à trouver ce que je cherchais, et ce fut (le croirait-on?) une jouissance délicieuse, que la lecture de l'acte suivant : *Le 19 Décembre 1731, est née Jeanne Rousseau, fille légitime de Jean et de Marguerite Stallin, ses père et mère : laquelle a été baptisée le même jour, par moi prêtre soussigné, curé de Courgis, diocèse d'Auxerre, jurisdiction de Villeneuve-le-Roi. Le parrain Jean-Ambroise Stallin, ayeul maternel; la marraine Jeanne-Geneviève Denèvres, grand'-mère paternelle. Lesquels ont signé : Juliot, prêtre-curé; J.-A. Stallin; J.-G. Denèvres.*

Je répétai vingt fois cette lecture, elle avait pour moi un charme... inexprimable; j'en pesais tous les mots, toutes les syllabes; tout m'y paraissait curieux et surtout intéressant; le *19 Décembre* devint un jour sacré pour moi... Un bruit que j'entendis me fit quitter précipitamment mon cher registre, que je me promis bien de revoir... Mes frères et mes camarades arrivaient : je me remis au travail avec ardeur, mais une malheureuse idée qui me vint pensa tout gâter en m'alarmant; elle anéantit ma joie : Jeannette avait près de trois ans plus que moi, qui n'étais né que le *22 Novembre 1734;* elle était grande, jolie (à mes yeux elle était la beauté même; avec une couronne je l'aurais faite souveraine); elle était

fille d'un père estimé : ne pouvait-on pas la demander et me mettre au désespoir?

... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis faucibus angat.

C'est ainsi que tous nos plaisirs sont mêlés de peines... comme pour consoler le néant et la mort!... J'écrivis sur des tablettes la date précieuse, en ces termes : *Fœlix dies decimanona Decembris 1731, natalis fuit pulcherrimæ puellæ Johannæ Russicæ mihi carissimæ.* (Voilà mon premier thème.) Ces tablettes furent pour moi une sorte de talisman tant que je les conservai : elles excitaient mon courage dès qu'il se ralentissait; j'allais me cacher pour les ouvrir, et le nom de Jeannette me donnait une nouvelle énergie pour le travail, pour l'étude et pour toutes les vertus (1).

Pendant mon séjour à Courgis, j'allais souvent en campagne pour des commissions dont mes frères me chargeaient. En outre, nous allions tous les dimanches matin chercher à Saint-Cyr, à tour de rôle, la provision de viande pour la semaine. De tous les petits voyages que j'ai faits, celui de Saint-Cyr était le plus agréable. En hiver, je le faisais dans l'aprés-

(1) C'est le souvenir de ces sentiments vertueux excités en moi par l'amour, qui m'a fait composer, en 1777, LE NOUVEL ABAILARD *ou l'Amour par lettres*, pour former les deux sexes à la vertu par l'Amour, qui les corrompt ordinairement.

dînée du samedi, et il terminait ainsi les travaux de la semaine; mais en été, je partais le dimanche à deux heures du matin... En sortant de Courgis, à l'orient duquel est Saint-Cyr, je voyais l'aurore ouvrir avec ses doigts de roses les portes du jour. J'avais le temps de traverser un profond, mais étroit vallon, dans lequel le père de Jeannette avait des peupliers arrosés par le ruisseau de la fontaine froide. J'aimais passionnément les grands arbres; ceux-ci étaient à Jeannette, je les saluais; ils me pénétraient de son idée, et je remontais l'autre colline plus escarpée, l'âme pleine d'une douce mélancolie. Je respirais plus facilement à mesure que je montais; je me dégageais de la matière, et parvenu au sommet, à cet instant de ravissement le plus beau du jour, où toute la nature qui s'éveille sourit à son auteur et semble, pour s'exprimer, emprunter le chant des oiseaux, je le voyais, ivre d'amour, de jeunesse et d'espérance, je le voyais, encore, également coupé par l'horizon, m'offrir la moitié de son disque lumineux! Ému, palpitant, je tombais à genoux, frappé de trop de sensations à la fois; et je m'écriais : « *Unam petii a Domino, et hanc requiram omnibus die-* » *bus vitæ meæ!...* » O Soleil! que tu es beau! Œil de Dieu! que tu es beau!... Et je restais immobile quelques instants, puis je me relevais en sautant d'allégresse : « Ah! si Jeannette était là! j'y verrais » tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature!... » Le délicieux moment! il faut être jeune et amoureux pour sentir tout le charme d'un beau lever de

soleil!... En achevant ma route, je faisais ce que j'ai depuis appelé, dans mes *Cahiers*, une agréable *chimère* : je m'occupais de Jeannette, je me figurais que j'avais dix ans de plus, que j'avais travaillé, que j'avais un état, et que devenu pour elle un parti avantageux, je me présentais pour la demander en mariage. Je l'obtenais... Mais la chimère que je faisais avec elle n'était pas comme celle quelquefois ourdie avec d'autres filles (car dans mes fréquents accès de désespoir d'obtenir jamais Jeannette, je me rabattais sur d'autres, comme Marianne Taboué, la rosée Nolin, une Adine, la jeune Bourdillat; j'allais jusqu'à supposer veuve Mme Chevrier, et que je l'épousais...) Toutes ces chimères finissaient au mariage; et bien qu'elles eussent eu quelque douceur, elles ne laissaient que lassitude, dégoût et remords. Mais celles dont Jeannette était l'héroïne devenaient encore plus délicieuses après le mariage : j'étaisl'époux d'une fille chérie, je l'aimais, j'en étais aimé; nous avions des enfants charmants comme elle. Quelques faux soupçons, quelques brouilles légères ne faisaient que ranimer notre tendresse, parce que les torts n'étaient jamais réels. Je travaillais, je réussissais et je leur faisais un sort heureux qui comblait de joie leur mère. Ainsi, je conduisais les chimères avec Jeannette jusqu'à la vieillesse. Rien n'affaiblissait ma tendresse pour cette épouse chérie; je l'adorais, la caressais jeune; je l'adorais, la respectais âgée; je me représentais nos filles belles comme elle; je les établissais, après avoir joui, avec elle, des hom-

mages de nos gendres futurs. Nous mariions également nos garçons, et je me satisfaisais encore en me donnant pour brus les filles de celles qui m'avaient plu davantage, après Jeannette... Arrivé au presbytère de Saint-Cyr (car le prieur envoyait chercher à Irancy notre viande avec la sienne, par son domestique à cheval), je me distrayais avec peine de ma chimère. En revenant chargé, elle se renouait; une autre sorte d'ivresse s'emparait de moi en approchant de Courgis : j'allais voir, à la grand'messe, cette Jeannette qui venait d'occuper si délicieusement mon imagination.

Avec quel plaisir, quelle ivresse, quelle indicible volupté je devais revoir dans le temple celle qui avait si délicieusement rempli mon cœur toute la matinée! dont l'image s'était amalgamée avec tout le charme de la Nature *oriante*, et commençant un beau jour!... C'est ainsi que mon ivresse se fortifiait; que l'amour, Jeannette, le bonheur, le mariage, la paternité, l'illusion se confondaient ensemble et ne formaient qu'un seul objet, Jeannette; elle seule réunissait tout, et le charme qu'elle a répandu sur la nature entière ne cessera qu'à mon dernier soupir!

Un autre voyage que je faisais quelquefois, plus agréable encore, s'il est possible, que celui de Saint-Cyr, était celui de la maison paternelle. J'aimais, je chérissais mes parents et j'en étais aimé; l'amour inspiré par Jeannette n'affaiblissait pas ces sentiments; il fallait que celle qui en était la source ins-

pirât toutes les vertus... Non, je ne l'ai pas oubliée! Colette, la céleste Colette, avait la même âme, la même beauté; ce fut toujours la Femme de la nature que j'adorai!... A mon premier voyage, je ne la connaissais pas encore; ainsi, ma joie, mon ivresse, qui s'accroissaient à mesure que j'avançais du côté de Sacy, n'avaient qu'une cause. Mais au second, seul, libre, le cœur dilaté par l'amour, j'éprouvai les sensations les plus vives dans les solitudes qui sont entre le Puits-Debond et Sacy; elles devinrent attendrissement, à la vue des côteaux où j'avais été berger. Je m'écriai, non en homme, mais comme les animaux, par des sons inarticulés, et me prosternant, je baisai la terre natale. Je me relevai le visage baigné de larmes, répétant d'abondance : « *Unam petii a Domino, et hanc requiram* » *omnibus diebus vitæ meæ.* »

Arrivé à la Bretonne, je jouis enfin de ma patrie, dans la belle saison : je m'en donnai! Le soir fut pour mon père et ma mère; je leur racontai ce qu'ils ignoraient. Le lendemain, je sortis après déjeuner. J'allai d'abord à l'église, où je me rappelai les années de mon enfance; chez le curé, messire Antoine, qui me fit beaucoup de questions sur mes frères, un peu refroidis avec lui. Je courus ensuite chez la bonne Lolive, ma nourrice, qui me revit avec transport; ensuite, je fis presque le tour du finage, visitant tous les endroits où j'avais eu des sensations agréables, songeant à Jeannette, mais non d'une manière suivie, m'attendrissant sur tout, lar-

moyant de joie ou seulement d'émotion... Je n'allai cependant pas jusqu'à mon ancien domaine, ce vallon chéri où j'avais régné; il était dans mes destins de ne le revoir jamais.

[Oh! si j'y retrouvais un jour les débris de mes pyramides! que je réunisse sous mes poiriers ce qui reste de mes anciennes amies, j'y expirerais d'attendrissement!... — 14 Juin 1793.]

C'est à ce voyage que j'eus une aventure, que j'ai annoncée, avec une voisine de la Bretonne : aventure que je ne puis taire, quoiqu'elle doive m'attirer l'accusation d'être *immoral;* mot nouveau, que j'entends aujourd'hui retentir de tous les côtés; mais je dois être vrai, ou nul. J'ai dit un mot d'une fille, appelée Marguerite Miné, qui habitait la dernière maison du bourg, du côté de la Bretonne. Nous nous étions toujours parlé en bons voisins. Comme j'étais à Sacy pour plus de huit jours, parce qu'on m'y faisait une habit complet, j'eus occasion de voir Marguerite. On m'avait dit chez nous qu'elle se mariait avec Covin, le milicien, grand drôle bien bâti, faraud, faisant le beau parleur. Marguerite était jolie; M. Covin la prenait par inclination, car il était plus riche qu'elle; c'est-à-dire que Marguerite avait environ pour cent vingt livres de terres labourables, et que Covin avait pour six cents livres, tant prés, que vignes et terres; ce qui, à vingt francs le *journal*, lui faisait quinze ou dix-huit journaux, un arpent de vigne, et quelques quartiers de prés dispersés dans la prairie : c'était six journaux de chaque façon,

six en bled, six en orge ou avoine, et six en sombres ou jachères. Ce qui devait rapporter à peu près pour les nourrir, en travaillant : l'arpent de vigne devait payer les tailles, abreuver et mettre quelques sous dans la poche du mari; pour la femme, elle avait le profit de son filage, la laine de sept à huit brebis, les œufs d'une dizaine de poules, et le lait d'une vache, avec le beurre et le fromage qu'elle pouvait en tirer : Covin avait sa maison et son jardin. Je n'entre dans ce détail, que pour donner une fois pour toutes une idée de la fortune du paysan ordinaire de Sacy, ainsi que de toute la Basse-Bourgogne, et montrer combien il m'eût été facile d'être heureux dans leur état. Il en est d'un peu plus pauvres, et d'un peu plus aisés : mon père, par exemple, possédait pour cinquante mille francs de fonds de terre, tant à Sacy qu'à Nitry et Accolay (j'ai eu six mille livres pour mon treizième, les valeurs étant augmentées, lors de son décès); M. Rameau, pour plus de cent cinquante mille livres ! Thomas Piot pour environ six mille livres, etc. Mais le général ressemble à Covin : avec cinq cents livres de fonds, un cultivateur vit, chez nous ; avec moins, il souffre ; avec le double, il est aisé. Mais Covin était en outre tisserand, sa femme avait du travail auprès de lui; son sort devait par conséquent être assez agréable. Ajoutez qu'il avait une sœur gouvernante du pasteur, laquelle possédait autant de fonds que lui, et qui amassait un petit pécule, dont il était l'héritier naturel : Covin était un excellent parti pour Marguerite

Miné. Aussi fut-elle un peu jalousée ! Ce fut dans le moment où elle était dans la joie et l'espérance, deux jours avant son mariage, que je l'abordai.

— « Bonjour, Marguerite ! Vous allez donc vous
» marier ? — Oui, Monsieur Nicolas. — Vous êtes
» bien contente ? — Mais je ne suis pas fâchée !
» — Marguerite ?... vous savez que nous avons tou-
» jours été amis ? — Oui, Monsieur Nicolas, et que
» nous le sommes encore. — Je voudrais bien que
» vous me voulussiez faire un plaisir ? — Volontiers,
» Monsieur Nicolas; je suis votre voisine la plus
» proche. — Vous allez vous marier; vous saurez
» ce que c'est que le mariage;... il faudra me le
» dire ? — Je ne le dirais pas à un autre, » répondit Marguerite; « mais à vous, je le dirai. » Nous changeâmes ensuite de conversation... Marguerite se maria le surlendemain, en noir; car tel est l'usage dans toutes les campagnes, que l'habit des noces, sans aucun changement, y sert pour le deuil, si l'un des deux vient à mourir; toute la différence, c'est que la mariée a des rubans à sa bavette, et une ceinture rose; au lieu que les jeunes filles, ou nymphes, n'en ont qu'à leur bavette, et qu'elles sont en couleur, ou en blanc, suivant qu'elles ont des habits. Je vis marier Marguerite, et je la trouvai très jolie !

C'était le mardi. Je restai à Sacy jusqu'au mercredi suivant. Le dimanche, on fena et serra le foin du pré de l'enclos de la Bretonne, fauché du vendredi et samedi. C'était l'usage, que l'on invitât toute la jeunesse au fenage et au serrage dans les chaf-

fauds (*a*), qui tenaient à l'enclos même, et cette partie de plaisir se faisait le dimanche après les vêpres, que le pasteur avait la bonté d'avancer; ma mère, qui s'était préparée pendant toute la semaine, régalait de *lait battu*, auquel elle joignait des *galotes*, petits morceaux de pâte pêtris au lait et cuits dans une sorte de bouillie; mets excellent, parce qu'il rassasie, dans un pays ou l'appétit est dévorant! Le fenage avait fait remettre au suivant le beau dimanche de Marguerite, qui vint avec toute la Jeunesse : je lui tins fidèle compagnie. Lorsque l'ouvrage fut achevé, j'allai lui chercher une écuelle de lait, et une terrinée de galotes; je m'assis à côté d'elle dans le chaffaud; elle mangea, et nous causions. Je lui répétai la demande que je lui avais déjà faite. — « Volontiers, » répondit-elle comme la première fois, avec une innocence qui m'étonne encore; « car je vous ai toujours aimé : vous n'étiez pas » fait pour moi, ni moi pour vous. Voyez s'il n'y a » personne dans le chaffaud?... — Personne; les » garçons, les filles, votre mari, sont tous à » manger. » Nous étions dans un endroit retiré. — « Je veux vous tout apprendre, » me dit-elle. (Je suis sûr qu'elle était dans une parfaite innocence; j'en ai eu depuis les preuves; mais moi, avec ma feinte ignorance, ma piété, et un autre amour dans

(*a*) Chaffaud, ou chafaud : grenier à foin en Basse-Bourgogne.

(*N. de l'Éd.*)

le cœur, j'étais triplement coupable)... J'attendais un détail purement oral, et c'était un détail pratique que Marguerite commençait de me donner! Je fus surpris! mais les sens l'emportèrent. Ce fut avec un commencement de corruption, que je me laissai conduire pas à pas dans la carrière de la volupté. Marguerite me mena de détails en détails, jusqu'au dénouement, qui fut pour moi plus heureux que tous les précédents. Je fus transporté de joie, le croirait-on? en songeant à Jeannette! « Je suis » homme enfin! et je n'aurai plus à rougir de moi-» même. » C'est que Rosalie et Mélanie s'étaient moquées de moi, quoiqu'elles ne fussent pas fâchées de l'accident, dont elles tiraient parti.

Je ne pus cependant recevoir qu'une leçon. Dès que je fus remis, elle descendit par l'enclos, et moi par la cour; elle rejoignit adroitement son mari, au moment où, rassasié, il commençait à s'inquiéter d'elle. Marguerite lui dit qu'elle avait achevé d'arranger quelque chose avec moi, et qu'elle avait goûté.

Je n'avais cependant pas eu tout le plaisir qu'on imagine; la secousse était encore beaucoup trop violente, et ce que j'avais éprouvé ressemblait encore à de la douleur. Aussi, loin que ces actes de virilité précoce me portassent au libertinage, je crois qu'ils m'en éloignaient. Je n'en trouvais pas les femmes moins désirables; le cœur fut seulement plus affecté que les sens, surtout pour Jeannette, que je n'avais jamais aimée comme une femme, mais adorée

comme une déesse. Ce n'était pas de l'amour seulement qu'elle m'inspirait, c'était de la tendresse, de l'attachement, de l'adoration... (Colette m'inspirera tout cela, et, de plus, du respect, de la reconnaissance)... Voilà le récit vrai, naïf, de mon aventure *essentielle* avec Marguerite, préméditée sans dessein, réalisée sans corruption. Je ne me charge, ni ne me justifie; je raconte les choses telles qu'elles sont arrivées; et une preuve que je n'avais pas eu de mauvaises intentions, c'est que je n'eus pas de remords; je ne crus avoir manqué ni à la morale, ni à Jeannette. Marguerite pensa n'avoir manqué ni à son devoir, ni à son mari; mais elle eut quelques doutes apparemment dans la suite, où le confesseur l'interrogea (usage dangereux le plus souvent, puisque l'oubli malicieux est seul coupable), et elle sut enfin qu'elle avait fait une faute... Revenons.

Lorsque mon habit fut achevé, je repartis pour Courgis; mais je n'avais pas perdu mon temps tout à fait: j'avais apporté quelques livres, et travaillé. A mon retour, je me remis à l'étude, avec une ardeur à laquelle la vue de Jeannette donna un nouveau degré de force.

Quelque temps après, vers les vendanges, nous fîmes un autre voyage à Sacy, l'abbé Thomas, et mes deux camarades, Huet et Melin, qui furent si pénétrés de respect pour les auteurs de mes jours, qu'ils ne pouvaient finir sur l'éloge de leur bonté. En effet mon père et ma mère, voyant deux camarades, avec qui vivait leur fils, chez un autre fils

l'aîné de la famille, leur montrérent cette bonté campagnarde, qui n'a pas d'exemple dans les villes, où les manières sont toujours un peu contraintes. Ils me disaient, à leur retour : « Nous n'avons jamais » vu personne comme votre père et votre mère ; » ah ! si Fayel et Poquet étaient ici !... » Le nom de ces deux chers amis fit couler des larmes amères ! mais l'idée de Jeannette me revint, et elle me calma.

Huet était l'aîné des trois commensaux : il avait de l'esprit, le désir d'apprendre, et il était fort mécontent de ce qu'on ne lui enseignait pas le Latin. Le curé de Courgis, sans connaître J.-J. Rousseau (qui n'avait pas encore d'existence littéraire), avait les mêmes principes que cet écrivain inconséquent, sur l'étude des langues Grecque et Latine. Huet s'étant plaint à lui, le Janséniste répondit à ce jeune homme : « L'étude du Latin, mon enfant, » n'est pas nécessaire au salut. — Mais vous l'avez » appris, Monsieur le curé ? — Cela m'aurait été » préjudiciable, sans les grâces que Dieu m'avait » faites. — Dieu m'en ferait de même. — Il ne faut » pas le tenter. D'ailleurs l'étude m'était nécessaire, » pour ma profession. Mon cher ami, depuis que » j'ai l'honneur d'être ministre de notre sainte » Religion, je me suis efforcé d'oublier tout ce que » je savais de littérature profane, en me remplissant » de l'étude des Saints Pères, et j'y suis enfin par» venu (1). — Mais Monsieur Nicolas étudie ? —

(1) Le curé de Courgis avait des doutes, comme tous les

» C'est par déférence pour mes parents charnels, » que je m'y suis prêté » (jamais le curé n'a dit simplement, *mes parents*, en parlant de sa famille; mais toujours *mes parents charnels;* c'est que les *parents spirituels*, l'évêque, le supérieur du séminaire, le confesseur et ses confrères curés étaient bien davantage à ses yeux! La dévotion est donc quelquefois contraire à la nature?) « Aussi, je crains » beaucoup pour le salut de Nicolas! — Je voudrais » pourtant bien étudier! — C'est une tentation du » Démon. — Mais qu'est-ce que cela vous fait? — » Ma conscience y est engagée. — Vous me dites là » une chose étonnante! — Mais vous faites le raison- » neur! Taisez-vous. » Puis se radoucissant: « Vous » me remercierez un jour de mon refus. » Ainsi, le pauvre Huet se vit forcé de perdre le temps précieux de sa jeunesse, parce que la dévotion avait mis dans la tête du curé de Courgis, qui l'avait mis dans celle de Madame Brochan, la même absurdité, qu'une espèce de philosophie a mise, depuis, dans celle de l'éloquent atrabilaire de Genève! Les motifs du dévot et du philosophe paraissent d'abord différents; mais à l'examen, ils sont les mêmes: *inutile, temps perdu; lumières dangereuses*, etc.

---

gens d'esprit. Le moyen qu'il prit, pour les dissiper, fut d'anéantir en lui le raisonnement: la Bible lui tint lieu de raison, de physique, d'expérience. « C'est là qu'est tout ce » que je dois savoir, » disait-il. « Je suis ministre de la Reli- » gion: mon emploi est de croire, et de faire croire; je ne » serais pas même honnête homme, si je ne croyais pas. » Il y a du sublime dans cette façon de penser.

Pour Melin, le plus jeune de nous trois, c'était un polisson, dont la paresse était alors le seul goût, et qui depuis a eu tous les vices. C'était pourtant le favori! Huet était un raisonneur; moi, une imagination ardente et frivole. Si l'on veut savoir dans quelles dispositions mes frères étaient à mon égard, on va s'en former une idée, par l'exposition de leur conduite envers mes condisciples et moi. D'abord, il faut dire que le bon chapelain m'exhortait à l'étude; qu'étonné de mes progrès, il me louait quelquefois beaucoup, et que cela déplaisait à mes frères, qui eussent voulu qu'on m'eût découragé. Leur but était de me faire apprendre un métier (que ne m'avaient-ils laissé laboureur). Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils avaient encore, et d'avance, les idées de J.-J. Rousseau pour la menuiserie! Ces rapports singuliers, qui m'ont frappé depuis, m'ont donné pour l'*Émile* une insurmontable répugnance, que j'ai tâché de me déguiser à moi-même, en faisant l'*École des Pères;* mais j'ai toujours regardé ce livre comme une production dangereuse, où se trouvent beaucoup de bonnes choses, et dont le fond est vicié par le caractère de l'auteur, par son goût pour le paradoxe, par sa vertu sauvage, effet de son imagination ardente, et quelquefois déréglée (1). Les Presbytériens et les Jansénistes ont

(1) Je n'avais pas encore vu ses CONFESSIONS, ouvrage sublime, qui rend J.-J. Rousseau plus grand à mes yeux que toutes ses autres productions. Ses ennemis ont dit : « Ses

également une doctrine dure, atroce. Pourquoi, ah! pourquoi les Jésuites ont-ils combattu les uns et les autres en fous, en insensés, en misérables charlatans superstitieux? la raison est-elle donc étrangère à tout homme de parti? Mille fois j'ai été prêt à me jeter entre les bras des Jésuites, et toujours la droiture de mon sens et ma raison m'ont retenu!

Je reviens à l'exposition relative à mes deux camarades, pour ne plus parler que de moi... Huet et Melin me jalousaient, l'un par solidité, l'autre par imitation. Les barbares meurtriers de l'esprit et de l'âme de ces pauvres enfants, pour les consoler sans doute, et se les concilier, m'accablaient de ridicule et de mauvais traitements (1). J'étais honni, moqué, aux moindres fautes. On surchargeait ma mémoire : le matin, mes deux camarades avaient trois quarts d'heure, pour apprendre douze versets du *Nouveau*

» *Confessions* l'ont dévoilé. S'il y a dit vrai, c'est un monstre, » qui voulait justifier les plus grandes atrocités, entre autres » celle d'avoir perdu ses enfants : action abominable, puis- » qu'elle est contraire à la nature; exécrable par la justifi- » cation qu'en prétend faire l'auteur! Après une telle » infamie, il aurait dû se contenter de dire : *Je n'ai pu les* » *nourrir;* on n'aurait du moins eu pour lui que le mépris » attaché à l'incapacité. » Pur sophisme! l'aveu de la vérité est sublime.

(1) Pourquoi donc les avez-vous peints différemment dans la VIE DE MON PÈRE?... — Je n'ai pas menti : j'ai dit ce qu'ils font pour certaines gens, et surtout pour leurs paroissiens; je dis ici ce qu'ils ont été pour moi, pour Huet, pour Melin. Je ne mens jamais, quoiqu'il m'arrive ailleurs de réticer.

Testament, et deux leçons du *Catéchisme* du Diocèse : j'avais la même tâche, et en outre, dans le même temps, ma leçon de Particules, deux chapitres du *Catéchisme historique* de Fleury, une fable de Phèdre, ou une églogue de Virgile, ou un chapitre soit des *Selectæ e Veteri*, soit *e Profanis*, ou postérieurement une lettre Latine de Saint Jérôme, ou un chapitre de la *Cité de Dieu*, de Saint Augustin. (Ces dernières études vinrent dans un temps où l'on redoutait mon goût pour les auteurs profanes : que de sottise dans la piété! Mon frère aîné, un homme d'esprit, parut en venir jusqu'à la crainte puérile, que la lecture des auteurs classiques ne me rendît païen! C'était manquer de sens : un homme qui réfléchit, ne tombera jamais dans le polythéisme!) J'apprenais ma tâche entière en trois quarts d'heure; les exhortations de mes parents, le sentiment de ma pauvreté, l'image aiguillonnante de Jeannette surtout, me donnaient un courage au-dessus de mes forces naturelles. Non-seulement je voulais éviter les réprimandes d'un maître inexorable, qui semblait aimer à fouetter, mais je voulais savoir; Jeannette régnait en divinité sur mon âme : j'espérais de l'obtenir un jour, et je n'aurais pas voulu lui offrir un mari indigne d'elle, par son incapacité.

Cependant, comme on le verra dans peu, d'autres femmes que la touchante Rousseau m'inspiraient des désirs (ou plutôt, Jeannette ne m'en inspirait pas : présente, sa seule vue remplissait mon âme; absente, je ne désirais que sa vue). Mes désirs les

plus violents étaient excités par un objet que j'avais continuellement sous les yeux, la gouvernante : ce fut elle qui la première me fit connaître le remords! oui, j'éprouvai ce pénible sentiment qui nous tourmente, lorsque nous nous sommes abandonnés à des écarts qui blessent la délicatesse d'une passion vive, extrême. Mais les sens l'emportaient : ma dernière aventure de Sacy avait donné du jeu aux organes, et déterminé le cours des esprits; je souffrais, je brûlais, j'étais agité par la plus violente des tempêtes... (Est-il étonnant que les jeunes gens des villes soient perdus si tôt, eux à qui les occasions sont présentées sans cesse!)

Ce fut dans le temps de cette effervescence, que l'abbé Thomas ayant par hasard laissé ouverte une cassette, dans laquelle il renfermait quelques livres, tels que mon *Phèdre* Latin-Français, par la raison qu'on a vue, *Tibulle*, *Térence*, *Catulle*, *Martial*, *Ovide*, *Juvénal*, et quelques autres, j'y portai la main, et j'en tirai... *Térence*. Je me cachai à l'heure de la récréation, pour lire cet auteur. Il me transporta de plaisir. Ah! quelle différence, de la *Vérité rendue sensible*, et des *Anecdotes de la Constitution* Unigenitus, au premier comique de l'ancienne Rome! Je lus, je dévorai trois actes de la première pièce, l'*Andrienne*. J'y retrouvais les sentiments de mon cœur pour Jeannette; j'admirais le naturel, moi qui n'avais encore lu, la *Bible* exceptée, que de sottes bouffissures, ou des *idéalités;* ce fut ce beau naturel qui me frappa, qui me saisit! Depuis long-

temps, on jouait Molière à Paris; mais on n'en savait rien à Sacy. Cette lecture fit une heureuse révolution dans mes idées; elle me donna du goût. J'avais un avantage sur les jeunes gens de Paris, qui ont lu ou vu aux *Boulevards*, mille sornettes, avant de lire les bons modèles : moi, j'avais lu des fariboles, mais Jansénistes, et par conséquent raisonnées; où rien n'était paradoxe, où tout avait la démonstration rigoureuse des vérités mathématiques. Je n'avais donc pas le jugement faussé, comme nos petits persifleurs, comme nos ergoteurs de *Sorbonne* ou de *Saint-Sulpice;* ce fut sur une terre neuve que tombèrent les beautés du plus pur des Latins. Mais ce ne furent pas seulement les beautés de la diction, qui m'enchantèrent, ce furent les choses: j'adorai Térence en le lisant; durant mon interruption forcée, profondément recueilli en moi-même, j'admirais la beauté de son génie; et je me demandais comment l'esprit humain pouvait aller jusque-là ?

Le lendemain, à la dérobée, je repris mon *divin* Térence, et je continuai de lire; mon admiration croissait avec l'intérêt du drame; une noble ardeur m'enflamma : « J'en ferais autant », m'écriai-je, « étudions! Ah! si j'avais fait une pareille pièce, je » ne serais plus honteux, ni sauvage! J'irais trouver » le père et la mère de Jeannette; je leur dirais: » *Tenez, voilà ce que j'ai fait; et je vous demande votre* » *fille: je l'aime comme Pamphile aimait Glycérie; elle* » *sera heureuse avec moi, car je l'adorerai, et je vous*

» *ferai bonneur!* » Ces nobles idées me tenaient dans l'enthousiasme, et suspendaient les fonctions de deux de mes sens, la vue et l'ouïe, quand l'abbé Thomas survint par derrière, vit que je lisais, et reconnaissant que c'était son *Térence*, qu'il ne m'avait pas donné, me l'arracha des mains : « Ah! ah! » vous savez trouver les livres que je serre! » Il l'emporta; et moi, immobile de douleur, je me vis ôter un auteur adoré, le modèle sur lequel je comptais pour me former! On m'en privait au plus fort de l'intérêt, lorsque le poète avait mis en jeu toutes mes passions! Ah! quelle maladresse de la part de l'abbé Thomas! qu'il connaissait peu le cœur humain! Il ne fallait, pour éteindre la moitié du désir, que me laisser achever l'*Andriènne;* ou peut-être fallait-il me laisser lire les cinq autres comédies, qui sont bien moins intéressantes... C'est ainsi que, sous mes yeux, une mère imprudente, après avoir laissé traîner les *Liaisons dangereuses*, trouvant sa fille à les lire, lui arracha ce roman détestable, au milieu du IIIe volume. La fille, âgée de quinze ans (l'oserai-je dire!) le désirait avec tant d'ardeur, qu'un homme de quarante-cinq ans obtint d'elle la dernière faveur, à condition qu'il le lui apporterait. Elle l'acheva pour lors. Son désir satisfait, elle fut étonnée, effrayée de sa faute; elle fut au désespoir, et peu s'en est fallu qu'elle ne se soit donné la mort... O mères! soyez prudentes.

Je vis avec une amère douleur le Cagotisme renfermer mon Auteur chéri, dans la fatale cassette! et

depuis ce moment, j'y rêvai nuit et jour. J'ignorais le dénouement de la pièce; le croyant admirable, merveilleux, je me creusais la tête à l'imaginer, et me désespérais de ne pouvoir réussir. J'amalgamais l'histoire de Jeannette avec celle de Glycérie; la passion de Pamphile légitimait la mienne; Jeannette en fut plus aimée et j'eus plus d'ardeur pour le travail.

1749 Ce fut dans ce temps que, la tête échauffée, je tâchai de faire une comédie : mais je n'avais pas un modèle entier; je ne pouvais produire qu'un monstre. Je l'écrivis en Latin; mais ignorant l'art des vers, ce fut en prose. Cette fantaisie ne me fut pas inutile; j'écrivais avec chaleur! et à l'aide de mon excellente mémoire, je me servis de quelques expressions du poète Latin : car j'ai oublié de dire qu'en une seule séance, j'aurais eu lu toute la comédie, si, à chaque phrase, je n'avais comparé la traduction au Latin..... Ici quelqu'un m'arrête : — « Vous écriviez en Latin, et vous en étiez encore » aux rudiments? » Ne croyez pas, interrupteur, que j'étudiasse comme vos enfants, dans vos collèges; comme vous qui eûtes des parents sans âme, peut-être sans vertu; comme vous qui n'aimiez pas Jeannette, ni par conséquent l'étude; qui vous acquittiez de votre devoir, comme d'une corvée! comme vous, qui n'aviez pas lu trois actes et demi de l'*Andrienne!* Moi, j'avais vu à demi le chef-d'œuvre de l'esprit humain, une comédie qui mettait en jeu la passion toute-puissante de l'amour, et toutes les autres, sans en avoir vu le dénouement, qui les calme. Moi,

j'avais une bonne mère, qui montrait la joie la plus vive à mes moindres progrès, et la plus forte envie de me voir me distinguer. Moi, j'avais un père, qui ne parlait de son père qu'avec vénération, et qui nous entretenait sans cesse du plaisir qu'il trouvait à lui donner de la satisfaction. Moi, j'aimais, j'adorais Jeannette, et je ne lui avais jamais parlé! Je la voyais sans cesse m'aiguillonner, et me dire : « *Je suis belle, douce, remplie de qualités; je suis une* » *nymphe charmante! juge du mérite qu'il faut pour* » *oser m'espérer!* » Et j'étudiais, et j'apprenais autant en un mois, que vous en un an; on ne m'inculquait pas la science comme à vous : je l'aspirais avec une inconcevable avidité... Voilà pourquoi, au bout d'un an, je parlais et j'écrivais en Latin, avec une facilité qui faisait pleurer de joie et d'admiration le bon chapelain; mais qui ne satisfaisait pas également mes frères, toujours tremblants (disaient-ils) pour mon salut, et pressentant que j'avais de la disposition à faire des romans...

Et comment entretenais-je ma passion, en ne parlant jamais à son objet? En m'occupant sans cesse de Jeannette; en priant Dieu fervemment de me l'accorder! Je répétais tous les jours à l'église ma prière : *Unam petii a Domino*. J'avais une jouissance, dont peut-être jamais personne ne s'est avisé : le *marillier* ou sonneur, notre voisin, était vigneron; l'obligation de sonner midi le dérangeait de son travail : il obtint de l'abbé Thomas qu'un de nous le sonnerait. Les jeunes gens aiment les cloches;

mais moi, occupé de mon travail, je laissais Huet et Melin sonner jusqu'à satiété; ils s'en dégoûtèrent et se plaignirent enfin de ce que je ne sonnais jamais. On leur répondit qu'allant presque toujours à Saint-Cyr, il était juste qu'ils sonnassent au lieu de moi; cependant on m'y envoya. Je marquai de l'humeur par une grimace imperceptible; l'abbé Thomas, très clairvoyant parce qu'il m'observait, me dit avec sévérité : « Vous sonnerez midi tous les jours... » Il voulait mater en moi la chair et la nature, toujours rebelles, depuis le péché!... Le salut de mes camarades l'intéressait moins, apparemment... Dès la seconde fois, me voyant seul dans l'église, il me sembla que j'y jouissais d'une liberté qui demandait à s'exercer. « Voilà la place de Jeannette!..... » J'y cours; je m'y agenouille; je tressaille; mon cœur bat. Je m'appuie, comme elle s'appuyait; je palpe la place où elle s'asseyait; ce n'était pas un banc que je touchais... Je sortis content, plein de joie et d'ardeur. Le lendemain, j'attendis le midi avec impatience; l'ordre d'aller me vint; je me lève, je cours. Je m'agenouille avec empressement à la place de Jeannette; un sentiment plus vif avertit mon cœur; je me baisse, et je baise la pierre que foulaient ses pieds délicats. Dieu! quel plaisir pour un Janséniste d'environ quinze ans, déjà formé, concentré, réfléchi, dont le feu, contraint par des dévots, avait une énergie que vous ignorerez à jamais, pauvres avortons, Parisiens blasés avant d'avoir joui, énervés avant d'avoir des sens! Je redoublai de ferveur, en

récitant ma prière : *Unam petii*... (Hélas ! ce fut en vain)... Je chéris alors la commission de sonner midi; mais je le déguisai; je me faisais même illusion à moi-même sur mes motifs, et je me disais que je devais rendre de bon cœur ce petit service au pauvre Pinon le *marillier*... Étais-je heureux, honnête Lecteur, moi, qui, chaque jour, avais un délicieux midi à sonner? moi qui, chaque dimanche, devais avoir une délicieuse matinée, où je pensais librement à une fille chérie, et voyais lever le soleil? moi qui, pendant un prône fort long, avais les yeux fixés sur Jeannette Rousseau, sans pouvoir me rassasier de la voir? Ah! j'étais le plus heureux des hommes! J'étais si heureux, que j'avais le bonheur complet, car je ne cherchais pas même à voir de plus près, à parler à une maîtresse adorée.

Un jour d'été, par une longue sécheresse, nous n'avions plus d'eau dans notre grande pierre, pour arroser le jardin : l'abbé Thomas, jardinier en chef du *couril* de la cure, nous envoya, Huet et moi, chercher de l'eau. Le puits le plus proche était à l'entrée de la cour de M. Rousseau, notaire et maître d'école, père de Jeannette. Il n'y avait pas de corde; M. Stallin, oncle de la jeune personne, sur la corde duquel nous comptions, était absent. Quelqu'un me dit d'aller demander celle de M. Rousseau. Je revins auprès d'Huet, n'osant lui dire où était une corde, parce qu'il aurait fallu prononcer le nom de famille de M[lle] Rousseau; et je ne l'aurais pu sans bégayer, sans trembler, sans rougir, sans souffrir, en un mot,

le supplice du feu. De lui-même, il me dit qu'il apercevait Mlle Rousseau, et qu'il allait lui demander une corde... Tremblant, je le retenais par son habit. (Rassurez-vous, Lecteur, ce n'était pas de jalousie : j'éprouvais un autre sentiment ! je frissonnais de la hardiesse d'Huet ! « Il ose lui parler ! à ma déesse ! » à une fille que je n'envisage qu'avec le tremble- » ment, et non avec la hardiesse de l'amour ! ») Cependant Jeannette, qui avait entrevu notre embarras, cherchait la corde à puits ; elle nous l'apporta, et nous montra comment il fallait la placer... Je baissais les yeux, immobile, à demi caché derrière la poulie, tandis qu'Huet disposait la corde ; je voyais ses mains toucher quelquefois celles de Jeannette, qui l'aidait ; je n'enviais pas son bonheur ; ces mains délicates eussent été pour la mienne un fer brûlant ; ma respiration était comprimée ; je n'aurais pu parler, si j'en avais eu l'envie ;... et cependant le son mélodieux de quelques paroles prononcées par elle, charmait, ravissait mon oreille. J'entrevoyais sa taille de nymphe..... Non, personne ne l'eut comme elle. Les villageoises ne sont que des paysannes ; les élégantes des villes ne sont que des coquettes, Jeannette seule était une fille, dans toute la richesse de ce mot charmant, que depuis les sacrilèges Parisiens ont profané, en le forçant à signifier *catin*. Mais, par là même, ils contribuent à faire mieux comprendre l'idée que j'ai toujours eue de ce joli mot.

Je ne fus tranquille et ne devins capable d'aider mon camarade à tirer de l'eau, que lorsque celle qui

me troublait se fut éloignée... Devina-t-elle mes sentiments à mon trouble ? je le crois. Elle avait dix-sept ans ; elle ne me parla pas : d'où vient ne m'aurait-elle pas adressé la parole, comme à mon camarade, si elle n'avait pas craint d'augmenter mon embarras ? Et j'observai, depuis ce jour-là, qu'elle ne porta plus librement les yeux de mon côté, comme auparavant ; elle les baissait au prône.

Il y avait, dans la paroisse, deux filles aisées et dévotes, qu'on nommait les *Sœurs*, parce qu'elles faisaient gratuitement l'école des filles, et qu'elles visitaient les pauvres malades. Sœur Droin, l'une d'elles, un peu notre parente, avertit Marguerite Pâris, que pendant le prône, ou le sermon, j'avais toujours les yeux tournés du côté de M[lle] Rousseau. Marguerite me le redit avec bonté, en m'assurant que plusieurs personnes avaient fait la même remarque. Je rougis, je pâlis ; et dans ce moment, ma plus grande crainte ne fut, ni que mes frères, ni que personne de ma famille en fût instruit, mais que Jeannette sût que j'osais lever les yeux jusqu'à elle. Marguerite, qui avait été une belle brune, et qui était encore un tant soit peu coquette, quoique vraiment dévote, sourit avec finesse ; et comme elle se connaissait en passion, elle ne me dit que ces mots : — « Vous êtes » bien jeune ! » Celle qui pénétrait avec indulgence mes secrets sentiments, me devint chère ; elle avait quelquefois excité des désirs, et je ne sais quel tendre abandon s'y joignit.

Je connus la jalousie quelques semaines après.

Jeannette fut marraine : elle eut pour compère le jeune Droin, fils du procureur fiscal. En l'apprenant par Marguerite, je sentis un serrement de cœur. J'allai cependant voir le baptême; mais de loin. J'observai tout, et dans le fond de mon âme, je me disais ce que j'ai lu depuis tant de fois dans les romans :

« Connaît-il comme moi le prix de celle qu'il ap-
» proche ? Sentira-t-il, comme je le sentirais, le bon-
» heur d'être son mari ? Ah ! Jeannette ! adorable
» Jeannette ! serez-vous aimée comme vous méritez
» de l'être et comme vous le seriez par moi ! » Des larmes coulèrent : elles était amères, comme jamais je n'en versai ! La jalousie redoubla mon amour. Mais je crus m'apercevoir, à la conduite de Droin, que c'était une de ces âmes de bois, comme il en est tant. La façon dont il regardait Jeannette, dont il lui parlait, était commune : ce n'est pas ainsi que je l'eusse regardée ! Avec quel ravissement !..... J'appris ensuite, par Marguerite Pâris, que Jeannette n'était pas un parti assez riche pour lui. Et ce fut ce qui me consola. J'adorais la belle Rousseau : mais je la désirais pauvre; j'aimais à nourrir l'idée, qu'un jour, elle devrait tout à mon amour, à mes talents; et malgré mon attention sur moi-même, la joie se peignit si visiblement sur mon visage, que Marguerite s'en aperçut; mais, aussi prudente que pudique, elle garda le silence.

J'étais absolument formé; des actes de virilité non fréquents, mais assez multipliés, m'avaient

donné l'usage et rendu mes sens brûlants. J'étais souvent la semaine entière sans voir une maîtresse idolâtrée, qui m'inspirait l'amour de la vertu; à la vérité, je m'enflammais l'imagination pour elle, en allant sonner midi : mais au retour, je voyais Marguerite, fille de quarante ans, j'en conviens, mais fraîche comme une dévote, ou plutôt comme une fille qui, ayant de la fortune, n'avait jamais souffert du besoin. D'ailleurs, on sait que cet âge, dans les femmes, n'est pas un obstacle aux désirs pour les jeunes gens qui arrivent à la puberté; il semble même que la nature les porte de préférence vers les femmes faites, non pour aimer tendrement, mais pour jouir. Marguerite Pâris était bien faite, propre sur elle et dans ses alentours; elle se coiffait avec goût, et précisément comme Mlle Rousseau; ses chaussures venaient de Paris, et avaient la grâce de celles de nos jolies femmes; si elle était en sabots, ils étaient bien faits et à talons élevés. Le jour de l'Assomption, elle avait des mules neuves de maroquin noir, dont les coutures conservaient leur éclatante blancheur, avec un talon mince, qui affinait encore la jambe la mieux faite; celle-ci était couverte d'un bas de fin coton, à coins bleus. Mes yeux se fixèrent malgré moi sur le joli pied de Marguerite; je ne pouvais les en détourner... Il faisait très chaud; après vêpres, la gouvernante se déshabilla et se mit en blanc : sa jupe écourtée laissait voir le bas de sa jambe. Je me trouvai dans une situation semblable à celle où, quatre ans aupara-

vant, m'avait mis la Nannette à Mme Rameau; elle était encore plus décisive, ayant passé l'époque où la voix change et devient mâle; le rasoir m'était déjà nécessaire... Marguerite s'aperçut de mon attention sur elle, et cette bonne fille en parut flattée. Elle savait que j'avais une passion dans le cœur; elle la regardait comme un malheur pour moi, et craignit que je ne souffrisse autant, en adorant la fille, qu'elle avait elle-même souffert en aimant le père. Une distraction lui paraissait avantageuse et elle n'était pas fâchée d'y contribuer. Nous étions seuls, mes camarades jouaient; l'abbé Thomas était occupé; moi j'étudiais à ma petite table, auprès de la fenêtre. Non loin de moi, Marguerite épluchait une salade, les jambes croisées, et me montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet, et sa jolie mule ne tenant à son pied que par la pointe. Mon imagination allumée, mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... Je ne pus résister au frottement machinal (soit que la Nature voulût un soulagement nécessaire, soit que l'irritation seule l'amenât). Je me lève dans une ivresse de fureur; je vais à Marguerite... Elle ne s'effraya pas : — « Mon cher enfant », me dit-elle avec douceur, « qu'avez-vous? Eh bien! eh bien! que » voulez-vous? » Je ne répondis pas, mais je lui tenais les mains, que je serrais, sans faire aucune autre entreprise. Elle se troubla pour lors en voyant mes regards effarés : — « Monsieur Nicolas! vous » vous trouvez mal?... Je vais vous donner de

» l'eau. » Je la contins fortement sans lui répondre, en la serrant dans mes bras à l'étouffer. Elle craignit que je ne redoublasse d'efforts par la résistance; elle me pressa contre sa poitrine... Je n'avais plus de force, un nuage couvrit mes yeux, mes membres défaillirent; je serais tombé, si Marguerite ne m'avait soutenu. C'était la première fois que cette crise m'arrivait, sans copulation et sans que je perdisse entièrement connaissance. Ravi de l'avoir sentie tout entière, je me dis à moi-même : « Je » suis homme enfin ! » Et Jeannette fut encore le principal motif de ma joie : « Je pourrais être le » mari de Mlle Rousseau. » Je revins de mon trouble excessif, et Marguerite, me voyant calme, me fit des remontrances, quoiqu'elle ignorât (du moins je l'imagine), tout ce qui venait de m'arriver. Je lui protestai que c'était une sorte d'égarement involontaire; que je m'étais trouvé hors de moi, je ne sais comment, et que j'avais été bien éloigné de vouloir lui faire du mal. Elle m'en parut persuadée, car elle sourit. Elle me demanda ensuite : — « Quoi donc » vous a mis dans cet état ? — Il faut, » lui dis-je, tant j'étais encore innocent, « que ce soit la vue de » votre mule et de votre jambe, car je ne pouvais » m'empêcher de les regarder, quand cela m'a pris : » j'étais comme un oiseau que charme une vipère : » Il sent le danger et ne peut le fuir. — Mais si » vous aimez Jeannette Rousseau ?... » Ce mot fut un coup de foudre. Une sorte de frisson me prit; je devins glacé. Le *Salut* vint à sonner, et j'y allai.

Ce fut là que, recueilli, je rougis de mon action, tout involontaire qu'elle était; elle eut même, sur mon imagination et sur mes organes, des suites singulières. Pour empêcher le retour de l'émotion trop vive occasionnée par la jambe et le pied voluptueux de Marguerite, j'étais obligé d'avoir recours à mon antipathie pour le sang, en me représentant un soldat furieux, qui passait son épée au-travers du corps de Mme Chevrier ou de quelque autre jolie femme du bourg. (Ainsi que le contre-poison physique est un vrai poison, de même, j'avais recours à un objet de mort pour contre-balancer la surabondance de vie qui se manifestait en moi : le moral et le physique sont calqués l'un sur l'autre). Mais à l'exhortation, faite en chaire par le curé, j'eus un remède plus efficace, la vue de Jeannette : la belle, la modeste Rousseau ramena le calme dans mes sens : jamais elle ne les avait troublés; son pouvoir s'exerçait sur la partie la plus noble de moi-même, elle m'inspirait toutes les vertus, jusqu'à la chasteté ! Je ne vous en impose pas ici, citoyen lecteur : si je voulais mentir, ou seulement taire la vérité, vous n'auriez pas les dernières pages que vous venez de lire.

Ce qui m'était arrivé le jour de l'Assomption, fait époque dans ma vie. Depuis cette crise, la première que j'eusse parfaitement sentie, je continuai d'aimer Jeannette aussi purement et sans songer à ses faveurs ; je l'aimais, indépendamment de tout autre plaisir que celui de l'aimer. Mais après huit jours

de sagesse, les autres femmes recommencèrent de m'inspirer des désirs; et Marguerite étant continuellement sous mes yeux, ayant ce charme d'un joli pied, auquel j'étais sensible dès l'enfance, ce fut le désir de ses faveurs qui me dévora.

Cette bonne fille, qui mieux que moi-même lisait dans mon cœur, n'était ni une libertine, ni une dévote hypocrite; c'était une âme droite, pure, excellente; elle me traitait en mère : son cœur était sensible; elle avait aimé, elle avait été aimée, sans aimer (car j'ai su qu'elle avait inspiré, dans son printemps, une si forte passion à un jeune homme, qu'il était mort d'amour et de regret de ne pouvoir l'emporter sur son rival, le père de Jeannette) : elle connaissait le sentiment nouveau qui m'agitait : aussi employait-elle envers moi les ménagements les plus adroits et les plus obligeants. La différence de nos âges lui donnait de la sécurité; sa conduite d'autrefois la rendait indulgente, car elle avait bien pleuré l'amant qu'elle n'avait pas eu et l'amant dont elle avait causé la perte, l'un par amour, l'autre par bonté. Elle ne voulut jamais se marier ensuite, et elle dit un jour à quelqu'un par qui elle était pressée : « Il n'y avait que deux hommes pour moi : » j'aurais pris l'un, parce que Dieu l'avait rendu si » agréable à mes yeux, que je ne pouvais m'empê» cher de l'aimer, et j'aurais, à son défaut, accepté » l'autre, parce que Dieu m'avait rendue si agréable » à ses yeux, qu'il ne pouvait s'empêcher de m'ai» mer. Ils ne sont plus pour moi; je ne serai plus

» pour personne. » On voit que j'étais heureusement tombé, pour ne donner ni dans le libertinage, ni dans le découragement, occasionné par un excès de sévérité, qui aurait pu me conduire au vice infâme de la mast... Mais n'allons pas trop vite aux événements importants; tout est lié dans mon histoire; les causes se développent successivement par les effets, et les plus petites en apparence ont quelquefois eu les suites les plus sérieuses.

On sait que j'allais souvent en campagne, pour les affaires de la maison; qu'en sortant du presbytère, une agréable chimère de mariage avec Jeannette s'emparait de mon imagination. Un jour, en passant devant le château auprès duquel était la maison de Mlle Rousseau, je l'aperçus assise avec sa cousine Stallin : elles travaillaient de l'aiguille. J'entrevis le joli pied de Jeannette. Ah! comme ce charme surpassait tout ce que j'avais admiré jusqu'alors! Je rougis en saluant gauchement; je ne savais ce que j'étais, ce que faisais. Je reviens sur mes pas, comme si j'eusse oublié quelque chose; j'entre dans la chambre de Marguerite, l'imagination embrasée. La gouvernante n'y était pas, j'aperçus ses mules; je soupirai : « Que cette mule serait » jolie dans le pied de Jeannette!... » J'en pris une, je l'emportai, je partis. En repassant, je ne vis plus Jeannette. J'en fus presque bien aise; le plaisir que me donnait la vue de cette fille était, lorsque j'étais vu, trop brûlant, et toujours accompagné de peine; je le redoutais comme une jeune et timide

beauté craint, le soir de ses noces, le jeune époux qu'elle aime... En chemin, j'admirai cent fois le bijou dont je m'étais emparé. Je me rappelais, avec trouble, l'émotion du jour de l'Assomption, et cette idée aurait pu être dangereuse, sans le souvenir, plus prochain, de la vue du pied de Jeannette. C'était la veille de la Vierge de Septembre. Le soir, à mon retour, je ne pus remettre la mule de Marguerite. Le matin, j'allais à Saint-Cyr pour notre provision. A mon arrivée, j'allai prendre à déjeuner; je trouvai Marguerite inquiète, cherchant la mule qui lui manquait... Je tremblai qu'elle ne découvrît ma singulière fantaisie!... Je tirai adroitement la mule de ma poche, et je la laissai tomber dans le coffre en passant : lorsque je fus à la porte, Marguerite me regarda, comme si elle avait voulu m'interroger; enfin elle se retourna et vit la mule : elle ne fut pas la dupe, mais elle ne comprenait pas le motif que j'avais eu de la prendre. Elle s'en para donc; car c'était une vraie parure...

Après les vêpres, nous nous trouvâmes encore seuls; mais elle évita ce qui m'avait excité le jour de l'Assomption... J'allai prendre à goûter. — « Avouez- » moi une chose », me dit-elle; « que vous aviez ca- » ché ma mule? » Je rougis; mais je ne mentis pas; je dis la vérité. — « Pauvre enfant! » me dit-elle, « je » vous excuse! car je vois par là que vous seriez ca- » pable d'en faire autant pour Jeannette, que Louis » Denêvres » (c'est le nom de l'amant que son indifférence avait mis au désespoir)... « en a fait

» pour... une autre... Il faut prier le bon Dieu qu'il
» vous délivre de ces pensées; et soyez sûr que je
» prierai Dieu pour vous, Monsieur Nicolas! Il ne
» faut pas que vos frères se doutent de rien : tout
» serait perdu! Ils ne vous aiment pas, à cause de
» la différence de mère, et ils ne cherchent qu'une
» occasion de vous renvoyer ou de vous faire dis-
» continuer vos études. Ainsi, observez-vous!...
» Pauvre garçon! quelle âme vous avez, et que vous
» aurez à souffrir!... Si, au lieu de Jeannette, qui
» pourtant m'est chère au delà de toute expression,
» mais qui est d'une famille fière et mal disposée
» pour M. le curé, à cause du procureur fiscal Droin,
» qui ne l'aime pas; si, disais-je, vous aviez eu pris
» les mêmes sentiments pour Marianne Taboué, ma
» cousine et ma filleule, qui est plus jeune et pres-
» que aussi jolie que Mlle Rousseau, mieux propor-
» tionnée à votre âge, puisqu'elle n'a pas encore
» quinze ans, quoique grande comme vous la voyez,
» j'aurais mitonné cela tout doucement, jusqu'à ce
» que vous eussiez été tous deux en âge. J'aurais un
» jour parlé à vos parents, et en lui assurant ce que
» j'ai, qui est un assez joli petit bien, je parviendrais
» peut-être à réussir... Mais il n'y aurait pas moyen
» avec les Rousseau; ils ont une fierté (que je ne
» saurais désapprouver); et puis, comment dote-
» rais-je la fille d'un homme qui... On en jaserait. »
J'étais encore un enfant; j'avais des sens impétueux, que Marianne avait quelquefois émus; j'avais ce goût du mariage, commun à tous les nouvellement

pubères; enfin, j'étais un peu intéressé, comme tous les paysans, et quoique violemment épris, je ne sentais pas encore toute la force de mon attachement pour Jeannette. (Lecteurs, accoutumés aux symétriques vraisemblances des romans, ceci vous déroute; mais je vous préviens qu'il faut vous y accoutumer). — « Oh! sœur Marguerite! » m'écriai-je, « que vous êtes bonne!... Oui, je vais » aimer votre filleule : elle est très jolie, je vous » assure! très aimable!... Ne trouvez-vous pas » qu'elle ressemble beaucoup à Mlle Rousseau? — » Eh! sans doute! sans cela serait-elle très aimable? » — Oui, oui, bonne Marguerite!... Je me suis » déjà dit cent fois que, si je n'avais pas vu Jean» nette, c'est Marianne que j'aurais aimée. » Marguerite sourit : — « Je suis sûre que vous lui diriez » à elle-même un jour, si jamais elle était votre » femme : Oh! comme je vous aimerais, si jamais » je n'avais vu Jeannette! » Je pensais réellement que je serais heureux avec Marianne; et voici la cause de mon erreur : ne parlant jamais à Jeannette, ne l'osant, ne le pouvant pas même, mon amour n'avait pas cette assurance, que donne la communication libre entre deux cœurs qui s'électrisent mutuellement. Cette passion d'ailleurs me faisait souffrir; elle ne disait rien à mes sens. Je désirais d'aimer Jeannette, de la rendre heureuse, de lui être dévoué, quand elle serait ma femme, plutôt que d'en être aimé : mais, dans ce cas-là même, mon imagination ne me représentait seulement pas

l'idée d'un baiser. Ce n'était pas innocence; mon imagination avait déjà plus d'une fois été libertine : j'aimais Jeannette, non comme j'avais aimé Julie Barbier, non en sœur, non pas même en amie, mais... de quel terme user pour me faire entendre? car je ne l'aimais pas non plus en déesse, quoique j'aie employé ce terme; je l'aimais par un penchant vif, puissant, par besoin, par un secret pressentiment que le bonheur complet était avec elle, parce qu'elle était le complément de ma propre existence. Dix ans plus tard, il aurait fallu l'obtenir ou mourir : à l'âge que j'avais alors, mes facultés, mon cœur, mon esprit, tout moi-même n'était pas assez formé pour sentir la force de mon attachement. Est-il étonnant que je saisisse avidement la première occasion de sacrifier une passion qui ne flattait presque pas mes sens, qui laissait le tempérament en repos, à une autre, où j'entrevoyais des jouissances convenables à mes facultés commençantes?... Marguerite ne me promit rien; elle me trouva le caractère trop peu solide encore.

Au salut, immédiatement après mon entretien avec Marguerite, je m'efforçai d'être infidèle à la jeune Rousseau : mes regards se portèrent sur Marianne et je fis, en son honneur, une chimère de mariage. La gouvernante m'observait. Mlle Taboué était grande, svelte comme on l'est à seize ans; d'une grande blancheur; modeste comme Mlle Rousseau. Elle me donna des désirs et m'inspira des pensées obscènes; je sentis que, devenue ma femme, je

ne l'aimerais pas purement, mais uniquement pour la jouissance. Ajoutant à tout cela ma reconnaissance envers Marguerite, j'associais l'idée impudique de la posséder, à celle de posséder Marianne... Toute autre espèce d'amour m'égarait; la belle Rousseau était la seule qui me fît aimer avec innocence... Mais, avant d'aller plus loin, il faut éclairer davantage le Lecteur, relativement à Marguerite.

Quelles étaient ses dispositions à mon égard? De l'amour; mais un amour maternel et tendre. Elle ne pouvait douter qu'elle ne m'eût inspiré des désirs fort vifs! elle en fut touchée, reconnaissante : une vieille fille, quelque sage qu'elle soit, peut-elle être insensible pour un jeune homme qui rend un ardent hommage à ce qui lui reste d'attraits? Il rappelait à son cœur un double souvenir : celui de M. Rousseau, qu'elle avait tendrement aimé; celui de Louis Denêvres, qui l'avait adorée et qu'elle avait regretté trop tard! C'est par reconnaissance, et en se ressouvenant de ce qu'elle avait elle-même éprouvé, que cette fille sensible voulait me garantir des tourments d'un amour malheureux. Mais elle m'observait : elle espérait lire dans mon cœur, beaucoup mieux par mes yeux que par mes paroles, et c'était d'après la certitude qu'elle voulait agir. Il faut encore ajouter un mot : c'est qu'elle avait pour confesseur M. le chapelain, mon bon ami, et j'oserai presque dire mon admirateur; sûrement entre eux ils parlaient de moi, et les sentiments de l'un fortifiaient ceux de l'autre.

D'après ma conversation avec Marguerite et les

désirs que Marianne m'inspira au salut, je me crus victorieux de mes sentiments pour Mlle Rousseau. L'espérance et la réalité me décidaient pour la première; la hauteur des parents de la seconde augmentait ma timidité, déjà extrême, à leur égard; ceux de Marianne étaient de bonnes gens. Mon petit plan s'arrangeait à merveille dans ma tête, lorsque mes regards se dirigèrent machinalement sur la belle Rousseau. Grand Dieu! qu'elle était touchante! Il semblait que l'Amour irrité contre moi l'eût environnée de tous les charmes... Il se fit dans mon âme un bouleversement universel : « Ah! pardon! par» don! » disais-je tout bas, « unique objet de mes » vœux! Je sens que je ne puis adorer que vous! » Et depuis cet instant, mes regards ne purent se détourner de Jeannette; je ne pus les ramener sur Marianne. Marguerite me jugea facilement : elle me reparla quelquefois de sa filleule, mais elle se garda bien de lui parler de moi.

Je demeurai quelque temps dans une situation flottante en apparence; dévoré de désirs pour toutes les jolies femmes du bourg, telles que celles déjà nommées. Mon imagination embrasée me donnait quelquefois un sérail, composé de Marianne, d'une jeune Bourdillat, fille d'un marguillier, de sa mère encore jolie, et que je voyais quêter, de Mme Chevrier, de Mme Droin, seconde femme du procureur fiscal, de Mlle Droin, sa belle-fille, dès lors amante, et depuis femme du jeune Rousseau, frère de Jeannette; de quelques filles du catéchisme, une jeune

Nollin, une Jeannin, une Adine, une Cady, une Pinon, etc., au nombre de douze (car il n'en fallait pas moins à mon appétit). Mon imaginative s'égarait dans un labyrinthe d'obscénités, en m'occupant de toutes ces odalisques. La demoiselle de Courtives, de Chablis, pénitente de mon frère, excitait encore plus ma lubricité par sa fraîcheur; son habillement, sa blancheur, et une aventure de viol qui lui était arrivée (1), me rendaient quelquefois furieux de luxure. Mais le cœur n'était pas intéressé le moins du monde; et je croirais inutile de parler de ces turpitudes s'il n'était pas nécessaire, pour le développement des ressorts de mon cœur, de les faire marcher sur la même ligne que ma passion pour Jeannette Rousseau, passion si différente, que si ce n'était pas dans mon cœur qu'elle a eu lieu, dans le même temps, je ne pourrais en croire le récit fait par un autre... Mais il était une fille qui excitait encore plus mes désirs que celles de mon sérail imaginaire, à cause de ses beaux restes, de son goût, de sa propreté, de sa jolie chaussure, de sa fraîcheur, de son ton affectueux, de sa bonne volonté pour moi, des occasions fréquentes de la voir seul à seule, de l'entretenir de mes sentiments, de lui parler des jeunes filles, Jeannette et Marianne : on voit que c'est de Marguerite qu'il est question. Un soir, elle arrivait d'Auxerre, où elle avait été pour les emplettes de la maison : on m'envoya au devant d'elle pour diriger sa mon-

(1) *Année des Dames* : Chablis.

ture, l'âne curial, très têtu, très fort et très beau dans son espèce. Je courus au devant de ma chère confidente, avec tout l'empressement d'un fils qui vole au devant d'une mère chérie. Je la trouvai dans la vallée de Montaléry, et je lui fus d'un grand secours, à la montée de la colline en chapiteau, qui amène au tertre de Courgis. Parvenu au-dessus, je priai Marguerite de remonter sur Martin; elle fut obligée de s'appuyer sur moi. Je sentis un léger frémissement de plaisir. Elle s'assit, et j'arrangeai ses jupes sur ses jambes; je touchai son pied; mon cœur palpitait... Sœur Marguerite voyait mon émotion; elle en souriait. Elle me reparla de Jeannette : elle m'assura que c'était Mlle Rousseau que j'aimais. A cela, je répondis par une confidence bien sincère : je lui exposai mon âme toute nue, le genre de mon attachemeut pour la belle Rousseau, celui de mon goût pour Marianne; j'allai jusqu'à lui parler de ce que m'inspiraient les autres femmes. Elle parut un peu surprise de l'étendue de ma confidence! Enfin, il fut question d'elle, et mes expressions furent brûlantes. Nous descendions le tertre; la rapidité de la colline m'obligeait à tenir le panier opposé à celui où Marguerite avait ses pieds; je lui prenais de temps en temps la taille pour la soutenir aux demi-faux pas que faisait Martin. Elle était rouge comme une rose, à ce que j'entrevoyais de profil. Elle n'eut pas le loisir de me répondre, attendu que l'abbé Thomas, qui était venu voir le champ curial, nous joignit à l'improviste... Après souper, tout le monde sortit,

pour aller prendre l'air dans le jardin; Marguerite alla dans la chambre du curé pour lui rendre compte de ses commissions particulières; je saisis cet instant... Il est des écarts qui ne peuvent se raconter : mais si je ne les faisais pas entrevoir, certains événements deviendraient invraisemblables ou l'effet de la folie : on jugera par ce qui va suivre si j'ai dû y préparer. Ce fut à la jolie chaussure, qui venait de m'enchanter aux pieds de Marguerite, que je m'en pris...

Dans le temps où les désirs que m'inspirait cette bonne fille étaient dans leur plus grande effervescence, elle fit à la ville un autre voyage. Il fut décidé par mes frères, d'après la peine que Martin avait faite à la pauvre sœur, à son dernier voyage, qu'elle serait accompagnée par l'un de nous. Elle ne voulut pas de Melin; on ne se soucia pas de lui donner Huet, à qui l'on avait à reprocher des imprudences majeures, avec son jeune et joli camarade. Ce fut donc moi qui fus nommé. La sœur se para d'une manière qui me prouva que les femmes sur le retour, quand elles ont été jolies, savent à merveille prendre leurs avantages, et repousser dix ou quinze de leurs années. Marguerite, avec un bagnolet de fine mousseline sur la tête, la taille pincée par un corset à baleines souples, recouvert d'un casaquin juste de coton, plus blanc que l'albâtre, un tablier de toile à carreaux rouges, une jupe de soie gorge de pigeon, chaussée en souliers de maroquin noirs, à talons hauts et minces, avec des boucles à pierres, ne

paraissait pas trente ans; son agréable figure, que les chagrins de l'amour avaient tirée, se rafraîchissait par un sourire rajeunissant, qui n'excluait pas une intéressante langueur; ses grands yeux noirs étaient doux et brillants... Et j'avais l'âge où rien de tout cela n'échappe... Une chaise, que je mis à la porte, la fit monter commodément sur Martin, et je marchai à côté d'elle pour empêcher de vaciller le panier où posaient ses pieds. A la descente du vallon de Montaléry, elle fut obligée de quitter sa monture : je la reçus dans mes bras; je la soutins embrassée par la taille en descendant; je la portais presque. Arrivés dans le vallon, j'eus le plaisir de la voir marcher sur la pelouse, de cette manière voluptueuse et dégagée à laquelle contribue tant la hauteur des talons dans les femmes parfaitement bien faites... Elle remonta, aidée par le talus d'un ancien étang. Je l'arrangeai comme la première fois; mes mains brûlantes erraient sur ses pieds, sur le bas de sa jupe; elles les quittaient avec crainte, et j'y revenais à tout moment sans le vouloir. Nous causâmes; le chemin n'avait plus rien de difficultueux jusqu'à la ville. Marguerite, pour faire diversion, me parla de Marianne. Je lui répétai ce que je lui avais avoué quelque temps auparavant, et je le confirmai par l'étude que j'avais faite postérieurement de mes dispositions. La sœur nomma Jeannette la première, c'est-à-dire avant que j'en parlasse. Je rougis, je baissai les yeux; je retirai mes mains du panier. — « Ah! que vous » l'aimez! » dit Marguerite en souriant. — « Oui, je

» l'adore; c'est le terme... O ma chère sœur Mar-
» guerite! un jour, je vous prierai de... — De?...
» Mais je vous entends, et je vous dirai quelque chose
» un jour... A vous parler vrai, j'aime autant la
» jeune Rousseau que ma filleule, et... peut-être
» davantage; je ne vous le cache pas : puisque vous
» êtes sincère avec moi, je dois l'être avec vous. Je
» ne puis m'empêcher d'aimer tendrement la fille
» d'un homme qui me fut cher, et qui n'eut jamais
» de torts volontaires avec moi. Ainsi, quant à ce qui
» me regarde, je vous approuve. Oui, vous aimez
» comme il faut aimer, et comme il est rare qu'on
» aime! et l'on est toujours heureux avec une femme
» quand on l'aime de cette manière. Mais, déguisez
» avec tout le monde, même avec votre maîtresse :
» s'il faut la prévenir, je la préviendrai en temps et
» lieu. » Je me jetai sur la main de Marguerite, que je baisai dix fois; en la quittant, cette main, elle était mouillée de mes baisers et de mes larmes! Sœur Marguerite, émue et voulant me distraire, me rappela que nous avions l'heure canoniale de Primes à dire. Nous nous recueillîmes, et en qualité d'homme je commençai : la sœur dit alternativement son verset, et moi le capitule, l'oraison, et tout ce qui est du ressort du célébrant. L'heure canoniale achevée, nous reprîmes la conversation. Marguerite la mit sur ma famille, sur mon père, sur les vues de mes parents à mon égard, sur le bien que chacun de nous pouvait espérer. Je répondis à tout, d'après ce que je savais : — « Nous ne serons pas riches, nous

» sommes trop d'enfants : c'est pourquoi je sens qu'il » faut bien travailler et ne pas perdre mon temps » pour me faire mon sort à moi-même. » Marguerite leva les yeux au ciel en détournant un peu le visage, et dit tout bas : « Quel meurtre ! Je vois bien que » tous les hommes sont hommes et les dévots plus » que les autres. Ah ! » ajouta-t-elle tout haut, « j'apprends bien tard à connaître le monde !... Mon- » sieur Nicolas ! je vous approuve de vos sentiments ; » ils sont bons, mais prenez garde aux imprudences ! » car si vous en faites, vous n'étudierez plus. Il est » inutile de vous en dire davantage, et pour tout » autre j'en aurais trop dit. » Ces entretiens et deux heures canoniales que nous récitâmes encore, Tierces et Sextes, nous conduisirent innocemment à la ville.

Marguerite commença par expédier les affaires qui regardaient M. le curé ; ensuite elle s'occupa de ses emplettes particulières. Nous allâmes, pour cet effet, chez une marchande mercière Janséniste, à laquelle la gouvernante donnait sa pratique. Cette marchande, appelée Mme Jeudy, nous retint à dîner ; c'était une épreuve d'autant plus cruelle pour ma *sauvagerie* que cette dame Jeudy avait une fille charmante (1), nouvellement mariée à un jeune Janséniste de Clamecy, et une grande nièce très bien faite. Les jeunes époux vivaient à la maison sous les

---

(1) C'est l'héroïne de la LXXIIIme Contemporaine, dans le XIIIme vol., intitulée *Le Mariage enfantin*.

yeux de leur dévote mère et ne pouvaient ni se parler dans la journée, ni coucher ensemble sans sa permission. Je fus placé entre la jeune et belle Sophie Jeudy et sa cousine, Marguerite était de l'autre côté de Sophie; Mme Jeudy ensuite, puis le pauvre mari. Une jeune et jolie cuisinière, appelée depuis Marianne Cuisin, nous servait. La beauté de Sophie m'interdisait d'autant plus, que je l'admirais davantage : je n'étais jamais timide avec les personnes inconnues dont je ne me souciais pas; je palpitais de désir à la vue de ces charmes délicats; je ne pouvais presque manger. On appelait encore Sophie, quoique mariée, Mlle Jeudy (il faut avouer qu'il n'est que les *honnêtes gens*, ainsi que les Jansénistes s'appelaient entre eux, pour ces procédés-là!), ou simplement Sophie : je trouvais ce nom charmant! mon imagination travaillait, travaillait! J'étais brûlé d'un feu couvert qu'excitaient les tendres appas de Sophie, et tout à la fois aise et fâché de dîner dans cette maison. « Qu'elle est jolie! » pensais-je; mais je ne sentais que des désirs... Enfin, le dîner et la gêne finirent, et avec eux le plaisir de regarder en dessous la provocante Sophie. Mais en sortant de table, j'aperçus à une porte, du côté de l'horloge, une jeune personne encore plus belle que Sophie, puisqu'elle ressemblait à Jeannette et qu'elle m'inspira les mêmes sentiments : c'était une jeune et grande fille, fluette et joncée, pâle, mais dont la forme du visage avait une douceur, un charme inexprimable; sa vivacité, son rire charmant, cet air de ville, aussi séduisant

pour les campagnards que l'air de cour l'est pour les citadins, ou que la naïveté villageoise l'est quelquefois pour un courtisan, son air de ville et ses autres attraits m'enchantèrent. « Ah! que les filles sont ici » jolies! » pensai-je... « mais... Jeannette est un » ange!... » La jolie personne joncée me fit oublier Sophie, mais la volupté excitée resta. Quant à sa rivale, elle doit faire un rôle intéressant quelque jour.

Nous partîmes d'Auxerre vers les quatre heures : c'était pour arriver avant sept à Courgis, c'est-à-dire à la fin du jour. J'avais peu mangé. Nous avions une petite halte que le dîner de Mme Jeudy avait épargnée. Après avoir quitté la route nouvelle, un peu au delà de Saint-Gervais, nous dîmes nones et vêpres; ensuite, nous causâmes. Nous étions alors à Labrosse, partie de la paroisse de Quenne. Marguerite me parla de Mme Jeudy, de sa fille Sophie et de sa grande nièce. Elle me conta que cette dernière, âgée de vingt-six ans, était autorisée à traiter fort durement sa jeune cousine et son mari, dont on l'avait établie la surveillante. La bonne gouvernante, en m'apprenant en quoi consistait la gêne imposée aux nouveaux époux, désapprouvait la conduite de la mère; elle me dit naturellement qu'elle était fort surprise que M. le curé (mon frère), qui était son confesseur, n'exigeât pas d'elle qu'elle en tînt une autre. « Mais ils ont tous de singulières idées! » ajouta-t-elle; « il semble, à les entendre, que le » mariage soit un péché; et cependant c'est un

» sacrement... Le mariage de Mlle Jeudy a été fait par
» le père, malgré la mère, qui voulait que sa fille
» restât dans le célibat. Malheureusement, il est
» tombé malade le jour même de la célébration, et il
» n'en est pas relevé. La mère avait aussitôt prévenu
» toute intime communication entre les nouveaux
» époux; elle voulait renvoyer son gendre chez ses
» parents, mais les arrangements avaient été faits
» auparavant par écrit; il fallut qu'elle les tînt malgré
» elle; mais elle marque une dureté!... Le pauvre
» gendre, lui, reste, parce qu'il aime sa femme.—Ah!
» oui! » dis-je naïvement, « il a bien raison! mais
» peu m'importerait, à moi, si j'étais le... de... J...,
» de ne pas lui parler; pourvu qu'elle fût ma..., et
» qu'on ne pût nous séparer, ni la donner à un
» autre. » Je dis cela fort vivement. Marguerite me
répondit avec un regard en dessous : — « Vous
» croyez!... Mais laissons cela. »

Nous arrivions alors à l'entrée du vallon de Montaléry, vis-à-vis ce hameau, dans un endroit sombre, solitaire, tout couvert de saules et de peupliers, qu'abreuve l'eau cristalline d'une petite fontaine. Nous sentîmes l'aiguillon de l'appétit. J'aidai Marguerite à descendre. Nous nous assîmes sur la pelouse; elle étala notre provision et je mis notre bouteille débouchée rafraîchir dans le bassin de la fontaine : nous fîmes un bien agréable goûter!... Lorsque la faim fut apaisée, mes yeux sans cesse fixés sur Marguerite, le souvenir de la provocante Sophie et d'un baiser savoureux que je lui avais vu

donner entre deux portes à son jeune mari, qui avait répondu par un attouchement à nu très expressif; le rappel des charmes délicats et de la parure voluptueuse de la ville; enfin, et surtout l'objet présent, tout se réunit pour allumer mes désirs; je sentais dans mon sein un feu dévorant: — « Il me semble, » dis-je à ma compagne, « qu'on ne saurait avoir un » plus joli pied? » Marguerite sourit, en répondant : — « Allons-nous-en! — Un moment encore! » Et je la retins avec force, car je commençais d'être très vigoureux. — « Eh bien! eh bien! je le veux; cau» sons. » Je passai le bras droit autour de sa taille; mes yeux pétillaient; j'osai l'embrasser. Elle s'effraya : — « Monsieur Nicolas! Monsieur Nicolas!... » Allons-nous-en! — Non, non! » dis-je d'un ton animé qui augmenta sa frayeur. Je l'embrassai de nouveau avec une véhémence inexprimable... — « Que faites... que voulez-vous, méchant enfant? » me dit-elle. — « Je veux... je veux... » (J'osai exprimer ce que je voulais). — « Non, non, mon enfant! » Non! Monsieur Nicolas! c'est un péché. — Hé! » non, non! — Si, en vérité! c'est un péché... Allons» nous-en! » Je la serrais à l'étouffer... — « Mon » cher enfant! » me disait-elle, « vous vous pré» parez des remords!... Un jour, si vous êtes pour » épouser Jeannette... » Elle fut interrompue par la vivacité de mes entreprises. Elle se défendait aisément de l'attaque maladroite d'un adolescent, que sa trop grande ardeur même rendait peu redoutable. — « Allons-nous-en, mon fils! » répétait-elle. Alors,

touché de son ton, je devins tendre au lieu de brutal; je l'embrassai en lui disant : — « Ma chère Marguerite! je ne sais... mais... il faut que j'en meure!... » Si vous saviez... Que je vous doive le calme! je » suis dans une situation que je me jetterais sur une » femme et que... elle me tuerait, ou il faudrait que » je la tuasse si elle voulait me résister... Non, ce » n'est pas un péché! ce que j'éprouve est insur» montable!... — Mon cher enfant, je suis plus » instruite que vous; d'ailleurs, ma délicatesse y » répugne... Écoutez-moi : je vous ferai mon his» toire le reste du chemin... Voudriez-vous un jour » (si jamais vous étiez sur le point d'obtenir la main » et la foi de Mlle Rousseau) qu'un obstacle, aussi » cruel qu'inattendu... » A ces mots, interdit, décontenancé, je cessai mon attaque avec une sorte d'effroi, en laissant échapper un soupir. Marguerite, débarrassée, monta lestement sur Martin, et je fus obligé de la suivre. Au moment où je la rejoignis, elle me dit qu'elle voulait me tenir sa parole en me racontant son histoire :

« Je suis nièce de feu M. Polvé, curé de Courgis, » avant M. Juliot, prédécesseur de votre frère. Je » fus élevée chez lui par ma mère, qui était veuve, » et qui demeurait avec son frère. A seize ans je la » perdis. Mon oncle était un homme dur, et puis» qu'il faut me faire entendre, il n'avait que trop de » penchant pour le péché auquel vous êtes enclin... » Prenez-y garde, Monsieur Nicolas! cette passion, » non réprimée, mène plus loin qu'on ne pense!

» Et dans la vieillesse même elle se fortifie ; mais » elle est alors si hideuse, qu'elle fait horreur » à son objet, et qu'elle fait quelquefois rougir celui » qui en est possédé. On dit que j'étais passable- » ment bien. Mon oncle devint jaloux de moi ;... » mais, retenu par la honte, il n'osait témoigner » ses vilaines idées ; ou peut-être les combattait-il » de toutes ses forces ; c'est ce que je crois. Je » voyais alors fréquemment à la maison, M. Rous- » seau, qui, se destinant à être maître d'école et » notaire, recherchait son curé. Je pris du goût » pour lui : mon oncle s'en aperçut, à la joie que je » témoignais lorsque je voyais entrer ce jeune » homme ; à ma gaîté, pendant le dîner ou le » souper, lorsqu'il le retenait. Il s'aperçut aussi » qu'il m'aurait aimée ; mais qu'il n'osait laisser » paraître son penchant, de peur de lui déplaire. Il » partit de là. Il confia comme en confidence, à » M. Rousseau, qu'il ne voulait pas que je me » mariasse ; qu'il se proposait de me faire religieuse, » et que tous ses arrangements étaient pris pour » cela ; qu'il ne pardonnerait jamais à un jeune » homme qui chercherait à les déranger, en parlant » de mariage à sa nièce. M. Rousseau, qui ne m'a- » vait encore rien dit, à qui sa famille avait déjà » parlé de Mlle Stallin, tâcha de tourner ses vues » du côté de cette fille méritante. Il évita de se » trouver seul avec moi, car... et fréquenta celle » qui, depuis, lui a donné... votre Jeannette, un fils » très bon sujet, et une seconde fille. La retraite de

» M. Rousseau détermina la conduite du jeune
» Denêvres, issu d'une bonne famille, car il était
» parent du prédécesseur de mon oncle. Il chercha
» les occasions de me parler, pour obtenir de moi
» la permission de me demander à mon oncle. Il
» trouva enfin l'occasion qu'il désirait, et je n'ac-
» cueillis pas ses vœux. Le pauvre garçon voyant
» que je ne voulais pas me prêter à lui accorder de
» petits entretiens, et qu'après avoir reçu, ne sachant
» pas ce que c'était, une de ses lettres, mystérieuse-
» ment donnée, je ne décachetais pas les autres, il
» prit le parti de me faire demander. M. Polvé reçut
» fort mal l'entremetteur; il lui dit brutalement que
» sa nièce n'était pour le nez d'aucun habitant du
» pays. L'entremetteur se retira, piqué de l'orgueil
» de son pasteur, et vint tancer M. Denêvres. Mon
» oncle, de son côté, me chercha tout en colère,
» pour savoir si c'était de concert avec moi qu'on
» venait me demander en mariage? — « Non, je
» vous assure, Monsieur! » lui répondis-je; « mais
» si c'est M. Denêvres, il méritait des égards... »
» Mon oncle se mit en fureur; il me traita d'ef-
» frontée, de précoce, de coureuse de garçons,
» d'hypocrite, et finit par me déclarer que je ne
» disposerais de moi-même qu'à ma vingt-cinquième
» année. — « C'est ce que je demande, Monsieur.
» Je voulais vous dire, quand je vous ai répondu
» comme j'ai fait, que si c'était M. Denêvres, il
» méritait des égards, attendu que, maîtresse de le
» prendre, je l'aurais refusé. — Détestable faus-

» seté ! » s'écria mon oncle ; « la garçonnière ! elle » aurait aimé le petit Rousseau, qui sûrement l'a » bouchonnée ; et à présent, elle essaierait du petit » Denêvres... tout en attendant un troisième, qu'elle » essaiera encore. » Je n'avais rien à répondre à un » pareil langage, dont je connaissais les motifs. » D'ailleurs, ce que mon oncle venait de dire de » M. Rousseau me coupait la parole, et j'avais le » cœur serré...

» Denêvres trouva l'occasion de me reparler. Je » le traitai avec d'autant plus de douceur, que je » souffrais son même tourment, puisque je m'étais » convaincue que M. Rousseau recherchait Mlle Stal- » lin ; je fus touchée de compassion pour lui, et pour » moi-même... Mais je lui conseillai de songer à » une autre, pour son établissement — « C'est » l'impossible, Mademoiselle Marguerite ! » me » répondit-il, « car vous avez mon cœur ; et per- » sonne que vous ne l'aura jamais, ni mon corps » non plus, car je ne veux pas donner l'un sans » l'autre. S'il faut attendre vos vingt-cinq ans, je les » attendrai. » Je voulus le dissuader ; mais il » demeura ferme. Malheureusement, sans que je » m'en doutasse, mon oncle nous avait écoutés. La » manière dont j'avais parlé à Denêvres le mit en » fureur ; il en conclut que, si je n'aimais pas la » personne, j'aimais le mariage, puisque j'avais si » facilement donné à M. Denêvres la place qu'occu- » pait M. Rousseau. Il monta au grenier, armé d'un » fusil chargé, tira de la fenêtre qui donnait sur la

» ruelle par laquelle Denêvres, en se retirant,
» tâchait encore de me voir, et le blessa mortelle-
» ment. L'infortuné ne poussa pas un cri, et se
» traîna jusqu'à sa maison, sans être vu. Faute de
» s'être fait panser, de crainte de découvrir le crime
» de mon oncle, il mourut de sa blessure quinze
» jours après. Tout le monde dit, et on a cru, qu'il
» était mort d'amour pour moi : ce qui n'est pas
» tout à fait vrai, mais autant vaut. Le don de tout
» son bien, dont je jouis actuellement, confirma
» dans cette idée. Denêvres, au lit de la mort, m'é-
» crivit une lettre où il me détaillait tout, sans rien
» déguiser, me priant de la brûler après l'avoir lue.
» Je reprochai néanmoins à mon oncle une aussi
» vilaine action. Il me répondit par de sanglants
» reproches, et par une violence que je ne puis
» vous répéter... Et sur ce qu'ensuite je sanglotais,
» il me dit qu'il ne pouvait supporter l'idée que je le
» quittasse; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver
» bientôt, d'après ce qui s'était passé entre mes deux
» amants, et moi. — « Je n'en voulais pas plus à
» Denêvres qu'à Rousseau, ni à ces deux qu'à tout
» autre qui voudrait t'avoir à mon préjudice. —
» Vous avez réussi, » lui dis-je éplorée, « à m'em-
» pêcher de me marier! Jamais aucun homme ne
» me sera rien; j'en fais le serment à Dieu... » Je
» l'ai tenu.

» Après la mort de mon oncle, qui arriva dans
» l'année, le jour même de l'octave du mariage de
» M. Rousseau, le dernier que M. Polvé ait célébré,

» je gardai le presbytère. M. Juliot, de Chablis,
» ayant été nommé curé presque aussitôt, à cause
» du scandale que donna un P. Dumesnil, desser-
» vant, qui, s'étant grisé un soir, vint se mettre dans
» mon lit, et m'obligea de m'enfuir nue en chemise,
» parce qu'il me poursuivait, je priai la nièce du
» nouveau curé de me garder avec elle. Vous savez
» que M. Juliot ne resta pas : un sermon, prêché
» aux Bénédictins d'Auxerre, le jour de la Saint-
» Germain, déplut aux Jésuites, qui obtinrent une
» lettre de cachet, pour l'exiler; mais il prévint
» l'exil. M. Jacquot, de Noyers, son cousin, aujour-
» d'hui chanoine de la cathédrale, vint desservir la
» cure, et me trouvant au presbytère, il me garda.
» Je fus encore ici la victime d'un attentat : non de
» la part du respectable M. Jacquot, mais de celle
» de son neveu, jeune officier, sage en apparence...
» Enfin, M. votre frère ayant été nommé curé, après
» la démission de M. Juliot, je suis encore restée
» au presbytère; de sorte que j'y ai passé toute ma
» vie. »

Tel fut le récit que me fit Marguerite, récit que je puis compléter aujourd'hui, par les renseignements qui m'ont été donnés. Marguerite avait tout accordé au jeune Rousseau, et elle était devenue grosse; mais loin que l'oncle se rendît à cela, il entra dans la plus grande fureur. On cacha la grossesse, et l'enfant, qui était une fille, eut un sort bien extraordinaire, que je tairai néanmoins ici..... L'oncle, épris de sa nièce, lui fit violence, après son rétablissement.

La crainte de devenir enceinte par ce crime, fut le motif qui lui fit écouter Denêvres, le jour que cet infortuné fut vu et tué par l'oncle jaloux. La fille, sans doute de Denêvres, fut Marianne Taboué, car la filleule de Marguerite étant morte, les parents de cette unique enfant ne demandèrent pas mieux que de mettre secrètement à sa place celle d'une parente et d'une amie. Cet arrangement est resté définitif, parce que M. et Mme Taboué n'ont pas eu d'autre enfant. Marguerite en avait eu encore deux, un du moine, le second du militaire neveu de M. Jacquot. On est suffisamment instruit au sujet de la bonne Marguerite, plus chaste, après quatre et même cinq enfants, que d'autres qui n'en ont jamais fait. Revenons à elle et moi.

Pendant son discours (où elle supposait dit tout ce qu'elle n'avouait pas), mes désirs étaient insensiblement revenus : sous prétexte d'assurer le panier, je touchais partout où je pouvais toucher. Je la descendis, pour monter la colline escarpée; nous nous trouvâmes ensuite sur la montagne d'où l'on découvre Courgis : il était près de neuf heures, tant mon attaque de la fontaine nous avait retardés! Il n'y avait pas moyen de faire une nouvelle pause. Mais je formai une résolution hardie, et je fus assez déterminé pour l'exécuter... On nous attendait pour se mettre à table; une sœur Pinon, destinée par le curé à remplacer celle des deux maîtresses d'école des filles qui manquerait la première, avait représenté la

gouvernante pour cette journée. On ne fut au lit qu'à dix heures.

Le presbytère, depuis rebâti, était alors composé de quatre pièces au rez-de-chaussée : la chambre du curé, avec un cabinet, qui donnait sur le jardin; la grande pièce du milieu, qui nous servait de salle à manger, de classe et de chambre à coucher (il y avait quatre lits : celui de l'abbé Thomas, au fond, le mien auprès de la porte de la cuisine, et derrière, les deux petits baldaquins d'Huet et Melin); la cuisine, où était le lit de Marguerite, terminait l'enfilade... On sait que le grand air seul, pour les personnes sédentaires, augmente le penchant à la volupté; ajoutez-y tout ce que j'avais vu et senti dans la journée. J'étais hors de moi-même... Au milieu de la nuit, lorsque je compris, à la respiration de tout le monde, qu'on était sous l'empire de Morphée, je me levai doucement; sans réfléchir à quoi je m'exposais, j'entrai dans la cuisine, dont la porte ne fermait qu'à la spartiate. Je cherchai à tâtons le lit de la gouvernante : je le trouve, j'écoute... Elle dormait... Je me glisse auprès d'elle... Marguerite rêvait. Elle disait entre ses lèvres : « Laisse-moi, mon cher Denêvres, » laisse-moi! » Excité par là, guidé par la nature et par mon expérience, je réalisai doucement son rêve... Marguerite s'éveilla trop tard; elle partageait mes transports..... Je demeurai comme anéanti dans ses bras, après une vivacité qui tenait de la fureur. Au lieu de me gronder, il fallut me ranimer sans bruit; car elle m'avait d'abord cru évanoui absolu-

ment... Rappelé à moi-même, il lui fut aisé de me renvoyer : toute mon âme s'était liquéfiée à la fois, et j'étais dans une sorte d'épuisement. Je dormis jusqu'au lendemain grand jour : on m'avait laissé au lit, à cause de la fatigue de la veille. Lorsque je fus debout, je profitai du premier moment de liberté, pour entrer dans la cuisine, j'y trouvai Marguerite à genoux, fondant en larmes. Je courus l'embrasser. Cette bonne fille, dont la piété n'était pas grimace, ne me rebuta pas : « Puissé-je, » me dit-elle, « porter » seule tout le poids d'une aussi grande faute, à » laquelle j'ai donné lieu par mon imprudente his- » toire (quoique je n'aie pas tout dit)!... Monsieur » Nicolas! je suis bien fâchée que vous ayez mis » cette tache sur votre vie! Si jeune encore, vous » aurez longtemps à vous repentir!... Vous avez » empoisonné ce qui faisait auparavant votre bon- » heur! et je tremble qu'un jeune garçon, dont le » cœur était si bon et si tendre, ne devienne un jour » libertin, et d'y avoir contribué!... Mon fils! mon » cher enfant! qui m'avez si cruellement outragée! » diminuez ma douleur, en conservant vos premiers » sentiments pour Jeannette Rousseau, parce que » cet amour-là est le seul qui soit pur dans votre » cœur, puisqu'il vous porte à la vertu!... Ne » devenez pas libertin, Monsieur Nicolas! je vous » en prie par ces larmes, que vous seul faites couler! » vous forceriez et vous outrageriez la Nature, qui » vous a fait pour une jouissance unique et déli- » cieuse avec une amante, et non pour rassasier une

» avide libertine; autrement vous perdrez votre
» corps et votre âme... Je redoute vos frères! ils
» vous nuiront, en donnant, par leur rigidité, trop
» de ressort à votre passion pour les femmes. Ils
» exigent trop de la jeunesse, et finiront par n'en
» rien obtenir du tout. Ils lui supposent trop de
» force, trop de goût pour le bien contraire aux
» sens; ils jugent d'après eux sans doute, mais il
» n'est personne qui leur ressemble..... On vient;
» laissez-moi. » Je me retirai pénétré : mais les bons sentiments qu'avait excités le discours de Marguerite ne furent pas de longue durée.....

Après une crise, où j'avais eu toutes les facilités et toutes les délices du nu, la faculté nouvelle, parfaitement développée, devint impérieuse. Je respectai toujours également les chastes attraits de la modeste Jeannette (c'est-à-dire, pour éviter le galimatias, que Mlle Rousseau excitait en moi des sensations si vives, si délicates, qu'elles passaient le but, et qu'en l'aimant deux tiers moins, ç'aurait été à peu près ce qu'il fallait, pour remplir le but de la Nature). Aussi, pour les autres femmes, que j'aimais infiniment moins, je les désirais plus fortement que jamais; mon imagination, malgré moi, se repaissait d'idées obscènes. Je les écartais par deux principes, celui de la religion, et celui de l'occupation, mais elles revenaient sans cesse; mes crises précédentes les empêchaient même d'être vagues; elles appuyaient sur une base solide, et j'appétais vivement tout ce qui me paraissait capable de me procurer la sensation

dont j'étais avide. Mais les occasions étaient infiniment rares ! Elles auraient même été nulles pour tout autre que moi, moins emporté, moins dominé par le physique de l'amour tout à la fois et par son moral : on voit que j'avais été avec Marguerite jusqu'à la témérité la plus extraordinaire. Ne pouvant ensuite me satisfaire matériellement, le libertinage d'esprit se substituait insensiblement à celui des organes... J'ai dit que j'avais commencé une comédie Latine en prose, à l'imitation de celles de Térence : j'en avais fait environ deux actes ; le premier n'était qu'une exposition assez embrouillée : mais dans le second, j'introduisais des filles ; je faisais parler aux garçons un langage bien singulier, sans doute, puisque je ne connaissais encore que la galanterie des Courtcou. Mes personnages étaient tous pris à Sacy, parmi mes anciens camarades et les jeunes filles du village. Je n'avais pas joui d'assez de liberté à Bicêtre, et je n'en avais pas assez à Courgis, pour y placer le temps et le lieu de la scène ; et l'unité d'action et de local, qui est un précepte naturel, me fit machinalement tout prendre dans le même pays, commencer et finir l'action dans la même journée. Il y avait trois amoureux : moi, tendre et passionné, un vrai *Pamphile;* Étienne Dumont, espèce de *Carin*, qui se plaignait, comme celui de Térence, de ce que je lui enlevais sa maîtresse : mais ici, c'était à juste titre, puisqu'il s'agissait de Marie Fouard, que je voulais avoir aussi ; enfin, Courtcou, un libertin, qui ne désirait les filles que pour assouvir sa bru-

talité. Ce personnage était entièrement de mon invention, et jamais il n'en fut de tel dans aucune comédie; on ne peut en prendre une idée, qu'en se rappelant cet anthropophage des environs de Toulouse, dont j'ai déjà parlé. Le désordre de mon imagination était extrême, dans ce rôle; je m'y livrais aux descriptions obscènes de Pierre Courtcou. On sent combien je devais craindre que ce cahier ne tombât entre les mains de l'abbé Thomas! Je le tenais toujours dans ma poche.

Un jour, que je partais seul pour Sacy, chargé d'une commission qui devait me conduire jusqu'à Joux, l'abbé Thomas me vit ôter ce cahier de la veste que je quittais, pour le mettre dans l'habit que je prenais. Il le saisit par un bout, et me le voulait arracher : je le tenais par l'autre, faisant difficulté comme en riant, de le lui laisser voir, quoique j'en tremblasse. Il s'imagina, en voyant du Latin, que c'étaient des thémes mal faits, dont j'étais honteux, ou peut-être ma confession : il céda. On va juger de quelle importance il était pour moi qu'il ne vît pas ce malheureux cahier, quand on saura que j'y avais inscrit en outre, en mauvais Latin, l'histoire de ce qui s'était passé entre Marguerite et moi! Aussi je crois que je me serais fait hacher, plutôt que de le laisser voir. A peine échappé de ses mains, je frémis du péril que je venais de courir! je relus mon cher cahier, dont je me promis bien de faire le sacrifice. Arrivé à Sacy, j'allai à Joux, après m'être rafraîchi. Au retour, sous les vignes de Sautloup et de Montgré,

vis-à-vis mon vallon, que je n'avais pas le temps de visiter, je déchirai tous les feuillets de mon cahier, mais assez négligemment, ne craignant rien des paysans qui pouvaient passer là, puisque c'était du Latin. Mais, par un effet du hasard, Messire Antoine Foudriat était allé ce jour même dîner chez son confrère et voisin le curé de Joux; il revenait après moi, trouva les feuillets déchirés, les ramassa, les réunit, et en lut une partie. J'appris cette nouvelle le lendemain. J'en fus désolé! mais ayant été le matin, en tremblant, voir le curé, il me dit : « Je suis indulgent; » je ne vous donnerai qu'un seul avis : une autre » fois, vous brûlerez ce que vous ne voudrez pas » qui soit vu. » Et il brûla, en ma présence, sans le relire, tout ce qu'il avait ramassé. J'eus par là une idée de la vraie politesse, car je sentis que je quittais mon curé content.

Les commissions dont j'étais chargé demandaient que je m'en retournasse par Vermenton. En chemin, je rêvai à Jeannette, à Marguerite, à Marianne, à toutes les Belles de la paroisse de mon frère. Il me vint en idée de célébrer leurs attraits et mes désirs, par des vers Français, dont j'ignorais le mécanisme. Je n'en avais encore jamais vu d'autres, que les *Cantiques spirituels* de M. de Sacy, vers très plats et sans verve, qui étant presque tous de huit syllabes et au dessous, ne m'avaient donné aucune idée de la *césure*... J'arrivai à Vermenton rempli de ces idées. J'entrai chez mon beau-frère Miché Linard, pour qu'il m'apprît les demeures que j'ignorais. Il me

donna pour guide sa fille aînée, qui me conduisit partout jusqu'à la porte, sans entrer : c'est que Marianne Linard étant fort laide, elle n'osait pas se montrer... Nous n'allâmes chez M. Collet qu'en dernier; comme je connaissais cette demeure, la petite me quitta, dès que j'en approchai, emportant mon chapeau et mon bâton, pour me forcer de retourner dîner chez son père, qui m'en avait pressé vivement. En entrant timidement chez M. Collet père, pour le fils aîné duquel j'avais une lettre, je cherchai des yeux cette demoiselle Colette, si intéressante, que Jeannette me faisait oublier. Je ne la vis pas, et je n'étais pas assez hardi pour en demander des nouvelles. Mais en sa place, je vis une charmante blonde, de huit à neuf ans, sur laquelle mes yeux s'arrêtaient avec complaisance, quand Collet m'apporta sa réponse, une lettre et de l'argent... Malgré moi, je retournai dîner chez le mari de ma sœur Anne.

En causant, je jetai les yeux sur sa petite bibliothèque. J'étais avide de livres; je visitai les siens. J'y trouvai :

1. *Les Serées,* ouvrage fort libre, dans le goût des *Histoires prodigieuses* de Boistuau et de Belleforest : avec cette différence, que les contes qui se faisaient, en devisant, le soir, après souper, dans les châteaux des Gentilshommes, étaient presque tous comiques (*a*);

(*a*) Les *Serées* de Bouchet viennent d'être réimprimées, avec notes, glossaire et index, par deux érudits bibliophiles

2. *Le Théâtre du Monde,* production plutôt pieuse que libre, où il était question de tous les abus;

3. *Les Poésies de l'abbé de Montreuil (a);*

4. Deux volumes des *Muses Françoises,* imprimés du temps de Henri IV, entre ses deux assassinats.

5. Quelques *Histoires de la bibliothèque bleue.*

Je demandai ces livres à Linard, qui me les prêta, et je les emportai. Cependant je cachai les *Serées* et les *Poésiès* de Montreuil; ce dernier ouvrage m'étonna bien, en me donnant la première idée de la galanterie Française. Je ne pouvais en revenir! Dans mes écarts obscènes, j'avais bien souvent désiré des femmes mariées : mais j'étais loin d'imaginer qu'il existât un pays, qui était la capitale du mien, où l'adultère fût une gentillesse! Je m'abrèuvais avidement de ces nouvelles connaissances, qui n'épurèrent pas mes mœurs. Le *Théâtre du Monde,* écrit dans un style lamentatif continuel, m'ennuya. J'eus le bonheur de rendre les *Poésies* et les *Serées* à Linard, dans un voyage qu'il fit à Courgis, sans que ces livres eussent été vus; je lui remis aussi les *Historiettes bleues,* qu'il se trouva que je connaissais. Restait le *Théâtre du Monde;* mais comme ce livre était moral et sérieux,

---

cachés sous le pseudonyme collectif de Roybet (Paris, Lemerre, 5 vol. in-12).

(N. de l'Éd.)

(a) Réimprimées par M. Octave Uzanne dans sa Collection des Poëtes de ruelles.

(N. de l'Éd.)

je ne le cachai pas, et l'abbé Thomas le tint plusieurs fois. On verra dans peu combien ma sécurité était mal fondée, avec des dévots emportés, qui avaient en outre des sujets de jalousie, dont ils se déguisaient les motifs, contre un jeune frère issu d'une mère différente.

Les *Poésies* de Montreuil m'avaient fait connaître différents ouvrages en vers, comme les *élégies*, les *madrigaux*, les *stances*, les *rondeaux*, les *épigrammes*, les *sonnets*; par conséquent des vers de toutes les mesures, et surtout les *alexandrins*; mais j'étais trop peu réfléchi, ou j'eus le livre trop peu de temps; je n'y remarquai ni la césure, ni le mélange des rimes masculines et féminines. Ajoutez que les choses nouvelles, que me dévoilaient ces poésies, m'occupaient bien plus que les mots. En lisant Térence, un premier voile était tombé, pour me laisser voir la belle littérature : en lisant un poète Français et galant, ce fut un second voile qui tomba, pour me laisser entrevoir les mœurs actuelles de ma nation, à la Cour et dans le grand monde. La galanterie fixa d'autant plus mon attention, que c'était un abbé qui la débitait. Je n'avais encore vu que des abbés dévots et sévères : un abbé galant était un phénomène pour moi! Montreuil contant fleurettes aux filles et aux femmes, surtout à ces dernières, me paraissait un être si extraordinaire, que je doutais quelquefois de la vérité des mœurs qu'il me présentait. Ce fut lui qui me donna une idée agréable et légère de l'infidélité dans le ma-

riage : car il ne faut pas se persuader, que lorsque j'avais eu Marguerite Miné-Covin, j'eusse songé à l'infidélité : j'avais regardé cela comme un badinage d'enfants, et l'acquit d'une promesse qu'elle m'avait faite; et lorsque ensuite j'avais désiré des femmes, je n'avais jamais songé à séduire, mais à satisfaire impérieusement un besoin présent. A Courgis, loin de me persuader que les femmes pussent céder volontiers, avec goût et en souriant, à un corrupteur, je me les figurais violentées, gémissantes, se refusant à de coupables caresses; et l'homme les forçant, en frénétique, à satisfaire des caprices, que leur vertu assaisonnait autant que leurs charmes... Certainement si ma destinée avait été de rester au village, le livre de Montreuil, qui avait été sans effet sur l'âme et les sens obtus de Miché Linard, aurait été très dangereux pour moi! il aurait pu me rendre un scélérat, un corrupteur de filles et de femmes, comme l'était alors le fils Lenain, jeune Parisien, dont le père, ancien intendant de seigneur, était venu se cacher à Sacy. Peut-être serais-je devenu comme ce vieux Champenois, qu'une jeune fille a récemment tué d'un coup de barre (1), parce qu'il voulait lui faire violence, comme à cent autres.

---

(1) Cet homme, resté au village avec des sens vigoureux, que la facile jouissance de la ville n'avait pas énervés, conservait la même véhémence, à soixante-cinq ans, que moi dans le feu de la jeunesse. Il guettait les jeunes filles, préférant celles sans expérience, se jetait sur elles, et les déflo-

La lecture de Montreuil fortifia la manie que j'avais depuis quelque temps pour les vers Français; je trouvai ce langage beau, et propre à exprimer les mouvements des sentiments, qui n'étaient alors qu'hyperboliques en moi. J'avais examiné les *stances*, les *rondeaux*, les *sonnets*, etc., et je m'étais proposé d'en prendre des modèles : mais on sait que je rendis le livre trop tôt. Cependant, il va m'arriver de faire des vers alexandrins sans césure, sans élisions, comptant les muettes de la fin des vers, et n'entremêlant pas les rimes masculines avec les féminines, parce que je n'en connaissais pas la dénomination. Je m'étonnais, avec cela, de la dureté de mes vers, dont quelques-uns seulement étaient coulants, parce que les règles s'y trouvaient par hasard observées. Aussi, après avoir fabriqué quelques milliers de vers, obscènes à ma manière, il faut dire à ma louange que je les trouvai très désagréables! Mais un autre Dieu qu'Apollon m'inspirait, et je ne me découra-

---

rait, mais avec des précautions si grandes, qu'il ne leur faisait pas plus de mal que si elles eussent consenti : aussi plusieurs de ces filles ne s'en vantèrent-elles pas. Celle qui le tua avait déjà été surprise, et ne s'était plainte à personne; le vieillard s'imagina qu'elle avait pris goût à la chose. Quand il se jeta sur elle la seconde fois, elle l'attendait. Elle le saisit, d'après les conseils d'une commère, servante de cabaret, lui fit perdre ses forces, et l'assomma. Elle a été absoute. On a fait de ce vieillard et de la fille deux ovales en regard : les graveurs de Paris, presque tous sans génie, tirent parti des moindres choses, plutôt que d'inventer.

geai pas. Il me fallait un sujet de poème : voici quel fut celui qui s'offrit à mon imagination, naturellement, sans aucune suggestion. Ceci pourra jeter quelque lumière sur ce qu'on doit regarder comme les véritables idées naturelles.

J'imaginai que j'avais fait une belle action, que j'avais rendu à l'État un service important : ce service, proportionné à mes lumiéres d'alors dans l'art militaire, était, que j'avais ramené à la charge une armée entière qui fuyait, et que, le premier à la tête, le sabre à la main, j'avais taillé les ennemis en pièces ; que j'avais ensuite été prendre leur ville capitale, grande au moins comme Paris, et que je l'avais donnée au Roi. On sent qu'un aussi beau service méritait une récompense. Le monarque me demande quelle est celle que je désire ? Je lui réponds : — « Sire, je ne me soucie pas de richesses.
» Je vous demande seulement, pour me faire un
» enclos, les prés du Rü, ceux des Rôs, ceux de la
» Grange-à-la-Sœur, de la Chapelle, le Grandpré, la
» Vallée jusqu'aux Fontaines de Joux, le Boutparc
» et tout son alignement (où se trouvait mon vallon),
» des Fontaines à la Creuse ; enfin la petite terre
» du Vauxdupuits. Vous paierez généreusement
» tous les particuliers évincés ; vous ferez entourer
» ma possession de murs de vingt-cinq pieds de
» haut, et de six de large ; j'aurai une jolie maison
» ayant vingt-huit chambres, sur la colline de la
» Meule, cour au-dessous, jardin au-dessous, arrosé
» par un ruisselet tiré des Fontaines de Joux ; une

» étable à moutons, à bœufs, à chevaux de labou-
» rage. Vous me donnerez des abeilles, des poules,
» des oies, etc., surtout une belle volière d'un
» arpent, bien grillée, où j'aurai toutes sortes d'oi-
» seaux, avec des cascades en été pour leur tenir
» frais, des poêles en hiver pour leur tenir chaud. »
Après ces détails puérils, que ma tête inexpérimentée faisait au Roi, j'en venais enfin au but principal. Mais je fus ici sérieusement arrêté pendant quelques jours, pour savoir si je demanderais au Roi tout uniment qu'il me donnât Jeannette en mariage, pour vivre avec elle dans mon enclos, ou si je suivrais mon plan de libertinage. Une idée lumineuse me décida : « Que je suis simple ! Rien de tout cela
» n'est vrai ; je n'ai cette idée de mon enclos et des
» filles que j'y aurai, que comme un sujet de faire
» des vers ; cela ne peut m'ôter Jeannette, qui ne
» le saura jamais. » Ne risquant plus rien, je fis enfin ma dernière demande au Roi : « Sire : j'ai une
» grâce à vous demander, pour couronner toutes
» celles-là : c'est que je pourrai choisir douze
» jeunes filles, sans qu'on puisse me les refuser,
» pour les avoir avec moi dans mon enclos ? » Le Roi paraissait interdit, dans la crainte que je lui demandasse quelque princesse. Je me hâtais de le rassurer : « Sire ! ces douze jeunes filles, je ne les
» prendrai que dans trois villages : Courgis, Nitry,
» Sacy. » Aussitôt le Roi ne manquait pas de m'accorder ma demande, et d'ajouter que personne ne

pourra s'opposer à mon choix duodécuple (1). Voilà quelles étaient les bases de mon poème. Mais le choix des filles ne fut pas une petite affaire pour moi! Je le commençais toujours par Jeannette; mais dès que je l'avais supposée choisie, mon imagination ne me disait plus rien pour une autre; la belle Rousseau, plus parfaite, m'absorbait tout entier. J'avais beau appeler à mon secours ma résolution et mon plan, et me dire qu'il exigeait que je choisisse douze filles, qui seraient mes maîtresses un mois par an, je m'arrêtais à Jeannette, et son mois durait toute l'année. Je me dépitais de ne pouvoir avancer mon ouvrage; je sentais que, si je faisais le premier chant, que je ne nommais pas encore ainsi faute d'avoir vu un poème (2), mais *division*, j'y dirais tout, et n'aurais plus rien pour les

(1) Tous les paysans avaient la même fausse idée de la toute puissance de la Divinité, pour les choses physiques même impossibles, et de celle du Roi, pour les choses morales. Par exemple je ne doutais nullement que le Roi ne pût légalement obliger tout homme à me donner sa femme ou sa fille, et tout Sacy pensait comme moi. C'est encore l'opinion de tous les peuples orientaux.

(2) J'avais cependant mon *Virgile* : mais je n'en étais qu'aux Églogues, et je ne tenais ce livre qu'au moment de l'étudier, parce que la difficulté de l'entendre m'ôtait le plaisir que j'aurais eu à le lire. Croirait-on que, moi, berger, je n'aimais pas les Églogues? Les idées champêtres de Virgile ne me paraissaient pas assez naturelles ; c'étaient celles d'un *Parisien de Rome*. C'est ainsi que, depuis, je n'ai pu goûter les bergers de l'Opéra : c'étaient ceux de l'*Astrée*; ni les paysans du Théâtre-Italien, à l'exception des deux pères, dans *Rose et Colas*.

onze autres. Il me vînt alors dans l'idée de la mettre la dernière. Mais je ne pus en venir à bout. Je fus obligé, pour faire mon poème, d'exclure Jeannette, en lui promettant, au fond de mon cœur, de lui en faire un, qui vaudrait mieux, quand je me serais appris aux dépens de celles qui ne la valaient pas. Ces arrangements pris avec moi-même, je commençai mon travail.

Voici les noms de mes douze héroïnes :

1. Jeannette, en dépit de toutes mes résolutions, se trouva la première, et la dernière; je voulus que Décembre devînt le premier mois de l'année, parce qu'il était celui de sa naissance, et que les jours y recroissent.

2. Marianne Taboué. Elle devait être la première, et la mieux traitée, après Jeannette.

3. Edmée Boissard, de Nitry.

4. Ursule Simon, cette jolie cousine, dont j'aurais dû me souvenir autrement.

5. La belle Ursule Lamas, de Nitry.

6. Marie Fouard, de Sacy.

7. Marguerite Bourdillat, de Sacy.

8. Nannette Bourdillat, de Courgis.

9. Rebecca Levêque, fille de Laloge, sœur aînée de Marie-Jeanne.

10. Agathe Adine, de Courgis.

11. Marie Nollin, de Courgis.

12. Mme Chevrier, de Courgis, considérée comme fille, parce que son dévot mari avait fait vœu de chasteté.

Depuis le succès de mon audacieuse entreprise sur Marguerite Pâris, j'étais devenu libertin, mais sans avoir rien perdu de ma naïveté, je pourrais dire de mon innocence... J'étais encore franc, véridique, incapable d'une action basse; mon seul vice, si c'en est un, était le désir effréné du plaisir par les femmes; car tous les autres plaisirs me paraissaient insipides. Avant d'avoir vu Jeannette, j'avais déjà eu l'idée de la pluralité; mais cette aimable fille l'avait fait disparaître, et ce goût ne revenait que par la force du tempérament non exercé, ou non satisfait; si Jeannette avait été ma femme, et que je l'eusse calmé autant qu'il était nécessaire par la possession, je serais demeuré longtemps *monogyne*, mais tout cela n'étant pas, et Marguerite une fois surprise, fermant la porte aux occasions, mon imagination s'égarait; ce n'était pas elle qui faisait fermenter les sens; c'était la force de ceux-ci qui portait l'imagination à s'égarer. Aussi mon poème ne fut-il qu'une sorte de délire, en mauvaises rimes, avec tous les hiatus et sans césure. Il aurait pu s'intituler : *Les Douze Mois*; ou mieux encore, *Mes Douze Travaux*. Il commence par la dernière division intitulée : NOVEMBRE, ou *Madame Chevrier*. Vient ensuite OCTOBRE, en rétrogradant toujours, jusqu'à JANVIER. Enfin je fis DÉCEMBRE, et ce mois chéri fut un ouvrage d'un genre différent, pour la décence et le feu. Tous ces chants n'étaient pas longs : je mettais, pour chaque fille, l'histoire de mon choix, motivé sur ses charmes, que je détaillais, terminant par le tableau

de ma première jouissance. Je supposais toutes ces filles cédant par la contrainte, et en gémissant, quoique j'eusse dans la réalité l'expérience du contraire : apparemment la brutalité des Courtcou excitait davantage ma veine grossière... Parvenu au premier mois que je faisais le dernier, j'y donnais la description de mon enclos; ensuite, après avoir embelli à ma manière le lieu de la scène, je venais à ma Jeannette. Ma conduite, avec elle, était précisément telle que si je l'avais aimée seule : pour m'innocenter à ses yeux, je lui faisais accroire que ma situation était, non une récompense, mais une condamnation, effet de la jalousie de mes ennemis; que j'étais forcé d'avoir douze femmes, et de leur faire des enfants à toutes les douze, sous peine de la vie. Je me justifiais ainsi dans son esprit, et je lui jurais de n'aimer qu'elle, protestant de n'aller auprès des autres que par crainte. Cette petite ruse trouvée, mon premier chant s'acheva, et eut tout seul autant de vers que les onze autres.

Le temps que je donnais à la composition de cet ouvrage, était celui de mes récréations, de mes voyages, ou de mon absolue solitude dans notre classe. J'avais toujours une écritoire dans ma poche; mon poème fait et à faire, était également réparti en deux, entre la doublure de ma redingote de ratine; personne ne partageait mon secret. Mon ardeur pour ce travail fut telle d'abord, que tout endroit m'était bon pour travailler; je ne perdais pas le temps que j'étais forcé de passer dans quelque lieu que ce fût.

Au défaut de jouissances matérielles vivement appétées, mon imagination se rassasiait d'idéales, qui lui causèrent enfin une sorte d'épuisement. Mon poème fut achevé en Juin ou Juillet 1749, au milieu de ma quinzième année (1).

J'avais vu, dans Montreuil, qu'on mettait quelquefois un *Envoi* aux ouvrages de poésie : le mien fut adressé « *à Mlle Jeannette Rousseau.* » Mais je touchais à un fatal dénouement !

L'exactitude avec laquelle je profitais de tous mes

---

(1) Il ne m'est guère possible de donner une idée de ma poésie d'alors : il ne m'est pas resté dans la mémoire un seul vers de mon poème. Mais j'en trouve un autre, dans mon *Tertius Codex,* qui pourra faire connaître ma manière d'alors. On le trouvera dans l'année 1753, sous le titre du SÉJOUR DES CHARMES. Je trouve, dans mon cahier, la note que voici : « *Je composai en 1749, à Courgis, un poème pareillement intitulé :* LE SÉJOUR DES GRACES OU DES CHARMES, *qui fut malheureusement trouvé dans ma doublure, par l'abbé Thomas, qui le porta au curé de Courgis, notre aîné. Ce dernier, qui était mon parrain, trouva le poème si criminel, les vers qui le composaient étaient d'une si grande obscénité, qu'il ne crut pas devoir suivre la route ordinaire pour me reprendre. Il porta, dit-on, ces vers avec horreur devant l'autel de son église, et s'excusa auprès de Dieu, disant qu'il n'avait rien fait qui pût me donner l'idée d'une pareille infamie... Il les déposa ensuite dans la sacristie; on assure qu'il les y conserve comme une arme contre moi. Mais de quoi lui servira-t-elle? Caylus vient de mourir... Je fais, au bout de cinq ans (1753) un autre poème du même genre, mais plus décent.* » J'ai su depuis, qu'après la catastrophe d'Huet et Melin, le curé ne garda plus mes vers que pour s'humilier, et qu'enfin il les brûla. Hélas ! ils auraient dû l'être avant de les montrer à mon père : est-on coupable dans le délire et la fièvre ? A la suite de cette note, et en marge des vers, était une apostille, qui trouvera sa place au 5 Nov. 1753.

moments de loisir pour écrire, fut sans doute remarquée; mais je me cachais si bien, je travaillais avec tant de prudence, qu'on ne put me surprendre. Une circonstance assez indifférente avait augmenté les soupçons. J'écrivais surtout en allant à Saint-Cyr. Un soir, je m'étais assis sur la pelouse qui tapisse les bords du chemin, à la déclive de la colline opposée à celle de Courgis : le site était charmant et couvert de *choqueriaux,* dont la fleur bleue sert à teindre les œufs. Je m'étais trouvé en verve, et j'avais voulu achever mon poème. Il était de bonne heure, et l'on avait le plus beau ciel. Je m'étais oublié; il était presque nuit, lorsque j'étais sorti de mon enthousiasme. Je m'étais levé, j'avais couru. Mais la nuit était close lorsque j'étais arrivé à Saint-Cyr. J'étais reparti sans m'arrêter, et je n'étais arrivé à Courgis qu'à neuf heures du soir. On m'avait demandé si la viande n'était pas arrivée lorsque j'avais paru? J'avais été très embarrassé! Dire qu'elle n'était pas arrivée, le mensonge se fût aisément découvert : dire que je m'étais amusé, l'on m'en aurait fait un crime; c'est ainsi que la trop grande rigueur nécessite le déguisement. Il me fallait une fable vraisemblable, dont il fût impossible de découvrir le faux, et qui me justifiât pleinement. (On me forçait à devenir romancier, longtemps avant que je fisse des romans!) Quelques semaines auparavant, par un brouillard fort épais, j'avais aperçu, à dix pas de moi, en montant la colline des *Colons,* un animal, que j'avais pris d'abord pour un chien. Je frissonnai!

Mais en l'examinant, je m'étais aperçu que ce n'était qu'un loup et j'étais devenu hardi jusqu'à l'audace. Ma charge déposée, j'avais poursuivi l'assaillant plus de cinquante pas à coups de pierres. En revenant, j'avais trouvé son camarade, qui s'efforçait d'ouvrir mon panier, dont heureusement le couvercle fermait avec une chevillette. Je m'étais mis à courir sus à ce nouvel ennemi, comme j'avais attaqué son compagnon, et j'étais demeuré vainqueur. Naturellement taciturne, je n'avais pas raconté cette aventure *lupercale*; ce soir-ci, ayant besoin d'une excuse, il me vint en idée, qu'une transposition ne serait pas un mensonge : je me proposai de raconter ce trait, en escobardant, c'est-à-dire en ajoutant tout bas : « *Il y a* » *un mois* ». Je ne fus pas interrogé, parce que quelqu'un soupait à la maison; l'on fut seulement très froid. J'étais sûr, par mon exactitude à tout cacher, que je ne pouvais être soupçonné qu'en gros, et qu'on devait être loin d'imaginer la nature des choses que j'écrivais.

Le lendemain dimanche, les Matines, la grand'-messe occupèrent; j'avais toujours mon projet de récit dans la tête, et je m'y tins jusqu'au prône. Je ne sais à quel propos M. le curé rapporta un singulier passage de la *Cité de Dieu,* de Saint Augustin. Je l'écoutais peu jusqu'à ce moment; ce passage réveilla mon attention. Il y était question du sac de Rome par les Barbares. D'après le Saint, le prédicateur dit que « l'intention fait seule le péché; qu'ainsi les femmes Chrétiennes qui avaient été violées par

les Vandales, n'en étaient pas moins chastes, les vierges moins vierges. » Ce trait me fit d'abord songer à sœur Marguerite, qui paraissait fort triste depuis mon entreprise sur elle, et je me promis de lui faire valoir le passage de la *Cité de Dieu*. Ensuite, mon imagination vaguant sur ces Barbares, je songeai à des soldats : puis mêlant cette idée de soldats à celle de mes deux loups, je les amalgamai si bien, qu'il en résulta une fable intéressante... La grand'-messe de Courgis, grâce à la piété de mon frère, durait trois heures, depuis neuf jusqu'à midi; on dînait au sortir de l'église : ainsi l'abbé Thomas n'eut pas le temps de m'interroger. On se mit à table. Un de nous faisait la lecture; un geste l'interrompit. La soupe mangée, l'abbé Thomas fit sa plainte contre moi. Le curé me regarda, comme pour me dire : « Que répondez-vous ? — Je suis hier parti » plus tôt qu'à l'ordinaire, » répondis-je modestement, » et j'aurais dû être de retour avant la nuit, » sans un petit accident dont je ne voulais rien » dire, pour ne pas donner d'inquiétude, une autre » fois... Je traversais la grand'route, lorsque j'ai » aperçu, du côté d'Auxerre, cinq à six hommes, » qui me faisaient signe de les attendre. J'hésitais » à le faire; mais enfin j'ai pensé que c'était peut-» être pour me demander le chemin. Je les ai donc » attendus. Lorsqu'ils ont été tout près de moi, j'ai » vu, avec quelque frayeur, que c'étaient des sol-» dats avec des recrues. Ils m'ont demandé si je » voulais m'engager? Ma réponse a été, que j'étais

» trop jeune, n'ayant que quinze ans. — « C'est bon! » se sont mis à dire les recrues; il grandira : il faut » l'engager. » Ils m'ont saisi. Moi, j'ai bien vu qu'il » était inutile de résister : j'ai songé qu'il fallait qu'ils » passassent par Noyers, et que mon père y étant » connu, je réclamerais l'assistance de nos parents » et de nos amis. Me voilà donc à marcher, guet- » tant l'occasion de m'enfuir. Ils n'ont pas voulu » s'arrêter à Préhy, chez M. Quatrevaux, de peur » sans doute que je n'en fusse connu. Je n'avais » d'espérance de me sauver qu'à Noyers... Ils m'ont » demandé si j'y connaissais quelqu'un? J'ai dit » que non. Et je n'ai guère menti : car je n'y con- » nais personnellement aucun de ceux sur lesquels » je comptais, comme M. Miré, le maire, M. Julien, » le médecin, M. Perraut, dont je ne sais que les » noms. Heureusement, lorsque nous avons été » vis-à-vis le vallon du Puits-debond, me voyant à » cent pas environ devant eux, et me fiant à ma » légèreté, je m'y suis lancé à travers champ, sau- » tant les sillons quatre à quatre, quoique j'eusse » mon panier. Ils ont crié, en courant après moi : » mais plus j'allais, plus je gagnais l'avance. Je suis » ainsi parvenu au petit bouquet de bois qui est de » l'autre côté du vallon, et la hauteur du taillis m'a » dérobé à leurs yeux. Je n'ai pas été si sot que de » m'y cacher! j'ai longé en droite ligne, et je suis » descendu dans un autre vallon, où est le chemin » de Préhy à Saint-Cyr. J'ignore s'ils m'ont pour- » suivi au delà du bois; mais comme j'ai la vue aussi

» bonne que les jambes, quand je me suis trouvé
» près de Saint-Cyr, je crois les avoir aperçus sur
» la lisière du taillis, que sans doute ils avaient
» fouillé. A mon retour, la nuit était tombée, et je
» n'ai plus eu peur d'eux. »

En racontant cette fable, je jetais de temps en temps les yeux sur mes auditeurs, au nombre de cinq, et je remarquais avec plaisir sur leur visage tour à tour la crainte, l'espérance et la joie. Le curé sourit, en disant : « C'est fort bien raconté! » L'abbé Thomas sourit par imitation; Marguerite me regardait la bouche entr'ouverte, et je crus voir que ma relation l'avait intéressée. Huet avait un air admiratif; Melin sautait de joie; ensuite ils racontèrent tous deux différents traits de ma légèreté à la course, dont je leur avais donné des preuves en mainte occasion. Ce fut ainsi que j'évitai une foule de questions embarrassantes : car bien qu'on ne soupçonnât pas ma témérité à l'égard de Marguerite; qu'on ne pût deviner les étranges idées qui m'occupaient, néanmoins ma véhémence naturelle, mon caractère ardent à la fois et concentré, donnaient contre moi des idées vagues au soupçonneux abbé Thomas.

Après le dîner, il n'y avait aucun intervalle les dimanches et fêtes; on allait faire le catéchisme. Mes deux camarades et moi nous occupions un banc qui touchait à la balustrade du chœur; tous les garçons étaient derrière nous. De l'autre côté, séparé par le passage de la nef au chœur, étaient les filles, les grandes d'abord (et il y en avait beaucoup!) les

Jansénistes faisant faire la communion tard (1), ensuite un banc de plus jeunes; puis un autre, etc. Le pasteur se promenait dans le passage du milieu. Les enfants étaient dans une chapelle collatérale, sous l'abbé Thomas... Le catéchisme était un amusement délicieux pour moi : c'était là que je voyais les plus jolies jeunes filles; que je les entendais nommer; que j'augurais de l'esprit de ces êtres intéressants par leur mémoire, en même temps que mon oreille était flattée par le son de leur voix harmonieuse. (Oh! si les Jansénistes se fussent doutés de ce plaisir-là!) Mon bonheur aurait été bien plus grand, si Jeannette, au lieu d'avoir pour confesseur le bon chapelain, avait été pénitente de mon frère : elle aurait encore été au rang des *Catéchumènes,* et j'aurais été son camarade de catéchisme. Cependant les grandes filles qui avaient communié n'étaient pas entièrement dispensées de venir aux instructions élémentaires; souvent même, sous prétexte de leur faire honneur, et de donner aux ignorantes, non encore émancipées, une émulation salutaire, le pasteur les interrogeait sur quelque point à décider. Ainsi, j'eus quelquefois le plaisir de voir Jeannette Rousseau se lever, faire une jolie révérence, rougir, me montrer sa taille svelte, et me faire entendre le

(1) La raison qu'ils donnent de leur conduite, c'est que la première communion est une action importante, pour laquelle il faut toute sa raison et toute son innocence ; deux choses presque incompatibles : quand la raison vient, l'innocence s'en va.

son argentin de sa voix intéressante. Le jour où nous en sommes, elle était au catéchisme. Jamais je ne l'avais trouvée si jolie. Quand on sort d'une peine, l'âme est plus légère que si l'on n'avait pas souffert : tel le danseur en quittant les semelles de plomb. J'étais content de la manière dont je m'étais tiré d'affaire, et je me disais tout bas : « Si la belle Jean- » nette est un jour ma femme, je lui raconterai ce » trait, pour lui montrer que son mari n'est pas un » sot... » Tandis que je roulais ces idées, le curé interrogeait une petite Adine fort jolie : il lui demanda ce que c'était que le mensonge ? Elle lui répondit par son catéchisme : « C'est parler contre » la vérité, à dessein de tromper. » Il insista, et lui demanda si un mensonge indifférent, dit pour faire rire, était un grand péché ? — « Non, Monsieur, » répondit la petite masque, « car moi j'en dis comme » ça tous les jours. » Le curé se mordit les lèvres, pour s'empêcher de rire : — « Ma fille, vous ne » faites pas ici votre confession, » lui dit-il ; « je » pourrais vous répondre ; mais je vais interroger » une personne plus instruite que vous... Jeannette » Rousseau, dites-nous si le mensonge de plaisan- » terie est un grand péché ? — Nous ne devons » jamais mentir, même en plaisantant, » répondit la belle fille, « parce que nous sommes en la pré- » sence de Dieu, à qui nous manquons par là de » respect. — C'est bien ! fort bien ! » dit le pasteur, « et je suis très content de cette réponse... Nicolas » Restif, donnez-nous encore une autre raison. —

» Jésus-Christ, » répondis-je, « en saint Mathieu, » dit que les hommes rendront compte des paroles » oiseuses : un mensonge, quelque léger qu'il soit, » est pis encore. — Ajoutez-nous quelque chose » pris du fond de la morale. — Je pense qu'on ne » peut mentir, même en badinant, sans diminuer la » délicatesse de la conscience, et sans s'açcoutumer, » par cette indulgence coupable pour soi-même, à » envisager sans horreur les actions les plus crimi- » nelles. — Ainsi, le mensonge officieux, par exem- » ple, n'est pas permis ? — Je ne le crois pas ; ce- » pendant il doit être une très petite faute en mo- » rale, lorsqu'on le commet de manière que la » générosité de notre conduite nous rend autant en » délicatesse, que notre mensonge nous en a fait » perdre. — Devant Dieu ? — Devant Dieu, le men- » songe est toujours péché, parce que Dieu est vé- » rité... — Fort bien ! Que pensez-vous d'un men- » songe bien arrangé, pour se tirer soi-même d'un » mauvais pas, et pour cacher un action peut-être » criminelle, qu'il serait également intéressant de » savoir, pour l'interrogateur et pour l'interrogé ? » — La faute est double en ce que le mensonge » cache une plaie de l'âme, qui peut lui causer la » mort... Mais quand il s'agit de nous excuser » nous-mêmes, nous consultons peu ce qui est bien » ou mal ; nous parlons machinalement ; car tout » homme, depuis notre premier père dans le paradis » terrestre, cherche à s'excuser. — Ce mensonge est » un des plus criminels ! » continua le pasteur, en

me faisant signe de m'asseoir. Et moi, je pensai intérieurement qu'il n'avait rien cru de l'histoire que j'avais faite à dîner, ou que, s'il l'avait crue, il ne la croyait plus.

Pendant tout le temps que j'avais parlé, j'avais eu le plaisir d'entrevoir les beaux yeux de Jeannette fixés sur moi; j'en avais été d'abord troublé, mais insensiblement je m'étais enhardi; je remarquai aussi l'admiration de tout le Catéchisme pour ma doctrine.

Après l'instruction élémentaire, les garçons récitaient l'*Épître* du jour, et les filles l'*Évangile*. Le pasteur faisait lever qui bon lui semblait, au commencement, au milieu, à la fin : il fallait donc avoir tout appris. Toutes les mémoires furent mauvaises, ce jour-là. Or il faut savoir, qu'après que nous avions eu appris, mes camarades et moi, le Nouveau Testament entier, dix à douze versets par jour, on nous faisait réciter l'Évangéliste ou l'Épître apostolique d'un bout à l'autre. Mes deux condisciples avaient constamment échoué. Pour moi, qui n'oubliais rien, je me contentais de relire deux fois mon Évangéliste, et le samedi, je récitais. Je ne m'arrêtais pas : j'allais toujours, suivant le sens à la piste, et changeant des mots.. L'abbé Thomas, qui me voulait humilier, comptait mes synonymes pour des fautes, et comme la quantité en était fixée, j'avais eu... le fouet (à la grande indignation de Marguerite!) tandis que mes camarades, restés cent fois court, n'avaient éprouvé que son indul-

gence. J'avais été indigné, et le bon chapelain, instruit par Marguerite, ne put le croire qu'après l'aveu de l'abbé Thomas, en présence du curé, qui répondit : — « Cela m'étonne! il sait l'Évangile » par cœur. — Oui; il ne s'est pas arrêté; mais il » a changé plus de cent mots! » Le curé donna tort à l'abbé Thomas; il lui dit, qu'empêcher de remplacer par de bons synonymes, c'était tuer le jugement.... Ce fut apparemment pour me dédommager, que le curé, qui savait que la veille j'avais récité les Actes, me dit : — « Nicolas, tournez-vous » du côté du Catéchisme, et récitez-nous les Actes » des Apôtres. » A cet ordre, je tressaillis de joie. Je commençai par le premier chapitre, et continuai beaucoup plus vite qu'on n'a coutume de lire; si je me trompai deux fois, je me remis de moi-même. Tous les enfants avaient les yeux sur moi, particulièrement les filles; mais je ne voyais que Jeannette. Lorsque j'eus achevé, le pasteur reprit la parole : — « Mes enfants, je vous recommande d'apprendre » votre religion. Si je vous enjoignais ce que je ne » fais pas faire à mes propres familiers, vous auriez » peut-être un motif de découragement ; mais ce » jeune homme est un de mes élèves; c'est mon » frère. Et ne croyez pas qu'il ne puisse dire que » ce qui est historique; je vais lui demander son » Épître aux Romains, et il va me la dire. » Il me fit lever; je récitai la moitié du premier chapitre. Il me fit passer au second; puis au dernier, parce que Vêpres sonnaient. Je ne manquai pas : c'était

mon étude actuelle.... Que j'étais glorieux! Quoique je ne fusse au fond qu'un petit pédant, je ne me serais pas changé, en ce moment, pour un guerrier magnanime, qui vient de foudroyer les ennemis de sa nation.

Au sortir du catéchisme, nous retournâmes un instant au presbytère, avec l'abbé Thomas, tandis qu'on achevait de sonner Vêpres. Mes camarades racontèrent à Marguerite ce qui s'était passé au catéchisme. Elle parut s'intéresser vivement à moi, et je la vis passer chez le bon chapelain... Comme nous sortions, elle en revenait; elle me tira par mon habit : — « Après Vêpres, j'irai au champ de la » cure visiter la haie vive; je vous demanderai pour » m'accompagner; j'ai quelque chose à vous dire.» Ce peu de mots me fit attendre la fin des Vêpres avec une grande impatience!... Aussitôt que l'Office fut achevé, je tâchai de précéder mes camarades; mais l'abbé Thomas me suivait. La gouvernante me demanda, et jamais on ne lui refusa rien. En route, nous ne dîmes que des choses indifférentes. Lorsque nous fûmes arrivés au champ curial, Marguerite s'assit derrière l'endroit de la haie le plus *fourré*. Elle était endimanchée; elle était charmante! Mon cœur palpita. Je voulus me jeter dans ses bras. Elle ne me repoussa point; au contraire, elle me pressa contre son sein : — « Vous avez effacé de ce » cœur le souvenir de Louis Denêvres, Monsieur » Nicolas; ah! que vous m'êtes cher! — Prouvez-le » moi,» lui dis-je, « en m'accordant ce que vous

» savez que je désire. — Oui, je vous le prouverai, » mais non de la manière que vous le demandez : » je crains Dieu, et ne veux pas l'offenser... Mais » vous êtes, à présent, l'être que je dois le plus » aimer... je suis grosse... » A ce mot inattendu, je pâlis, non de la crainte d'épouser Marguerite : en ce moment, subjugué par sa présence, par ses attraits et par mon devoir, j'y eusse consenti sans peine ; mais je vis un nuage de réprimandes se former sur ma tête, et, sous mes pas, un abîme d'anéantissement... Comment étudier marié ? ce fut ma première crainte ; Jeannette ne s'offrit à ma pensée, que durant le discours suivant de l'excellente fille : « Tu te troubles, » me dit-elle ; « crains-tu de » m'épouser ? — Non ! non ! » m'écriai-je ; « non, » Marguerite ! Tu m'es chère ; tu me l'es double- » ment, par ta grossesse. Tu me l'es comme » *Glycérie* l'était à *Pamphile !* — Je suis contente, » reprit Marguerite ; « le père de mon enfant a l'âme » sensible..... Va, mon ami, je n'exigerai pas un » pareil mariage. Je t'aime tendrement ; mais je » t'aime pour toi. Ne crains pas que je dévoile » mon état ! Ne crains pas que je veuille te donner » une femme qui a plus du double de ton âge, et » qui serait vieille dans la force de ta jeunesse ! » Non, mon cher ami ; songe à Jeannette, et ne » t'occupe que d'elle ; qu'elle soit un jour ta femme ; » c'est avec elle seule seule que tu peux être heu- » reux... Moi, je te ferais manquer ton bonheur ? » je t'exposerais aux peines cruelles dont tes frères

» et tout le monde t'accableraient? Je t'ôterais ton » état, pour en donner un à ton enfant? Je te » sacrifierais à un être qui n'est pas né, qui ne te » vaudra peut-être pas; qui peut-être sera fille, et » n'aura pas besoin de légitimité, par les précau- » tions que je vais prendre? Et quand cet enfant, » quel qu'il soit, en aurait besoin, que lui donnera- » t-elle? Nous sommes roturiers; en vivant à Paris, » où je ferai nourrir mon enfant, il sera autant que » tout le monde. Tranquillise-toi, mon jeune ami; » je ne te ferai pas de reproches. Moi, t'en faire! » sera-ce de m'avoir rendue mère? Ah! c'est par » là que je te dois : de toutes les consolations, c'est » la plus efficace, et je te la devrai! Tu me donnes » qui aimer avec innocence, pour le reste de mes » jours; un enfant tout à moi, et dont je disposerai » seule (bonheur dont je n'ai pas encore joui) : » voilà un présent que je n'oublierai jamais... Mon » jeune ami! voici mes résolutions, qu'il était » nécessaire de te communiquer : dès que je ne » pourrai plus cacher mon état, j'irai à Paris, sous » prétexte de voir mon frère, qui est à Versailles, » panetier du Roi : je confierai mon état à une » parente sûre, sans te nommer encore : je ferai » mes couches; je mettrai mon fils ou ma fille en » nourrice; puis je reviendrai ici pour deux ans; » c'est-à-dire, jusqu'au sevrage de mon enfant, que » je ne quitterai plus. Je ne t'écrirai pas, de peur » de mésaventure. A mon retour, je te dirai le sexe » de notre enfant, et les mesures que j'aurai prises,

» pour que tu en disposes un jour. Avertis-moi, » quand tu t'apercevras que, malgré mon attention, » mon état commence à paraître..... Et quittons-» nous : si les murs ont des oreilles, les haies sont » encore moins sourdes. » J'étais dans une situation orageuse, tandis que Marguerite m'avait parlé; mes idées se roulaient et se précipitaient, comme des cailloux agités dans un tonneau. Le plaisir d'être père à mon âge (hé! je l'étais déjà, depuis le 14 Mai 1746; mais je l'ignorais!) la générosité de Marguerite, l'image de Jeannette qui se mêlait à tout cela; mes craintes, si la gouvernante avait ressemblé à toute autre femme; le bonheur que j'avais de trouver, dans ces commencements de ma vie, des êtres si bons, pour contrebalancer la haine de mes frères, et ma propre malice (hélas! ils m'ont inspiré de la sécurité! oui, la bonté de mon père, de ma mère, de ma bonne tante Madelon, de mon aïeul Ferlet, de Julie Barbier, de Jeannette, de mère Saint-Augustin, d'Esther, de madame Bossu, de Marguerite enfin, sans parler de celles qui ont suivi, m'ont inspiré la sécurité que j'ai payée si cher par la suite!) tout cela, dis-je, me passait dans la tête, et m'occupait, à me rendre immobile. A l'épanouissement momentané, succédait le serrement de cœur le plus cruel, et dont le souvenir m'est encore douloureux. J'embrassai Marguerite sans parler, les yeux en larmes; elle y répondit par les siennes... J'allai seul visiter la haie, tandis que la gouvernante parut s'en retourner.

Bon Dieu! quelle journée, et comme elle avait été remplie! Elle contenait plus de choses que dix années de la vie des jeunes gens de mon âge... Mais j'en ai souvent eues de pareilles : je n'ai pas vécu à vide, ô mon lecteur! tous mes jours ont été remplis...

Comme je m'en revenais du champ de la cure, par le bas, où était le chemin de la Garenne (promenade charmante, si le pédantisme de mes frères ne l'eût gâtée pour moi!) je rencontrai Jeannette seule. Je tremblai, je rougis; je la saluai gauchement, en détournant la vue.... Mon trouble dut sans doute l'éclairer sur la passion secrète qu'elle m'inspirait; mais j'étais trop jeune pour qu'elle pût compter sur ma solidité. Je m'aperçus que ma rougeur la faisait rougir à son tour; j'en tressaillis... Avant d'entrer dans le bourg, je retournai la tête, et j'aperçus Marguerite, que je croyais rentrée au presbytère, qui parlait à Mlle Rousseau, avec grande vivacité, en me montrant (je n'ai jamais su ce qu'elle lui avait dit). Je palpitai; la sueur sortit de tous mes pores, à cette idée : « Lui dit-elle que je » l'aime?... » Et je m'enfuis, comme s'il y avait eu quelque danger à craindre pour moi... (En me voyant fuir, par une timide modestie, celle que j'adorais, qui se fût imaginé que je venais de faire, sur elle et sur d'autres, plus de cent pages de vers obscènes? Après cela, jugez des hommes par ce qui frappe les yeux). Marguerite rentra plus d'un quart d'heure après moi. La prière sonna; j'y regardai

Jeannette : je crus la voir troublée, embarrassée de mon attention : quel signe était-ce ?

Le mercredi suivant, je fus envoyé à Lichères pour de la chaux. Je traversai des bois qui, bien qu'ils fussent à plus de deux lieues de mon village, étaient une suite non interrompue de ceux de Nitry, qui commençaient en Terre-rouge, à deux pas du Vaudenjean, au pied duquel est la maison paternelle. Je fus vivement frappé de l'idée, qu'en suivant ces bois, je parviendrais à ceux que j'avais tant de fois visités, pour y chercher des nids, des fraises et des noisettes ; puis, mêlant ces idées avec celles de Jeannette, de Marguerite enceinte et assez généreuse pour me garantir de toutes les peines qui devaient être la suite de mon action, je fondis en larmes, symptômes d'une âme encore innocente... Arrivé à Lichères, j'avais une grande soif ; Lemoine, le marchand de chaux, me servit du vin blanc, que je trouvai bon, et du fromage à la crème, que j'aimais passionnément. Nous goutâmes ; je bus plus de vin que je n'en avais encore bu de ma vie ; je bus exprès, pour faire le grand garçon : j'étais amoureux ; j'étais déjà père... J'eus occasion de m'apercevoir que je portais le vin comme un Allemand ; Lemoine balbutiait, et me faisait pitié.

En sortant de Lichères, je pris mon poème dans ma doublure, et je me mis à le relire. Aux vers près, que je ne trouvais pas harmonieux, le premier chant me plut. Les autres provoquèrent ma lubricité, déjà provoquée par le vin. Je lisais tout haut

en déclamant, dans le bois, non à la manière des acteurs, que je ne connaissais pas, mais comme un homme qui prêche... J'achevais de lire, quand j'entendis éclater de rire derrière moi. Je me retournai surpris!... C'étaient deux bûcherons de Vaucharmes, qui s'en retournant, me suivaient depuis une demi-heure, et qui avaient presque tout entendu. Je me défiais de tout le monde; je fus un peu intrigué. — « Qu'est-ce que c'est qu'ça? » me dit l'un d'eux; « ça rime comme la tragédie de *Sainte-» Reine?* — C'est *in* plaidoyer », dit l'autre. — « *Nounais!* c'est plutôt une prière; car il y est » comme parlé d'adoration »; (c'est que depuis la lecture de Montreuil, j'employais cette expression; au lieu d'*aimer*); « c'est des litanies. » Je regardais ces deux hommes, que je ne connaissais pas, pour voir s'ils riaient, ou si leur stupidité les avait empêchés de m'entendre : car, au lieu des mots libres, que j'ai trouvés depuis dans Martial, et dans les autres poètes Latins, dans Chorier (*a*), et dans quelques débauches d'esprit Françaises, j'en avais employé de mon invention, qui ne pouvaient être entendues par ces gens-là; j'eus bientôt occasion de m'apercevoir qu'ils avaient parlé bonnement, mais je compris aussi que je l'avais échappé belle! Si j'avais été

(a) Nicolas Chorier, auteur des *Dialogues de Luisa Sigea* (communément le *Meursius*), chef d'œuvre incontestable du genre érotique, dont nous avons donné deux édltions.
(N. de l'Éd.)

entendu par des hommes plus intelligents!... par M. Stallin... M. Rousseau, fils ou père... par l'abbé Thomas!... Cette idée me fit frémir!... Je résolus d'ôter mon poème de ma doublure, et de le cacher dans un trou du mur à sec du jardin curial, en tirant une pierre, que je replacerais exactement. Ce fut ce que j'exécutai, à mon retour... Après que les deux bûcherons m'eurent quitté, pour aller reprendre le chemin de Vaucharmes que la curiosité leur avait fait laisser, mon imagination, échauffée par la lecture et par le vin, s'arrêta sur des images lascives : je suivis avec brutalité l'idée de la possession de la femme Chevrier; je me mettais, en suivant cette chimère, au-dessus de tous les sentiments honnêtes... J'ai fait, depuis, à cette occasion, une remarque : c'est que l'adultère corrompt les mœurs bien plus vite que tout autre genre d'impudicité; et que la moins corruptrice, comme la moins dangereuse pour le moral, est celle avec les filles publiques; c'est l'adultère, et non ces dernières, qui cause l'horrible corruption des grandes villes. Un mois s'écoula depuis ce voyage.

Cependant j'observais sœur Marguerite : je m'aperçus que ses jupes raccourcissaient un peu par devant, et je l'en avertis, en ces termes : — « Vos » jupes commencent à devenir à la mode de Nitry. » Elle me comprit tout d'un coup; car on sait dans tout le canton, que les femmes de Nitry ont la jupe écourtée par devant, et en forme de queue par derrière; ce qui a quelque chose de lubrique. Margue-

rite apporta un remède factice à l'irrégularité de son habillement, et commença de parler de ses affaires à Paris. Elle se fit même écrire par son frère une lettre qui la mandait, pour la garder chez lui. Le jour de son départ fut fixé; mais elle promit au curé de revenir, dès qu'elle aurait terminé ses affaires, « préférant », dit-elle « une vie humble et » simple au village, à une plus douce et plus variée » à la ville ».

Elle partit un mercredi, de très grand matin, afin que j'eusse la facilité de revenir de bonne heure; car elle me demanda, pour la conduire sur Martin, joint à un autre, qui portait le surplus de son bagage... Notre entretien fut aussi affectueux qu'intéressant : j'étais pénétré des procédés de Marguerite; elle *m'adorait*, *malgré elle*, depuis que je l'avais rendue mère; j'avais effacé de son cœur Louis Denêvres, qui, depuis son accident funeste, y entretenait une douce mélancolie; elle l'avait aimé *mort*, par reconnaissance, comme elle avait cessé, par devoir, d'aimer M. Rousseau *marié*... Après tous ces aveux, tous ces détails, elle me recommanda la sagesse, les bonnes mœurs; elle me parla de notre enfant, et me dit, que s'il vivait, il aurait tout ce qu'elle possédait, par des arrangements certains; sinon, qu'elle n'avait plus personne au monde qui lui fût aussi proche que moi... J'ai toujours admiré la belle âme de cette bonne fille, son sens droit, qui la faisait parler si juste, quoiqu'elle fût réellement dévote... Je porte chèrement son souvenir dans mon

cœur, avec celui de Jeannette! et je l'y conserverai jusqu'au dernier soupir...

Ces discours utiles et sérieux nous occupèrent tellement, pendant les trois heures de chemin, que nous nous vîmes avec étonnement aux portes d'Auxerre!... Nous dînâmes ensemble chez Mme Jeudy, où je vis la jeune femme Sophie en pénitence, c'est-à-dire, ayant une grosse coiffe et des cornes de papier. Son crime était d'être devenue grosse de son mari, sans la permission de sa mère; le gendre avait été renvoyé chez ses parents, comme un libertin, un corrupteur... et ces deux pauvres jeunes gens se mouraient en langueur, depuis leur séparation!... Marguerite fit tout ce qu'elle put, en qualité de dévote, pour adoucir le sort de Sophie; mais elle ne put rien obtenir; le crime était trop noir! *S'être souillée une seconde fois du péché originel!*... J'ai su depuis, que le jeune mari avait été la première victime, et que l'aimable et infortunée Sophie ne lui avait survécu, que pour donner le jour à deux jumeaux, garçon et fille... Cœurs sensibles, versez des larmes sur eux, et maudissez le *purisme* insensé de leur marâtre!...

Après le dîner, qui fut un des plus tristes que j'aie faits en ma vie, je pris congé de Marguerite. Et comme elle ne partait que le lendemain jeudi par le coche d'eau, elle voulut me reconduire jusqu'à la *Porte-du-Pont;* puis voyant qu'il y avait trop de monde, pour nous parler librement, elle poussa jusqu'à Saint-Gervais. C'est là que, sous la voûte en

ruines d'une partie de l'église, nous nous embrassâmes tendrement, en versant des larmes.., dont l'amertume sembla présager un éternel adieu! « Soyez sage! » répéta souvent Marguerite, « si » vous voulez être heureux. Dissimulez vos senti» ments, si vous voulez obtenir Jeannette un jour, » et recherchez l'amitié de son frère : c'est un jeune » homme qui fera son chemin; il est fort aimé de » Mme de Varennes, sœur de M. le baron de Cour» gis, et elle veut lui donner une place de secrétaire » dans sa maison; d'ailleurs il aime tendrement sa » sœur. Mais ne vous confiez pas trop tôt! votre jeu» nesse ferait regarder votre démarche comme ridi» cule. Un bruit sourd a couru, que vous écriviez des » choses singulières! J'ai répondu pour vous. N'en » écrivez jamais de pareilles; soyez prudent! des » yeux sévères sont ouverts sur vous... Ne vous » montrez à vos frères que sous un jour favorable! » Vous avez de la religion, quoique vous... fassiez » des écarts; plaisez-leur par là; une faute que » vous ferez en secret sera toujours une faute, puis» qu'elle sera connue de Dieu; mais une faute sue » de vos frères serait un crime impardonnable, dont » les suites empoisonneraient le reste de votre jeu» nesse, et peut-être toute votre vie... peut-être » celle de votre père et de votre mère; car on ne » néglige rien pour interrompre vos études. Dieu » est un père indulgent, qui pardonne : vos frères » seraient à votre égard des juges qui ne sauraient » que punir. J'en dis beaucoup, rendant, comme je

» fais, justice à leur piété; mais je vous donne ces » avis, parce que je vous les dois... Adieu, Mon- » sieur Restif! » (c'est la première fois qu'elle me donnait mon nom de famille); « je vous quitte avec » un serrement de cœur qui me fait craindre pour » vous... Ho ! de la prudence! Je vous ai fait éviter » plus d'une surprise, sans que vous le sussiez vous- » même : mais vous n'aurez plus personne pour » vous... » Elle m'embrassa en me pressant contre son sein : — « Va », me dit-elle, « quitte-moi, que » j'essuie mes larmes, avant de sortir d'ici... » Je la quittai ; je retournai vingt fois la tête, avant que le détour de la colline me cachât Saint-Gervais. Enfin, je la vis sortir de sous la voûte (la même où depuis j'ai tant pleuré une jeune beauté, qui voulait aussi mon bonheur); elle me fit un signe d'adieu, avec son mouchoir; et moi, prêt à passer derrière la colline, je lui tendis les bras. Elle leva les deux siens vers le ciel, avec un mouvement si rapide, que j'en fus frappé... Je fis deux pas, et je ne la vis plus...

Je ne la revis plus! et c'était pour jamais! Je m'en revins pensif, pénétré de ses avis, ressentant au fond de mon cœur l'amitié la plus vive pour cette fille généreuse. Lorsque je fus dans la vallée de Montalery, vis-à-vis la fontaine où nous avions autrefois goûté, mon attendrissement redoubla : je m'arrêtai; j'élevai la voix, et je prononçai ces paroles, en les modulant sur les *Lamentations* de Jérémie : « Com- » ment, ô fille généreuse, dont la bonté m'atten-

» drit... comment m'as-tu quitté, pour me laisser » seul et sans secours ?... Pourquoi ne te verrai-je » plus, ô fille qui m'as rendu le bien pour le mal ?... » Marguerite! que ma langue desséchée s'attache à » mon palais, si je prononce jamais ton nom sans le » bénir... Adieu! adieu, ô Marguerite! que j'ai vue » assise là, auprès de moi!... » (ici, je suffoquais); « je ne t'y verrai plus!... Mon pauvre cœur! tu es » accablé!... Mon pauvre cœur, je te sens défaillir... » Ha! qui me rendra mon amie? qui me rendra la » généreuse Marguerite?... La pauvre infortunée! » jeune, elle a perdu son amant... aujourd'hui son » amant la perd... Adieu... adieu, Marguerite!... » perle de bonté, comme perle de nom!... adieu te » dis : mais ne t'oublierai jamais! »

Je ne pus manger mon halte; j'avançais en chantant. Le soleil commençait à baisser; car mon entretien avec Marguerite, sous la voûte Saint-Gervais, avait été long... J'aperçus, au haut du tertre qui domine le champ curial, mes deux camarades, qui venaient au devant de moi.., J'en fus fâché; j'avais encore tant de choses à me dire!... Ils m'abordèrent en me demandant comment j'avais laissé Sœur Marguerite? — « Comme une bonne mère, fâchée » de nous quitter. » Ils montèrent chacun sur un des ânes, comme des écoliers qui aiment à polissonner, et m'apprirent en faisant route, que nous aurions, pendant l'absence de la gouvernante, la sœur Pinon, cette jeune dévote destinée à remplacer une des maîtresses d'école. Huet vanta beau-

coup cette fille! C'était une de ces figures que je n'ai jamais aimées, mais qui plaisent aux cœurs de carton; un visage assez régulier, uni, sournois, colorié, couvert de duvet; un air vigoureux, des membres forts : je voulais de la délicatesse dans les femmes; Jeannette était la plus délicate que j'eusse encore vue; Marguerite avait bien plus l'air d'une dame que d'une villageoise... Je dis à Huet que nous avions perdu la meilleure des gouvernantes, et que tout ce que je désirais, c'est que sœur Pinon nous en dédommageât à moitié. — « Ça ne sera » pas », répondit Melin, en tombant de sur son âne, qui le jeta par terre; « car elle m'a déjà fait » gronder aujourd'hui : et cent fois j'ai fait pis » à Marguerite, sans qu'elle ait rien dit... Votre » sœur Pinon est une flatteuse, une rapporteuse; » c'est moi qui vous le dis. » Et le polisson, remonté sur son âne, s'éloigna de nous, pour aller tomber encore... Nous arrivâmes ainsi au presbytère, les deux ânes plus fatigués d'un quart de lieue fait avec mes camarades, que de toute la route faite avec moi; car j'ai toujours été bon et humain, comme l'était mon père, envers les animaux utiles.

Il ne m'arriva rien de particulier, les premiers jours qui suivirent le départ de Marguerite; mais je voyais certaines choses, qui me rendirent moins circonspect... L'abbé Thomas était sain, vigoureux : son genre de vie, sa piété même devaient l'exposer à de cruels combats avec le démon de la chair! Sœur Pinon, jeune, grasse, fleurie, blanchie depuis

la cessation des travaux champêtres, ayant, au lieu de cet air imposant et noble de Marguerite, un sourire de soumission, fit une impression visible sur lui. Il eut un rival : la nouvelle gouvernante n'en faisait pas une moins vive sur Huet, malgré le goût entrevu. C'était à qui des deux paraîtrait le plus complaisant pour elle. Sœur Pinon, qui n'avait que ses vigoureux appas, et qui se chaussait mal, ne m'inspirait rien ; je regardais en pitié mon maître et mon camarade, et je pensais bien secrètement : « Quelles âmes grossières !... Mais, que dis-je ? que » deviendrais-je, s'ils avaient mon goût, qu'ils ado- » rassent Jeannette ? » Et je m'applaudis de leur matérialité ; je m'en félicitais, et ne les en méprisais pas moins.

Mais la vue continuelle de leurs imprudences me rendit moins attentif sur moi-même. Je négligeai les sages avis de Marguerite ; les fréquents badinages de l'abbé Thomas avec la sœur, quoique peu de chose, me firent m'imaginer, très mal à propos ! qu'à l'avenir, il serait moins sévère (c'était tout le contraire qu'il fallait imaginer, les hommes veulent regagner sur les autres ce qu'ils perdent sur eux-mêmes). Je fus tenté d'écrire un billet à Jeannette, où je lui déclarerais mon amour et la prierais de me faire réponse. Rien ne pouvait excuser cette folie, que ma passion extrême et mon ignorance. Je regrettai outre mesure de ne pas avoir employé la médiation de Marguerite pour me déclarer. C'est que j'oubliais que je ne l'aurais pas osé ; le moment où j'aurais su

qu'elle parlait ou celui de recevoir la réponse auraient pu me causer la mort... Ajoutez à cela une délicatesse machinale qui me faisait regarder comme effrontée toute demande que je ne méritais pas d'obtenir. J'ai observé, dans tout le cours de ma vie, que mon instinct m'avait toujours mieux conduit que ma raison. J'écrivis donc. J'avais remarqué, en m'agenouillant à la place de Jeannette, lorsque j'allais sonner midi, qu'il y avait à son accoudoir un petit trou rond; je roulai mon billet comme un de ces petits cierges qu'on brûle ordinairement devant les *Madones*, et je l'insérai dans le petit trou que je fermai d'un peu de cire. Je l'y laissai quinze jours. On ne l'aperçut pas. J'avais compté sur la cire qui, se collant au bras de Jeannette, aurait fixé son attention sur le papier attiré. (Et peut-être le découvrit-elle, le lut-elle, et le remit-elle; car un jour, en prenant de l'eau bénite, ayant osé porter un regard sur elle, je vis les lis de son visage changés en une belle rose, mais je n'en ai jamais eu de certitude). Une crainte trop bien fondée me fit reprendre mon billet amoureux : c'est qu'un jour, à midi, je me rappelai les derniers avis de Marguerite. Je déchirai en petits morceaux le papier qui contenait l'expression de mes sentiments; et telle était la superstition de mon amour extrême, que je me sentis flatté de l'idée que Jeannette s'agenouillerait sur les débris de mes pensées; j'eus grand soin, le lendemain, en allant servir la messe, de m'assurer qu'ils étaient sous les pieds et les genoux de Celle que j'adorais. Je les ramassai

à midi pour les conserver précieusement et, de peur qu'ils ne fussent aperçus du curé ou de l'abbé Thomas. Malheureusement cet accès de prudence ne s'étendit pas assez loin.

Je connaissais les dispositions de ceux dont je dépendais : j'étais sûr qu'ils désapprouveraient également un amour légitime et une passion criminelle; je n'y mis donc moi-même aucune différence. Je cachais soigneusement mon poème licencieux, mais je le relisais avec plaisir, et j'y corrigeais souvent quelque chose. Le départ de Marguerite m'avait laissé dans une tendre mélancolie, très propre à la composition : je voulus rimer nos adieux et les ajouter à mon poème, quoiqu'ils n'y cadrassent guère; j'eus même l'audace d'y travailler à ma table, aux instants où l'abbé Thomas jouait puérilement avec Sœur Pinon, qu'Huet tâchait de s'y mêler et que Melin se moquait d'eux; je ne prenais d'autres précautions que de mettre mes vers sous le cahier de mes versions. Un jour Melin, qui était méchant et traître, aperçut le titre de ma seconde *Division,* qui était MARIANNE TABOUÉ : il lâcha un mot qui me rendit circonspect; je ne laissai plus mon poème sous mon *devoir*, il fut reporté dans la cachette du mur à sec, où il était en sûreté. A mon retour, j'entrevis l'abbé Thomas qui venait de fouiller à ma place... Quelques jours s'écoulèrent.

Un matin, l'on m'annonça un voyage à Lichères; j'avais pris en affection le chemin de ce village, le marchand de chaux Lemoine, son vin blanc et son

fromage à la crème. J'allai secrètement à ma cachette, j'en tirai mon poème et je le mis, non dans ma poche, mais... dans mes hauts-de-chausses. Sage précaution! Sous je ne sais quel prétexte, l'abbé Thomas me fouilla comme en riant. Il parut surpris de ne rien trouver! Je partis.

En route, il me vint une idée : si j'avais été épié, si la sœur Pinon m'avait vu? Si l'on savait ma cachette?... Heureusement, j'ai mon cahier!... Je le tirai de mes culottes et je me mis à le lire. Je fus tenté de le déchirer en mille pièces ou de l'enterrer dans un champ où il pourrirait. « Mais si je pouvais » le sauver? Si je le pouvais conserver, pour le cor- » riger un jour, quand je serai plus savant?... » En parlant ainsi, j'avais déjà détruit ce qui regardait Marguerite; je le regrettai amèrement!... Je ne formai point d'agréables chimères à ce voyage; mes idées confuses et chevrotantes ressemblaient celles d'un coupable qui médite ce qu'il dira s'il est arrêté...

Arrivé à Lichères, j'y trouvai Lemoine et tout se passa comme au premier voyage; le vin blanc, le fromage à la crème, avec ail, sel et poivre, furent excellents. « Savez-vous, Monsieur Nicolas, » me dit Lemoine, « que vous serez un compère?... » Vous buvez sec! » Je lui répondis que je ne buvais jamais de vin; que je préférais l'eau, excepté pourtant son vin blanc. Il trouva dans ma réponse un compliment que je n'avais pas dessein d'y mettre; il

me sauta au cou en détonnant le refrain d'une vieille chanson :

Lampons, camarades, lampons!

J'étais glorieux de me voir traiter en homme, car nos maîtres (je ne sais s'ils avaient tort ici ou raison) en agissaient avec nous, non comme avec des garçons de quinze et dix-sept ans, tels que nous étions Huet et moi, mais comme avec des morveux de dix ans ou même plus jeunes. S'il venait au presbytère des gens chez qui nous avions été, qui nous avaient parlé comme à des hommes, nous avions l'humiliation de nous voir mener à la baguette et gronder pour des minuties qu'on nous aurait passées dans le particulier. Cette conduite nous peinait; elle rendait Huet maussade, moi plus sauvage et Melin plus polisson... Lemoine, avec qui je tablais, était allié de ma famille, un des admirateurs de mon père, du curé de Courgis et de l'abbé Thomas. Je bus ma part de trois bouteilles. Mon hôte s'enivrait et voulait toujours boire : je lui représentai qu'il se faisait tard et que je demeurais chez un ecclésiastique. — « Vous avez raison! mais jarni! n'est-il pas triste » qu'un homme de mon âge soit battu par un ado- » lescent!... Mais vous avez raison : je vois que » vous tenez de famille et que vous avez de l'esprit... » Adieu, Monsieur Nicolas! »

Je le quittai plein de joie. Je voulais profiter de la douce chaleur du vin pour ajouter quelque chose à mon premier Chant. Je m'assis hors du chemin,

sous un courgiller ou cornouiller, et, dans ma verve vineuse, je fis un épisode où, sous des noms supposés, je racontais mon aventure avec Marguerite Miné : je m'en rappelle très peu, ne l'ayant jamais relu. Le soleil était prêt à se coucher lorsque l'épisode fut achevé; il me restait encore plus d'une lieue à faire et ma course fut rapide. A mon arrivée, on se mettait à table pour souper; et qu'on juge de ma surprise en voyant Lemoine, qui paraissait arrivé depuis longtemps!... Immédiatement après mon départ, il lui était arrivé d'excellente chaux : Droin, le fils du procureur fiscal de Courgis, était venu à passer à cheval; Lemoine, qui était en gaîté, sella le sien, et après avoir bu quelques coups avec ce nouvel hôte, il profita de sa compagnie pour venir lui-même prendre le jour d'envoyer sa chaux. Ils avaient suivi l'unique chemin; mais moi, écrivant alors à l'écart, je les avais entendus sans les voir. Je fus grondé devant lui avec beaucoup de hauteur; et comme, d'après son récit fait bonnement, on savait que j'avais bu du vin, on voulut voir si j'étais gris, afin de m'en faire un crime; mais je répondis avec un timide sangfroid, qui ne donna sur moi aucune prise. Cependant j'étais si troublé que je n'allai pas au trou du mur pour y serrer mon cahier (mais je n'aurais pas évité mon sort : Marie Pinon, le matin, baissée entre deux plates-bandes de pois ramés, m'avait aperçu ôtant la pierre de ma cachette, et, sans savoir ce que j'en avais tiré, elle avait averti l'abbé Thomas). Après souper, je me hâtai de me mettre au lit, me

proposant de me lever matin pour aller cacher mon cahier. Encore si j'avais eu la précaution de le remettre dans ma doublure! mais je le laissai dans ma poche!...

Le lendemain, en m'éveillant, ma première pensée fut pour mon poème. Je me hâtai de sortir du lit et de la chambre, sous prétexte d'un besoin. Parvenu dans l'allée de ma cachette, je cherche dans la poche de ma veste!... Je ne trouve rien!... Je reviens effrayé! Je regarde sur mon lit, dedans, dessous... Rien... Alors je me consolai : je crus l'avoir laissé tomber dans le bois, en me levant à la hâte. J'étais tenté de m'échapper, et comme j'étais preste à la course, de l'aller prendre à toutes jambes, pour ne me remontrer qu'après l'avoir mis en sûreté. J'attendis une occasion, qui ne se présenta pas. Dans la matinée, je remarquai plusieurs allées et venues de l'abbé Thomas dans la chambre de son frère. Celui-ci passait ordinairement la matinée à l'église : il n'y alla que sur les onze heures; il ne dit pas sa messe!... Je ne croyais pas encore en être cause, et qu'il regardait son imagination comme souillée par mes vers! (Ah! le bon goût devait être encore plus offensé que la pudeur!) A dîner, un froid de glace... Ce fut alors que je regrettai Marguerite, qui m'aurait instruit, comme il était quelquefois arrivé, dans des occasions bien moins importantes! On ne me parla de rien à la récréation. Le lendemain s'écoula. Les craintes vagues que m'inspirait la nouvelle réserve m'empêchèrent de m'échapper

pour aller au bois de Lichères; on paraissait me regarder moins noir; je me rassurais insensiblement, persuadé que j'avais perdu mes vers, et que la froideur grave de mes maîtres n'était occasionnée que par les propos tenus innocemment par Lemoine.

Le surlendemain, vers le midi, je vis arriver mon père. J'allai pour l'embrasser. Il me regarda d'un air surpris de ne voir aucune altération sur mon visage. Mais on ne lui laissa pas le temps de m'entretenir. L'abbé Thomas s'empara de lui; Huet, par ses ordres, alla chercher M. le curé, qui était à l'église; ils s'enfermèrent. J'eus alors un battement de cœur : je soupçonnai que mes vers étaient entre leurs mains; mais où, comment, et qui les avait pris? Je ne l'ai jamais su... L'abbé Thomas était resté auprès de nous. Au bout d'un demi-quart d'heure, on l'appela. Il resta un quart d'heure. Après quoi l'on sortit pour venir se mettre à table.

Mon père avait l'air peiné; il ne me dit rien. Je ne doutai plus de mon malheur, et me représentant la licence de mes vers, je souffris dix fois plus, pendant ce triste dîner, qu'ils ne m'avaient donné de plaisir, depuis près de six mois que je m'en occupais. J'aurais voulu que la terre s'entrouvrît pour me cacher... En sortant de table, mon père, qui jamais ne découchait, quand il n'allait pas au delà d'Auxerre, prit congé de ses deux fils et partit. Nous le reconduisîmes tous cinq jusqu'à la porte dite *de Préby*. Là, mes frères et mes deux camarades nous laissèrent, et mon père me dit de le suivre. J'éprou-

vai le saisissement d'un criminel qu'on méne au supplice. Mon pére garda le silence d'abord; ensuite se retournant, parce que je marchais derrière lui : « Approchez, » me dit-il... Sans doute ma pâleur, très visible, excita sa pitié; il ne fut pas aussi terrible qu'il avait promis de l'être : mais ses remontrances n'en furent que plus efficaces. Voici comme il s'exprima :

« Je viens d'apprendre et de voir des choses à » votre sujet, aussi désolantes, aussi humiliantes » pour un pére, aussi affligeantes pour votre mére, » qu'elles sont honteuses pour vous !... Vous perdez » vos mœurs, dans l'asile même des mœurs ! Votre » corruption m'étonne d'autant plus que je crois » qu'elle vous est naturelle ! Quoi ! à peine né, » vous ne respirez qu'après la lubricité la plus » raffinée !... Il ne vous suffit pas d'une fille, d'une » femme, il vous en faudrait douze ! il vous faudrait » un sérail !... Vous ne faites usage de l'esprit que » le Seigneur vous a donné que pour l'offenser !... » C'est au vice, à la luxure la plus effrontée, que » vous donnez les prémices de votre raison, de vos » études, de votre progrès dans les Lettres ! O ciel ! » qui l'aurait pensé, à voir l'hypocrite modestie » que vous avez toujours eue sur le visage ? Quel » sera l'étonnement et le chagrin de votre mère ? Ils » égaleront ma surprise et ma douleur !... Cette » pauvre mère, qui comptait vous voir atteindre » par vos mérites, encore plus que par la science, » les garçons du premier lit, va bien rabattre de

» ses espérances !... Jamais m'a-t-on demandé à
» Auxerre, quand vos deux aînés y étudiaient, pour
» m'exposer de pareilles turpitudes?... Moi, leur
» père, j'ai rougi devant eux d'être le vôtre!... Il
» me semblait que je partageais votre infamie!...
» Je voyais leurs regards et leur surprise me repro-
» cher un second mariage, que de premiers enfants
» blâment toujours, et qu'ils peuvent aujourd'hui
» blâmer, puisqu'il a produit des fruits tels que
» vous... Vous venez, par vos écrits et par vos
» actions, de faire rougir votre père... »

Il se tut, ce père respectable; et moi, confondu, anéanti, je sentis un véritable remords, accompagné d'une ferme résolution de ne plus retomber dans la même faute. « Ho! » pensais-je en moi-même, « si » mon père savait tout!... » Je fus tenté de me jeter à ses pieds, et de lui confesser toute ma conduite, de réclamer son indulgence, en lui disant que je m'accusais, pour avoir un frein de plus... Mais je n'en n'eus pas la force. Il me vint ensuite dans l'idée de le prier de m'assurer la main de Jeanne Rousseau pour quand j'aurais un état : le reproche, « *Il vous en faut douze!* » m'arrêta. Je sentais d'ailleurs mon incapacité, mon néant, avec d'autaut plus d'énergie, que j'étais plus humilié; j'avais perdu jusqu'à mon courage... Enfin, voyant que mon père, en continuant de se taire, semblait exiger que je répondisse, je dis : « — Mon père!... Je demande pardon à Dieu
» et à vous, d'une faute plus grande, je le vois
» bien, que je ne l'avais d'abord pensé : le chagrin

» qu'elle me cause est ma première punition... Je » vous supplie (s'il est permis à un coupable tel que » moi de demander une grâce) d'épargner une » peine cruelle à ma mère ! Que je sois puni au » double et qu'elle n'ait pas ce chagrin !... — Vous » parlez bien ; vous paraissez penser ; vous n'en êtes » que plus coupable. Mais je suis père : si vous » l'êtes un jour, je remets là votre punition ; vous » sentirez ce que j'ai dû souffrir !... » (Malheureux ! je fus charmé de cette remise de ma peine au temps où je serais père !... Ah ! cette peine remise à un temps éloigné, je l'ai complètement subie ! je la subis encore, et je la porterai jusqu'à mon dernier soupir)... En achevant ces terribles paroles, mon père me fit signe d'approcher ; il m'embrassa la larme à l'œil, et me dit : — « La Jeunesse insensée » court à sa perte, et donne des armes contre elle- » même. Ceci est bien malheureux pour un père, qui » a vu bien plus et bien pis qu'il n'attendait ! Des » années n'effaceront pas cette tache... Retournez- » vous-en et changez... »

Je m'inclinai, je partis, et j'entendis deux mots terribles ! que je ne compris pas alors, que prononça mon père, en s'éloignant : « O mon Dieu ! la Vertu » même a péché aujourd'hui ! »

J'avais fait environ une demi-lieue avec mon père, sur le chemin de Saint-Cyr. Je revins si concentré, qu'à la porte du presbytère, je croyais encore entendre les remontrances paternelles. L'abbé Thomas ne me dit rien. Je paraissais absorbé ; je pris un

livre, que je ne lus pas; j'étais privé de toutes mes facultés, excepté du sens intérieur, qui me retraçait sur la page ce que m'avait dit mon pére. A souper, le curé dit quelques mots couverts à mon sujet; ils me sont échappés; j'y fus insensible.

Le lendemain, ma concentration continua : j'étais anéanti. J'étudiai, mais sans goût : l'image de Jeannette, qui était le baume de ma pensée, ne faisait plus que m'attrister; je n'avais plus d'âme depuis que celle de cette aimable fille ne m'animait plus. Mais à l'âge que j'avais, les impressions douloureuses ne tardent pas à s'effacer...

Des trois ou quatre ouvrages que Michel Linard m'avait prêtés, je n'avais plus que le *Théâtre du Monde*, qui, étant moral, rempli de citations des Saints Pères, surtout de Saint Bernard, me parut un livre qu'on pouvait me trouver. Je le laissai voir à l'abbé Thomas. Je ne fis plus de vers, et je repris ma sécurité. Je me croyais fort sûr, lorsqu'un matin, étant encore au lit, je vis entrer le curé en fureur, la canne levée sur moi (il partait pour Auxerre) : « Misérable ! » me dit-il, « qui te vautres dans la » fange, donne tout à l'heure tes mauvais livres, » ou !... » il voulut frapper. L'abbé Thomas, beaucoup plus froid, le retint. (C'était cependant sur sa dénonciation que j'essuyais cette scène.) Je tirai de ma poche le *Théâtre du Monde :* — « Je n'en ai » pas d'autre que celui-ci. » Je compris que c'était ce qu'il demandait. Ce qui me surprend, c'est que l'abbé Thomas avait parcouru le livre et me l'avait

rendu; mais il avait ensuite pensé, apparemment, qu'il n'était pas assez éclairé pour en juger et en découvrir le venin. La conduite du curé me révolta : j'étais sûr que le *Théâtre du Monde* contenait une morale saine; je compris que c'était plus à moi qu'au livre qu'on en voulait; je ne me rendis pas justice sur les causes graves que j'avais données de m'en vouloir, surtout dans les principes des dévots Jansénistes; principes qui étaient alors les miens. Mon esprit se cabra; je pris pour la première fois mes frères en haine; je les regardai comme mes ennemis. Je formai le dessein de les quitter, de me jeter entre les bras des Jésuites. Mais M. de Caylus, l'ami, le protecteur de mon père, vivait encore; je ne pouvais rien. Comment faire?... Une fausse démarche du curé m'en fit faire une dont je frissonne après quarante ans.

Nous étions au mois de Septembre : j'allai songer au maître des enfants de chœur de Bicêtre. Je me rappelai que M. Maurice, notre ancien sous-maître, n'avait que mon âge actuel, lorsque j'y étais arrivé : j'étais aussi grand que je l'ai été depuis; j'étais formé : je me ressouvins que ce jeune homme apprenait en nous enseignant; mes rapides progrès m'avaient enorgueilli. J'imaginai d'écrire au maître, qui avait remplacé l'abbé Thomas, pour lui offrir d'être son second. Cette démarche n'avait pas le sens commun. Je mis dans ma lettre quelques plaintes contre mes frères, et, par une crédulité puérile, j'allai m'imaginer qu'en témoignant quel-

que envie de n'être plus Janséniste, le nouveau maître me recevrait à bras ouverts. Je ne me doutais pas que l'espèce de pleutre qu'on avait mis à la tête des enfants de chœur, ignorait jusqu'au nom de Janséniste et de Moliniste ; mais il était intime ami d'un certain *François*, ancien frère cordonnier, colporteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, retiré à Bicêtre, pour y être le commissionnaire et le rapporteur des Jansénistes expulsés, qui s'intéressaient encore à la Maison. Ma lettre, assez bien tournée, fut montrée au cordonnier Janséniste ; le premier consultait le second, que son obscurité empêchait d'être suspect. Frère François tressaillit de plaisir et de sainte horreur, à une aussi grande nouvelle ! Quelle relation à faire ! Un apostat ! Quelle belle action de renvoyer la lettre à ses frères ! « Il faut me » prêter cette pièce ». Son ami bonasse la lui confia. Frère François s'endimanche, et court à Paris porter ma lettre à M. Duprat. Celui-ci, en homme prudent, s'en empare et va la brûler. François paraît au désespoir ! il dit que c'est un dépôt confié. Duprat la rendit, en l'engageant à la supprimer. François ne promit rien. De retour à Bicêtre, il obtint la lettre en propriété, l'enveloppa dans une longue relation de sa façon, et mit le paquet à la poste.

Depuis quinze jours que ma lettre était partie, j'avais soin d'aller à tous les retours de *Cady*, le regrattier de Courgis, m'informer s'il n'y avait pas de lettres. On me les remettait, et je voyais facile-

ment si ce n'était pas ma réponse, car j'avais des craintes vagues. Malheureusement, le jour et à l'instant où le paquet de frère François arriva, j'étais occupé; ce fut Huet qui alla chez Cady prendre les lettres. Je ne le vis ni sortir ni rentrer. Ce garçon, qui aimait à faire l'officieux, voyant un gros paquet, se dépêcha de l'aller porter au curé, alors au confessionnal. Il revint ensuite, et ne me parla pas. J'étais encore occupé. Enfin, je finis, et je courus chez Cady, qui me dit qu'il venait de remettre un gros paquet à M. Huet. Le cœur me battit; mais j'étais loin d'imaginer qu'on eût renvoyé ma lettre : ce *gros paquet* me rassura.

Cependant, le curé, après avoir écouté la personne qu'il entendait, ouvrit le paquet, et le dut lire avec l'étonnement qu'il est aisé d'imaginer!... J'étais à ma table, à travailler le soir, lorsque j'entendis une seconde fois aller, venir, le curé, l'abbé Thomas, et jusqu'à M. le chapelain, qui avait toujours pris ma défense, et qui avait excusé... jusqu'à mes vers (qu'Apollon n'aurait pas excusés), en développant, bien mieux que moi-même, dans une lettre à mon père, les causes physiques et morales de cet écart : Marguerite l'avait mieux instruit sur mon compte, que mes frères ne pouvaient jamais l'être... Tout s'agitait, et sœur Pinon elle-même était du mystère. Ce fut alors que j'eus de sérieuses alarmes! « Ah! Marguerite! » disais-je tout bas, « que n'êtes-vous ici! Je me suis privé moi-même » de mon soutien et de mon amie!... » Cependant,

j'ignorais encore toute l'étendue de mon malheur; car ce trait-ci devait avoir de bien plus terribles suites que mes vers !... L'heure du souper arrive ; le curé entre. Il jette sur moi un regard enflammé. Il bénit la table, et, prêt à s'asseoir, il dit, en me regardant : « *Tu qui manducabas panes meos mecum,* » *ipse levavisti pedem tuum contra me !...* » Ce verset du Psaume me dit tout. Ce fut alors que mon imagination naturellement effarouchée se peignant ma faute sous les plus noires couleurs, mon cœur se serra. Je fus tenté de fuir après le souper. Il ne me fut pas possible. En sortant de table, après deux ou trois tours dans la chambre, le curé s'agenouilla, fit, suivant, l'usage, la prière du soir en Français, et commença ensuite les sept Psaumes de la Pénitence, auxquels il joignit celui dont il venait de m'appliquer un verset : « *Toi mon commensal, qui* » *mangeais mon pain avec moi, tu as levé le pied contre* » *moi !...* »

Je laisse à penser dans quelle situation terrible je me trouvais !... Le lendemain matin, tout le monde était en l'air, comme la veille; on ne m'avait encore rien dit de ma lettre, ni fait aucun reproche. Je me trouvai seul un instant. Le curé entra; il me fit signe, sans parler; il me la lut : puis, sans rien ajouter, il sortit. M. le chapelain arriva pour lors; il entra dans la chambre du curé, suivi de l'abbé Thomas. On allait m'appeler sans doute : je profitai du moment où j'étais seul, pour m'échapper, et gagner la maison paternelle.

Pour se former une idée de ce que je souffris en route, il faudrait avoir été dans ma position, et avoir mon imagination ombrageuse, quim'a rendu si malheureux, dans tout le cours de ma vie! J'arrivai chez mon père, sans avoir pris de résolution. J'étais véridique (hélas! ce n'estqu'à la ville que j'ai perdu cette qualité native!) mais comment avouer le motif de ma fuite?... Je l'aurais pu cependant; mais la timidité l'emporta : je n'étais hardi que pour mal faire en secret... Je dis que j'allais à Oudun, pour du bois... On me crut. Je partis, après avoir déjeuné. Trois heures après arriva l'abbé Thomas, fort troublé! il ne savait ce que j'étais devenu. Personne du bourg ne m'avait vu passer; j'avais pris les derrières, et je m'étais couvert des haies, lorsque j'avais aperçu des vignerons; ses informations sur la route, à Préhy, à Puitsdebond, à la Métairie-Rouge, furent également infructueuses; la crainte des chiens me faisait prendre ordinairement par Saint-Cyr et par les Vaux-Germains. Il arriva chez mon père, presque sûr de ne pas m'y trouver. On lui dit qu'on m'avait vu, et le prétexte que j'avais pris pour continuer ma route. On ne douta pas que je m'en allasse à l'aventure. Mais où pouvais-je aller sans argent? On avait trouvé à Courgis, dans une petite corbeille à dé, toute la monnaie que me donnait ma mère, deux à deux sous; les pièces étaient rouillées et furent presque perdues. On voyait bien que je n'étais pas allé à Paris, puisque j'avais pris la route opposée. Mon père (le plus excellent des hommes)

eut horreur de ma faute, que l'abbé Thomas lui-même exténua, en disant que, depuis mes vers, on m'avait peut-être traité avec trop de sévérité (ce fut la première fois que ma mère entendit parler de mes malheureux vers); mon père, dis-je, partit sur-le-champ pour Joux, dont j'avais pris le chemin. Il ne sut rien de ma sœur Marianne Marsigny, qui ne m'avait pas vu. Rempli d'une mortelle inquiétude, il s'en revenait... Mais où avais-je été?

En sortant de la maison paternelle, où je n'avais rien avoué, je sentis que j'étais sans ressource; que pour m'éloigner, il fallait mendier. Cette idée m'attrista. Parvenu vis-à-vis le Bout-Parc, j'y entrai pour réfléchir, et j'y versai des larmes amères! J'étais à deux pas de mon vallon; mon accablement éteignit le désir de le revoir : le chagrin, et surtout l'inquiétude, empoisonnent tous les plaisirs. Je passai une partie de la journée couché, à sentir puérilement ma situation déplorable, sans imaginer de moyen d'en sortir. Enfin, le besoin de manger devenant pressant, je me déterminai à retourner chez mon père et à prendre conseil des circonstances.

Mon père revenait de Joux, et comme j'allais fort lentement, il me joignit vis-à-vis la Chapelle, assis derrière un buisson, profondément concentré. « Nicolas? » me dit-il en riant, « hé! que fais-tu là? » Cette manière de me parler me fit croire qu'on ne savait rien encore. — « Je m'en revenais, mon père. » — Allons-nous-en donc ensemble. » Il ne me dit rien du motif de son voyage à Joux, que je crus un

de ceux qu'il y faisait ordinairement, pour le contrôle de ses actes (car on sait qu'il était aussi notaire; c'était une parité de condition entre le père de Jeannette et le mien). A l'arrivée à la maison, j'y trouvai l'abbé Thomas, qui m'aborda d'un air ouvert. Je fus touché. Il me remmena, sans qu'on me dît un mot de ma faute... En chemin, l'abbé Thomas me conseilla de demander pardon à notre frère aîné. Je le fis, et ensuite à l'abbé Thomas lui-même : et ils dirent tous deux qu'ils me pardonnaient.

A mesure que le temps éloigna ma faute, on me la fit sentir davantage (ce que je ne désapprouve pas). J'appris d'abord qu'on en avait instruit l'évêque, M. de Caylus, le supérieur du Séminaire, M. Viel, enfin tous les principaux ecclésiastiques d'Auxerre, comme les chanoines et les curés Jansénistes. Ce qui me fut très sensible !... Mais j'avais commis la faute; j'étais plus coupable que ceux qui la divulguaient. Je sus ensuite par la gouvernante de M. le chapelain, qui le tenait de la sœur Pinon, que mes vers et ma lettre étaient déposés dans la sacristie, comme des monuments contre moi, et pour en demander au Seigneur la vengeance. Je pâlis de frayeur! J'avais lu, dans les *Vies des Pères du Désert*, qu'un dépôt à peu près semblable ayant été fait contre un coupable, par sa mère, il ne put échapper à la punition. Je repris ma haine contre mes frères, et elle devint plus vive qu'auparavant.

De leur côté, ils avaient enfin décidé mon sort : ils interrompirent adroitement le cours de mes études; d'abord en m'abandonnant à moi-même. Mais voyant que mon application redoublait (ils ignoraient que j'eusse une excitatrice puissante; ils ne me croyaient que libertin, et j'étais tendre en outre, mais cela passait leur concevabilité, ou n'aurait pas changé leur façon de penser; quand on confond les passions avec les crimes, qui sont leurs effets outrés, on s'égare, et l'on perd ceux qu'on prétend conduire); s'apercevant, disais-je, que mon application redoublait, et leur résolution étant invariable, ils me firent consumer mon temps en commissions, en ouvrages des mains. Enfin, ils parlèrent ouvertement à mon père de me donner un métier. Edme Restif leur répondit : — « Je n'aime pas les » métiers des villes; ils sont faits pour les pauvres » habitants des cités. Si votre jeune frère n'étudie » pas, mon état est préférable ; mais afin de l'exercer » avec quelque distinction, et de pouvoir remplir les » places, plus honorables que lucratives, que j'oc- » cupe moi-même, il faut qu'il soit instruit. In- » struisez-le donc ou rendez-le moi. » Cette fermeté déconcerta mes aînés, qui se retranchèrent uniquement derrière la Religion, en montrant l'abus que je faisais du peu que je savais déjà. — « Ha! » leur dit mon père, « si l'on jugeait tous les hommes avant » seize ans et même vingt, quelquefois vingt-cinq, » les meilleurs sujets seraient souvent mis au » rebut!... Mes fils, j'ai de l'expérience et l'avis de

» deux hommes respectables, dont l'un était mon » très honorable parent l'avocat Restif : ne jugez pas » si vite ! » Le curé de Courgis avait bien plus de déférence pour ses parents spirituels que pour ses parents charnels ; ce discours sage de son père eut peu d'effet, et l'on fit indirectemeut ce que l'on ne pouvait oser tout à fait. Les circonstances servirent la haine de mes frères... Mais où tout cela se termina-t-il ?... On ne tardera pas à le voir.

Nous étions parvenus au 22 Octobre. Je perdais mon temps ; mais je n'osais demander à quitter Courgis, où je voyais Jeannette. Je n'avais aucune nouvelle de Marguerite et je ne savais comment lui écrire ; d'ailleurs, depuis ma lettre renvoyée, j'avais horreur de mettre une lettre à la poste et tout m'effrayait. Ma position était infiniment désagréable, lorsqu'il arriva au bourg de Courgis un de ces accidents terribles qui font frémir ! Le 22 au matin, je sortis en déjeunant, pour aller au jardin promener mes déplaisirs. Dès que je fus dans la cour, j'aperçus au dessus de ma tête une colonne de fumée qui paraissait venir du côté de la porte de Chablis ; elle est au nord et c'était la bise qui soufflait. J'appelai mes camarades ; ils sortirent avec l'abbé Thomas.— « C'est un nuage, » dit Huet. — « C'est le feu ! » s'écrie l'abbé Thomas. Et il envoie Melin à la découverte. Le polisson ne revint pas. J'y allai. Trois maisons étaient déjà embrasées et les toits de chaume, emportés par le vent, jetaient sur tout le bourg des gerbes de feu. J'accourus apporter cette triste nou-

velle. L'abbé Thomas crie au secours, avertit le curé, fait sonner le tocsin, rassemble des hommes, et, comme l'eau est rare à Courgis, il les engage à couper le feu en abattant une maison isolée. On délibéra, le propriétaire paraissant absent; mais enfin on s'y déterminait et l'on enfonçait les portes, quand le toit de chaume prit feu. Plusieurs hommes montèrent, au péril de leurs vies, et parvinrent à l'enfoncer dans le grenier. Mais la secousse donnée causa le plus grand mal! Une manvée (1) de *glui*, (paille de seigle qu'on appelle chaume à Paris), soulevée par là, fut portée toute embrasée de la maison de *Jeannin le maigre* au milieu du bourg, sur celle de *Jeannin le gras*, qui, disait-on, avait un arpent de couvert... Dès que les abatteurs se virent devancés par le feu, ils perdirent courage, surtout en voyant les propriétaires de la maison, le mari et la femme, qui s'y étaient enfermés, étouffés dans les flammes et la fumée! Chacun se hâta d'aller chez lui pour sauver ce qu'il pourrait. On voyait courir les mères, n'emportant que leurs enfants, à mesure qu'elles étaient chassées de rues en rues par l'incendie, dont l'aspect, le crépitement, les bruyants éclats excitaient dans l'âme une horreur profonde... Hardi, intrépide, je courais partout où le feu ne fermait pas absolument le passage. Je montai au clocher, pour lequel on craignait, afin de le préserver des flammèches.

---

(1) *Manvée* s'écrivait *manuée* et vient de *manus;* c'est une poignée.

De là, je considérai le ravage. C'était le plus horrible spectacle que j'aie vu de ma vie. Cent quarante-neuf maisons, qui brûlaient à la fois avec leurs récoltes, formaient une masse de fumée qui voilait le soleil. On voyait les édifices d'un autre côté de rue, sans contact, fumer hideusement, noir d'abord, rouge ensuite, puis la flamme éclater avec furie. Je redescendis; je traversai les rues non brûlantes où je ne rencontrai personne : c'était une solitude effrayante, dont l'horreur était augmentée par la vue de ces animaux, qui ne se montrent jamais au jour; les fouines, les belettes, les rats sortaient des chaumières échauffées et semblaient annoncer leur prochain embrasement... Dans cet effroi général, j'aperçus Jeannette et sa mère qui sortaient de chez elles; la dernière emportait son plus jeune enfant; le père et le frère étaient occupés à sauver les actes et les effets les plus faciles à emporter... Je dis à Melin : — « Courez leur dire qu'il n'y a pas de danger dans » le jardin du presbytère!... » J'envoyais un autre, n'osant aller leur parler moi-même; mais si elles y étaient venues, je me serais bien gardé d'y entrer!... L'abbé Thomas travaillait avec courage, et personne ne songeait au presbytère, que son isolement entre des jardins et son couvert en tuiles préservèrent. Le curé, plein de foi, alla opposer aux flammes le Dieu dont il était le ministre... Les trois quarts du bourg furent consumés, depuis la porte de Chablis en remontant en triangle, jusqu'à l'endroit où la rue de l'Église quitte la Grand'rue, et en redescendant

jusqu'à la porte de Beine; le presbytère et l'église exceptés, il n'y eut d'épargné que le petit quartier au dessus du vent, qui avoisine la porte de Préhy. La récolte entière du blé fut réduite en cendres; le vin même fut perdu, les tonneaux ayant été ou écrasés, ou ensevelis sous les voûtes, ou enfumés. On ne fut maître du progrès des flammes que le soir. Les poutres brûlèrent plus de trois jours sans qu'on pût les éteindre, faute d'eau.

Le malheur qui venait d'arriver suspendit tous les mécontentements particuliers; on ne songea plus qu'à la calamité publique. Le curé de Courgis est réellement le père de ses paroissiens; il s'occupe sans relâche à les secourir. D'abord il réclama les secours de ses voisins, il se fit mendiant, pour ainsi dire, afin d'empêcher ses habitants de le devenir. Il les exhortait à rester chez eux, à s'occuper à déblayer leurs masures, leur promettant de les nourrir. Ce qu'il fit. Mais les mauvais sujets abusèrent de la circonstance pour vagabonder; le curé écrivit au subdélégué d'Éon, père de la Chevalière, qui les fit rentrer dans leurs paroisses. M. de Caylus envoya du riz et du blé; le seigneur baron prêta de l'argent pour rebâtir, et des semences. Nous fûmes occupés tout l'hiver, Huet, Melin et moi, à copier des lettres circulaires pour tous les curés de vingt lieues à la ronde. Des habitants de confiance les portaient; les pasteurs faisaient eux-mêmes la quête et l'envoyé la rapportait sans déchet, car il était nourri dans sa route par les curés ou les riches habitants. Ces

envoyés avaient toujours une circulaire sans adresse et faite pour laïques; ils l'adressaient d'après ce qu'ils apprenaient, la remettaient, et on les recevait avec cordialité, car cette lettre était fort bien faite et fort touchante. Lorsque le curé de Courgis eut ainsi pourvu aux besoins de première nécessité, il laissa la paroisse, pour le spirituel, entre les mains du bon chapelain; pour le temporel, dans celles de l'abbé Thomas; et il alla chercher dans la capitale des secours plus abondants. Il eut le bonheur d'en obtenir de suffisants pour rebâtir les maisons des incendiés.

Je fus assez tranquille durant son absence. J'écrivais des lettres circulaires et j'étudiais un peu à la dérobée; cependant on m'ôta le *Traité de la Prosodie Latine;* mais on me laissa les *Racines Grecques* et j'appris à lire cette langue, ce qui m'a été très utile par la suite. J'ai encore mon premier cahier d'étude, daté de 1749, avec une figure en traits au titre, souscrite de ces mots : *Homo doloris*, qui exprimaient la situation de mon âme. On lit ensuite : *Kurgisii, vel Kurgiaci, a Kurdibus fundatoribus, 1749*... Mais, outre que l'abbé Thomas ne revoyait plus mon devoir, j'avais de grandes distractions! Tous les jours les envoyés nous rapportaient des anecdotes et le récit de leurs voyages était quelquefois amusant. Ces faits, qui ne sont pas ici de mon sujet, sont entrés dans mes ouvrages. Je me borne à la rencontre que fit M. Stallin, oncle de Jeannette, d'un curé philosophe du diocèse de Langres, à Ligny ou Maligny,

entre Courgis et Tonnerre. Ce pasteur était un homme négligé dans son vêtir, laissant chez lui tout ouvert, comme les anciens Spartiates. Lorsque M. Stallin arriva, il trouva le curé faisant lui-même sa cuisine, qui était simple comme tout le reste : c'étaient des choux avec du petit salé. « Soyez le » bienvenu ! » dit-il à l'étranger, « mon potage est » cuit; nous allons nous mettre à table. » Il le servit, car il n'avait ni gouvernante, ni domestique; une voisine lavait sa vaisselle, c'est-à-dire un pot et une assiette par jour, et le raccommodait. Prêt à manger, il alla sur la porte, d'où il appela les habitants qui passaient. « J'ai des choux au lard, » leur disait-il; « venez en manger. » Stallin exposa sa commission. « Ah ! mes enfants ! » s'écria le pasteur à ses paroissiens rassemblés, « il faut faire ce que » nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes, si » nous étions incendiés ! Ce sont nos frères, et c'est » un grand malheur qui met tout le monde à nu. » Des gens accoutumés à ne manquer de rien, des » femmes, des filles se trouvent privées du néces- » saire et dans les horreurs de la faim et de la mal- » propreté. » Stallin ne manquait pas d'une certaine éloquence : encouragé par ce que le pasteur venait de dire, il fit un tableau du désastre de Courgis, qui, s'il n'était pas aussi beau que celui de l'*Excidium Trojæ*, n'était guère moins pathétique. Le bon curé pleura, et, pour montrer l'exemple, il porta la main à son trésor, qui n'était pas loin : c'était le rebord intérieur du poteau de sa cheminée à l'antique. Il y

avait quatre louis en or; il en donna la moitié. «Non! » non! » dit Stallin, « c'est trop! Nous demandons » la charité, mais non pas qu'on se dépouille; vous » êtes trop généreux, Monsieur le curé! vos parois- » siens sont vos enfants et ils peuvent avoir besoin » de vous. » Le curé regarda Stallin avec quelque surprise : — « En lisant la lettre de votre pasteur, » lui dit-il, « je l'ai admirée; j'admire à présent son » envoyé... Dites-moi, honnête paroissien, quel » homme est-ce que votre curé? » Stallin, ami de mes frères, fit leur éloge avec cette naïveté que donne la conviction. Le bon prêtre l'écoutait avidement, la larme d'attendrissement prête à couler. — « Ah! » s'écria-t-il lorsque Stallin eut cessé de parler, « il » est donc encore de dignes prêtres, qui ramènent » par leurs mœurs les temps apostoliques! J'en » bénis le Seigneur! Béni soyez-vous, ô mon » Dieu!... L'ami, j'ai d'autres ressources pour mes » enfants d'ici. Je ne vous verrai peut-être que cette » fois; je donne deux louis par commisération pour » les incendiés et les deux autres par amitié pour » mon frère de Courgis : oserez-vous refuser ce » que donnent la charité fraternelle et l'amitié? » Stallin fut obligé d'accepter. Après le dîner frugal, le bon curé alla quêter chez ceux de ses paroissiens qu'il savait en état de donner, et cette petite paroisse produisit cent écus, dont le pauvre pasteur avait fourni quatre-vingt-seize livres. Ce trait me plut; le bon chapelain Foynat en fut enchanté; il écrivit au curé une lettre digne de tous deux, car il lui mar-

quait entre autres choses : « *J'ai appris de M. Stallin,*
» *notre quêteur auprès de vous, qu'il vous avait beau-*
» *coup parlé de M. le curé de Courgis et de son frère,*
» *mais qu'il ne vous avait pas dit un mot de moi. Or,*
» *je serais peiné qu'un aussi digne ministre des autels*
» *que vous l'êtes, ignorât mon existence et l'estime que*
» *je fais de lui; c'est pourquoi je vous fais cette lettre,*
» *pour vous marquer ma haute estime et ma sincère*
» *amitié...* » etc.

Mon frère aîné revint de Paris pour la semaine 1750
sainte. Jusqu'à son retour, j'avais étudié par intervalles : l'abbé Thomas, quoique ennemi déclaré des études, n'osait prendre sur lui de m'en empêcher; il craignait mes plaintes à mon père. Peut-être aussi que ses fréquents et puérils badinages avec sœur Pinon, ne laissaient pas de l'intimider. (Il faut que je me permette ici une singulière remarque! l'Amour soumet tout, même les plus fanatiques dévots. L'abbé Thomas était machinalement ému par les contours moelleux de sœur Pinon, tandis que le curé se voyait peut-être, avec quelque plaisir, adoré par la provocante Chevrier : j'en juge par le ton affectueux avec lequel, dans leurs conversations, il l'appelait *Ma chère sœur*. Tout cela se voyait, et j'étais loin de m'en scandaliser! J'accordais à mes aînés toute la vertu qu'ils pouvaient désirer; mais peut-être étaient-ils blessés que j'eusse osé mettre dans mon sérail quelques-unes de leurs ouailles chéries). J'étudiais, seul à la vérité; l'abbé Thomas, sous prétexte d'occupations, paraissait ne me donner aucune atten-

tion. Cependant l'absence d'Huet, qui était allé à Auxerre, enseigner aux *Écoles Saint-Charles*, lui laissait plus de temps...

A son arrivée, le curé, me voyant occupé comme à l'ordinaire, en témoigna son étonnement à son frère. Je ne sais pas ce que celui-ci lui répondit : mais dès ce jour, on m'enleva mes dictionnaires et tous mes livres. Je gardai le silence, mais je me trouvai dans une sorte d'anéantissement. Je n'osai plus, à l'église, lever les yeux sur Jeannette. Je me communiquai moins; je devins plus concentré, plus sauvage; rien ne me rassurait plus; je n'avais plus rien qui m'élevât l'âme : on m'empêchait d'étudier!... Je désirais quitter Courgis, et toutes les circonstances semblaient m'en éloigner. Marguerite ne revenait pas : elle était sans doute accouchée heureusement, puisqu'elle se portait bien; je l'avais entendu dire; mais je n'en avais pas de nouvelles particulières; j'ignorais le sexe de l'enfant, sa vie ou sa mort. Je n'ai su tout cela que longtemps après! c'était une fille... Pour achever de m'accabler, et m'engager à m'abandonner moi-même à l'ignorance, comme on m'y abandonnait, le curé me dit : « Vous » croyez avoir de l'esprit; vous n'avez que quelques » bluettes d'imagination, et rien de solide. » (Il se trompait : avec une éducation différente, je serais devenu un physicien profond.) Mais alors je le crus bonnement; et ce fut mon plus grand malheur, que de l'avoir cru!... O mon Lecteur! n'abattez jamais le courage de vos enfants!... Je crus le curé de

Courgis, et ce fut une fatale modestie, qui m'a fait perdre ensuite les quinze plus belles années de ma jeunesse, depuis 1750 jusqu'en 1765, à quelques intervalles près! Je ne suis sorti de mon engourdissement funeste qu'à l'âge de trente-deux ans!... Je le crus; mais je lui en voulus, de m'avoir persuadé. Je pensais intérieurement : « D'après ce que » je vois de vous, et votre conduite envers moi, » qu'avez-vous? des bluettes aussi... » Mais cette pensée, en diminuant à mes yeux le mérite du curé, ne fit que me confirmer dans l'idée décourageante de mon incapacité : « Je lui ressemble pour la » figure, » pensais-je, « sans être aussi bien que lui; » nous avons la même solidité, mais moi un peu » moins (1). Comment nous élèvent-ils, moi et » mes camarades? Huet, qui est à *Saint-Charles*, » donne dans un vice qui me fait horreur; Melin » est un polisson sans âme. Ils nous font haïr la » Religion, au lieu de nous la rendre aimable! Je » l'admirais en arrivant ici (2); au lieu qu'aujourd'hui les offices m'ennuient; l'affectation de piété » me rend la piété fastidieuse... Oui, il a raison : » ni lui, ni moi nous n'avons d'esprit. » C'est ainsi

---

(1) Cette ressemblance était si frappante, que dans les villages circonvoisins, on me reconnaissait pour son frère, en me voyant passer : quand l'abbé Thomas se nommait, on était étonné!

(2) Je faisais ma pénitence de confession, agenouillé en hiver dans la neige, ou, en été, sur du gravier.

que je jugeais le curé, d'après moi-même, et moi par le curé : car pour l'abbé Thomas, il y avait longtemps que son épaisseur m'avait frappé! Je m'étais souvent moqué de lui tout bas, dans les leçons qu'il me donnait; et peut-être s'en était-il aperçu; ce qui ne dut pas me faire aimer! Car il est à présumer que la haine de mes frères n'était pas absolument gratuite, quoiqu'elle eût commencé avant mes grands torts; on sait que je n'étais timide que par excès d'orgueil : mais personne au monde n'approuvera le genre de leur vengeance. Je me disais quelquefois à moi-même : « Cette vengeance-
» là est indigne de Restif; elle ne convient qu'à des
» Dondène... »

J'étais dans ces dispositions, lorsque le vendredi-saint arriva. Une bagatelle mit ce jour-là le comble à mes torts. Je dis une bagatelle, car je proteste ici que je n'eus aucun des motifs que le curé me prêta. Ce furent l'anéantissement où j'étais tombé, le mépris qu'on était parvenu à m'inspirer pour moi-même, qui seuls, sans aucune autre cause, me firent omettre une cérémonie de religion, assez indifférente en elle-même. L'usage est, que tout le monde aille *adorer* la croix entre les mains du célébrant : certainement ce n'est pas un devoir ordonné..... J'avais dessein d'y aller comme les autres; d'abord, par humilité, je laissai passer les premiers du bourg; je différai toujours, et le tour des femmes vint, avant que j'eusse pu trouver la hardiesse de me lever. Je ne crus pas à propos d'y aller avec elles : tout le

monde aurait eu les yeux sur moi; je n'osai plus y aller après. Je crus qu'on m'oublierait dans la foule; je n'y allai pas. M'oublier! je me trompais. Lorsque l'office fut achevé, le curé, dans la sacristie, fit appeler l'abbé Thomas, l'instruisit de son grief, le plus grand à ses yeux qu'il eût encore eu, et il lui dit de m'envoyer auprès de lui : l'idée qu'avaient, ou que feignaient d'avoir mes deux frères, c'est que je méprisais la Religion, que je l'abjurais, que la lecture des auteurs profanes m'avait rendu, non *athée*, mais *païen*, comme le célèbre empereur Julien, dit l'*apostat*, dont ils me faisaient l'honneur de me supposer le caractère. Ce fut d'après cette idée qu'agit le curé. J'étais si peu coupable par l'intention, que j'allai gaîment le trouver. Mais qu'on juge de ma surprise, lorsque je fus entré dans la sacristie, de le voir se mettre à genoux devant moi, pour me conjurer avec larmes de ne pas abandonner la Religion de mes pères!... Je fus si étourdi, si étonné de cette momerie (qui, pour le dire en passant, ressemble à la plupart de celles des anciens saints, tous êtres assez insupportables), que je demeurai muet. Je ne le comprenais pas même encore! « Vous méprisez » la croix de Jésus-Christ, mort pour vous!... » Voyant alors la source de son erreur, je me mis à genoux comme lui, mais je ne pouvais revenir de mon étonnement! Une foule de pensées m'agitaient; une surtout m'irritait, et me rendait insensible aux pathétiques discours de mon frère; j'entrevoyais qu'on saisissait une occasion de me rendre odieux à

tout le monde, d'accumuler sur moi la honte, le mépris, la haine; que sais-je! de se donner peut-être des moyens pour me mettre... J'avais vu la *Correction* de Bicêtre..... Je ne pus trouver d'expressions pour répondre; je gardais un morne silence, qui confirma le curé dans ses idées. Il redoubla les prières et les exhortations qu'il me faisait. (Je suis persuadé aujourd'hui, que ce n'était pas une comédie; le curé me croyait coupable; mais il le croyait, parce qu'il ne m'aimait pas). J'étais dans un trouble inexprimable, et ce moment a été l'un des plus cruels de ma vie! Je voyais, avec une douleur d'indignation, la mauvaise opinion qu'on avait de moi, opinion qui faisait interpréter au plus criminel toutes mes actions et mes omissions. Je restais muet, de peur de parler mal à propos, ou plutôt ma langue était liée; il m'était physiquement impossible de parler, quoique je sentisse qu'il l'aurait fallu. Le curé paraissait navré de douleur; je conviens qu'il était pieux, qu'il aimait son ministére et la Religion, comme un bon fils aime sa mère, un bon mari sa vertueuse épouse; il dut beaucoup souffrir! mais je souffrais bien davantage!... Ne pouvant rien tirer de moi, il me renvoya.

Il dut sentir alors combien il est important de se faire aimer de ses éléves, lui, qui recommandait si bien l'amour de Dieu, au lieu de s'en faire craindre, ce qu'il avait toujours fait. Si j'avais eu le plus petit degré de confiance, j'aurais parlé tout bonnement, comme je fis dans la suite à mon pére et à ma

mère... En achevant le dîner, après les grâces, le curé me fit un cruel reproche (1)... Je sentis alors mon courage, pour la première fois, contre lui; ce penchant à la colère, à l'emportement furieux, qui m'a si souvent égaré, se manifesta; je me trouvai dans cet état, plus terrible chez les timides que dans les hardis, parce qu'il met les premiers beaucoup plus hors d'eux-mêmes : « Je vois enfin, » m'écriai-je, « que vous êtes tous deux mauvais à mon » égard. Je vous hais à mon tour, autant que vous » me haïssez; je puis à juste titre vous reprocher » toutes mes fautes; elles sont votre ouvrage. Je » n'en ai point de remords, c'est à vous d'en avoir; » elles ne me donnent que de la colère et de la » haine contre vous!... » Après cette explosion forcenée, mes forces m'abandonnèrent, je m'évanouis...

Mes reproches, ma hardiesse, la timidité, le respect que j'avais toujours marqués en présence de mon frère aîné, mon évanouissement, tout contribuait à jeter les deux frères dans le plus grand étonnement. Mais ce qui les mortifia davantage, c'est que je parlais devant mes deux camarades (on nous avait renvoyé Huet des écoles *Saint-Charles*); devant ma sœur Marie, de Paris, qui était venue passer le carême chez eux, et devant la sœur Pinon. Mon évanouissement, que l'on ne put soupçonner

(1) Il attaqua ma mère. Cela est relatif au mot de mon père : « La vertu même a péché aujourd'hui! »

d'être feint, empêcha les suites qu'aurait eues ma conduite. On me secourut; je revins à moi difficilement. Je parus d'abord ne me ressouvenir de rien. En recouvrant ma mémoire, je fondis en larmes, et je protestai de mon innocence en découvrant mes motifs. On me crut; le curé fut un peu honteux de la vivacité de ses démarches; mais on ne me pardonna pas. Ce fut à dater de ce moment qu'on m'ôta jusqu'au papier de simple écriture, sans doute afin d'obliger mon père à me retirer. Ce conseil fut en partie donné par ma sœur Marie.

Que ce qui m'est arrivé pendant mon séjour à Courgis soit à jamais une leçon pour les parents de ne pas mettre les enfants d'un second lit à la disposition de ceux d'un premier. Jamais les enfants d'un même père et de deux mères ne peuvent s'aimer véritablement, quoi qu'on en dise, puisque la Religion, la piété la plus vraie n'a pu produire cet effet sur mes frères... Ma sœur de Paris alla avec eux, sans moi, voir mon père : croirait-on que, malgré ma justification admise, elle présenta mon omission d'aller adorer la croix, comme elle avait été vue d'abord! je le sus, et que mon père, toujours bon, toujours admirable, lui avait répondu : — « Ma fille, songez-» vous que vous me parlez de mon fils?... Je vous » excuse : votre tendresse pour vos frères, qui sont » mes premiers fils, me fait excuser ce que vous » dites; vous ne m'ôtez rien à moi, puisque vous » donnez à ceux qui me sont autant, ce que vous » ôtez à celui qui ne m'est pas moins; mais vous

» êtes injuste envers Nicolas. Je ne puis croire ce
» motif que vous supposez, et vous ne devriez pas
» le croire de mon fils, fût-il vrai; tout ce qui porte
» le nom de votre père doit être sacré pour vous.
» C'est ainsi que pense ma digne et bonne sœur
» Madeleine Restif, et si elle vous entendait, elle vous
» ferait une grave remontrance! Je suis doublement
» peiné de ce que vous me dites, car il semble que
» l'esprit et les sentiments qui sont dans ma famille,
» vont cesser en mes enfants, nés de Marie Don-
» dène, qui cependant était une excellente femme!
» (soit-elle éternellement heureuse, comme je l'es-
» père!) » Marie Restif n'avait pas l'âme insensible; elle fut pénétrée de ce discours, et ne parla plus contre moi. Mais je n'ai pu l'aimer depuis. J'avais eu d'ailleurs, pendant son séjour à Courgis, une triste comparaison à faire, de l'union qui régnait entre ceux d'un même lit : quels égards! que d'attentions! que d'amitiés! que de choses gracieuses on se disait! Je n'en étais pas jaloux; j'ai toujours approuvé ce qui était bon en lui-même; mais tout cela me faisait sentir plus douloureusement les torts qu'on se donnait volontairement envers moi, par des duretés journalières, et telles que je ne les avais jamais essuyées auparavant, ni ne les essuyai jamais par la suite chez les étrangers, d'une manière suivie; mon séjour dans la maison de Madame PARANGON, cette femme céleste par la bonté, la beauté, par toutes les vertus, et qui va me traiter en mère attentive, le prouvera bientôt.

Nous étions absolument brouillés, mes frères et moi. Le curé ne me parlait plus ; l'abbé Thomas me traitait en étranger ; on pressait mon père de me reprendre. Je le désirais peut-être... je n'y contribuai cependant en rien par mes demandes... Hélas ! dans ma position cruelle, pour quitter ceux qui me haïssaient, et que je n'aimais pas, il fallait m'éloigner de Jeannette !... Mais mon âme était flétrie ; je n'osais plus depuis longtemps regarder à l'église celle que j'adorais ; tous mes mouvements étaient observés, interprétés : j'étais dans un état de mort. Plus de progrès, plus de succès qui flattassent mon triste cœur, de l'espoir de la mériter ; Monsieur Nicolas n'était plus qu'un paysan ordinaire, auquel il ne restait pour soutien que l'indignation. Je me soulevais quelquefois avec fureur contre les bourreaux qui m'avaient condamné à la mort de l'âme ; mais c'était une rage impuissante... J'avais toujours attendu des nouvelles de Marguerite ; je n'en attendais plus (les aurait-on interceptées ? M. Foynat m'aurait-il trahi ?) Je désirais de partir ; mais, instruit à mes dépens, j'étais devenu assez prudent pour ne pas le demander.

FIN

DU TOME DEUXIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

VII. — LE BON CHAPELAIN

— Page 6 —

Monsieur Nicolas chez M. Foynat, chapelain de Courgis, entre ce vieillard et le curé : derrière sont Marguerite Pâris, Jeanneton, cuisinière, et Mlle de Courtives. Il récite le *Bon Pasteur ;* la de Courtives dit d'un air componctueux : « S'il est humble, ce sera un jour un » saint ! »

VIII. — LES PETITS CURÉS. — CROCUITES !

— Page 15 —

Monsieur Nicolas debout, à côté de son père à genoux et priant dans l'église de Bicêtre. Les enfants de chœur arrivent ; l'enfant les admire, et s'écrie : « Ho ! que de » petits curés ! » — Dans le fond clair, rue Charenton, est une jeune marchande de pommes cuites, les poings sur les hanches, qui hue le petit Monsieur Nicolas.

IX. — FAYEL, OU L'AMITIÉ

— Page 25 —

Monsieur Nicolas levant les yeux sur le délicat Fayel en calotte rouge et boudant; Poquet, en aube, prêt à partir pour aller servir une messe, en arrière, et faisant signe à Monsieur Nicolas de le satisfaire. Celui-ci à Fayel : « Eh bien ! je serai ingrat. »

X. — LES JOLIES SŒURS GRISES. — ESTHER

— Page 34 —

Monsieur Nicolas seul en apparence avec Rosalie, tandis que mère Saint-Augustin et sœur Mélanie, entrevues derrière un rideau, l'une fouette légèrement Fayel, l'autre (la mère) presse tendrement Poquet contre son sein demi-nu. Rosalie, à Monsieur Nicolas : « Oh ! le petit » coquin ! » — Lointain : Esther disant : « *Mon pitit* » *blanc !* »

XI. — JEANNETTE ALLANT A LA COMMUNION

— Page 90 —

Monsieur Nicolas à genoux dans le chœur de l'église de Courgis, à côté du chapelain, regardant avec admiration Jeannette, qui s'avance pour aller à la table de la communion : « C'est elle ! La voilà ! »

XII. — LE SOLEIL LEVANT

— Page 98 —

Monsieur Nicolas sur la colline de Fontfraide, près le grand chemin, voyant avec transport lever le soleil.

Derrière lui sont, comme dans un nuage, Jeannette, Marianne Taboué, Marguerite : « Œil du Monde, que » tu es beau ! »

XIII. — LA FENAISON
— Page 105 —

Monsieur Nicolas, fenant dans l'enclos de la Bretonne, avec la jeunesse du village. Il est à côté de Marguerite Miné, à laquelle il montre le chaffaud. — Scène à couvert : Monsieur Nicolas assis ou demi-couché à côté de Marguerite Miné, un genou avancé, la bouche près d'un sein demi-découvert et recevant de voluptueux détails « Je veux tout vous apprendre. »

XIV. — AVEC MARGUERITE, CHEZ Mme JEUDY
— Page 141 —

Monsieur Nicolas à table chez Mme Jeudy d'Auxerre, avec Marguerite Pâris. Il est assis entre Sophie Jeudy et Hortense Quesnel, Marguerite ensuite, puis Mme Jeudy; enfin le jeune mari de Sophie. Monsieur Nicolas tient ses yeux baissés, et ne regarde Sophie qu'en dessous. — Lointain dans la rue, une jeune personne arrangeant l'étalage d'une boutique d'épiceries : « Qu'elle est » jolie ! »

XV. — LE CATÉCHISME
— Page 179 —

Monsieur Nicolas dans l'église de Courgis, récitant les *Actes des Apôtres* devant toute la jeunesse. On voit apparentes Jeannette Rousseau, Marianne Taboué,

Mme Chevrier dévorant le curé des yeux; dans la foule, les jeunes Nolin, Adine, Bourdillat. Monsieur Nicolas est sur le devant du banc, Huet et Melin plus enfoncés; tous les garçons occupent les bancs derrière eux. « Nicolas?... récitez-nous les *Actes des Apôtres* ».

XVI. — L'INCENDIE.

— Page 216 —

Monsieur Nicolas au milieu d'une rue embrasée, tirant un paquet du brasier, et montrant à Melin Jeannette Rousseau emmenant sa petite sœur, ainsi que sa mère portant dans ses bras une enfant à la mamelle. Il lui dit de les inviter à se retirer dans le jardin curial : « J'envoyais un autre, n'osant parler moi-même! » — On voit au loin le curé opposant le ciboire aux flammes. Les fouines, les belettes, les hiboux, les chauves-souris, etc., s'échappent.



Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.



Chaque volume se vend séparément : 3 fr. 50

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME II



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



